

GRETA GARBO ET LES CROCODILES DU PERE

Pierre Stolze

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Pierre
Stolze

GRETA GARBO
ET
LES CROCODILES
DU PÈRE FOUETTARD



HC
Éditions
Hors Commerce

Roman

GRETA GARBO ET LES CROCODILES DU PERE FOUETTARD

Pierre Stolze est né à Metz en 1952. Ancien élève de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, il est professeur de lettres classiques. Il a soutenu en 1994 sa thèse de doctorat "Rhétorique de la science-fiction". Il a été traduit en Allemagne, Bulgarie, Italie et Roumanie.

© Éditions Hors Commerce, 1996

"Moi, j'aime bien les adjectifs."

Louis Scutenaire, 1905-1987, *Mes Inscriptions*

Table des matières

La mort de Tibère

1. Eldorado

2. Retour à Colombine

3. La musique des sphères

4. En effleurant la canopée

5. La porte de Belphégor

6. Eve en Paradis

7. D'une Amérique l'autre

8. Une piscine, une équation et un cyclone

9. Raspoutine and Cie

10. D'un côté et de l'autre du fleuve Potomac

11. Le voyage de la giroflée

12. Extérieurs nuit

13. Apocalypse yesterday

14. Où l'on apprend comment le Père Noël trouva enfin la justification de son nom

15. La mémoire du futur

La mort de Sylla

La mort de Tibère

Tibère se meurt. Et Tibère est content.

Certes, son règne n'a pas été aussi long que celui d'Auguste, mais il a vécu plus longtemps. Il s'en faut de deux années.

Tibère est couché dans une des trente et une pièces de sa somptueuse villa du Cap Misène.

Au chevet de Tibère, patientent Thrasyllle le devin et Chariclès le médecin. L'Empereur sait qu'au-delà de la porte de la chambre se morfond Macron, le préfet du prétoire, et Caius, surnommé Caligula, la "Bottine", un monstre affamé, prêt à fondre sur le pouvoir pour s'en repaître goulûment.

Tibère est tranquille : l'Empire lui survivra des siècles, quoi qu'il advienne, quel que soit le dégénéré pour occuper le trône suprême. Après le règne d'Auguste, son propre règne a consisté à affirmer la puissance des armées romaines et à asseoir la prospérité des citoyens de l'Empire. Qu'importe donc qu'une effroyable galerie de fous sanguinaires lui succèdent ! Ils ne parviendront jamais à dénouer ce que César Auguste et lui-même ont noué.

Thrasyllle a consulté les étoiles et Chariclès a palpé les chairs flasques. Les deux savants ont conclu pareillement : la mort est pour ce soir.

Tibère a plus confiance dans le devin que dans le médecin.

Il se souvient : c'était à Capri. Ah, Capri ! Là, Tibère a vécu la plus grande partie de son règne, loin de Rome, de ses intrigues, de ses flatteries et de ses complots. À Capri, il a fait bâtir de fabuleuses résidences, douze, autant que de mois dans l'année, que de constellations dans le ciel, et que de dieux sur l'Olympe. La plus grande, la plus belle de ces demeures, il l'a consacrée à Jupiter. La Villa Jovis domine le promontoire oriental de l'île. De la plus haute terrasse, la vue sur la baie de Naples époustoufle et ravit les plus blasés. Un phare permet de transmettre ordres et messages secrets au continent.

C'est à la Villa Jovis que Tibère a été convaincu de la science de Thrasyllle, en le soumettant à l'épreuve habituelle du passage vertigineux.

Chaque fois qu'il a voulu consulter un faiseur d'horoscope, il s'est placé sur la partie la plus élevée de sa thébaïde préférée. Un affranchi, taillé en Hercule taciturne, conduisait celui dont l'Empereur voulait tester le talent par un chemin étroit, dominant un pic terrifiant, au fond duquel les vagues s'écrasaient sur des rochers effilés. Une fois la consultation achevée, si Tibère avait été persuadé que le supposé devin n'était en fait qu'un charlatan, un mystificateur ou un fraudeur, son affranchi précipitait le misérable sur les écueils. Que de cadavres disloqués ont engraisé les poissons de la mer !

La première fois qu'il l'a consulté, Tibère a demandé à l'astrologue de lire dans son propre avenir tout proche. Thrasyllle a hésité, s'est épouvanté,

a enfin déclaré qu'un danger terrible, imminent le menaçait, un danger dont la nature précise lui demeurerait obscure, mais que l'affranchi qui l'avait conduit jusqu'ici n'était pas sans rapport avec l'horrible possibilité.

Tibère s'est esclaffé, a applaudi. Il a félicité le devin pour son art et sa franchise. Et Thrasyllle est devenu l'haruspice préféré de l'Empereur.

Tibère se meurt. Et Tibère est content.

Toujours, afin d'obtenir ce qui est bon pour Rome et ses conquêtes, il a usé de persuasion, et quand la persuasion restait sans effet, il a usé de terreur. Que de têtes ont volé sous le glaive du bourreau, que de suicidés ont rougi l'eau de leur dernier bain chaud !

Il a épuisé tous les plaisirs et tous les vices, mais loin des voyeurs, loin de la foule bavarde, en ses tanières de Capri. En tout cas, c'est ce que les historiens du futur raconteront. Combien de fois, les trirèmes impériales ont conduit, d'Ostie à Capri, de jeunes garçons admirablement formés, à la beauté subjuguante, affolante, nobles ou ignobles, et avec ceux-ci Tibère méprisait une modeste extraction, avec ceux-là il profanait une fastueuse théorie d'ancêtres glorieux.

Vingt trois années de débauches secrètes l'ont assouvi. Et l'ont forcément épuisé. Il faudra longtemps, et bien de l'eau coulera sous le Pont Sulpicius, avant qu'un autre César ne règne aussi longtemps que lui, avec autant de calculs géniaux dans l'administration des hommes que de raffinements circonspects dans la débauche secrète.

Oui, il faudra longtemps. Car Tibère en sait tellement sur le futur, sur ses successeurs immédiats, Caligula, Claude et Néron. Et même sur Galba. N'a-t-il pas prédit à ce dernier : – Et toi aussi, Galba, tu goûteras un jour à l'Empire ! Sans ajouter que cette "dégustation" sera de courte durée !

Le devin Thrasyllle a eu, en la personne de César Tibère, le plus attentif et le plus dévoué des élèves. Thrasyllle s'est souvent étonné de l'ingénuité d'un pareil talent ! A-t-il une seule fois soupçonné d'où Tibère tirait une telle facilité ?

Tibère se meurt et Tibère est content.

Il a pris toutes ses précautions. Il a circonscrit le seul danger capable de détruire son œuvre. Une menace terrible, comme une gigantesque épée de Damoclès suspendue au-dessus de la plus sacrée des collines de Rome, prête à détruire tout l'Empire en détruisant le temple de Jupiter Capitolin. Tibère a décroché l'épée, l'a enterrée.

Une drôle d'épée, en l'espèce un coffre, pas très gros, pas très lourd. Mais une seule livre de ce qu'il contenait, valait bien 10 livres d'or pur ! Sinon, beaucoup plus !

C'est Julius Coesar, le vainqueur de Vercingétorix, de Pompée et de

Pharnace qui avait subtilisé ce coffre, l'arrachant à l'aerarium, le Trésor Public dont la fonction, pourtant, est de protéger, et les archives de l'État, et ce que le peuple possède de plus précieux.

Tibère a goûté du contenu de ce coffre : et il a vu Galba à la tête de ses légions, osant la guerre civile pour s'emparer du pouvoir. Il a vu Galba luttant contre les légions révoltées du limes german. Il a vu Galba égorgé par sa propre garde prétorienne !

Tibère a-t-il vu plus loin que ce règne si court et si sanglant ? Il ne sait plus. Il suppose. Car il meurt. Et souvent perd conscience.

Sa tête repose sur un coussin profond, son corps est entouré d'autres coussins, comme d'une muraille de duvet.

Thrasylle et Chariclès ont abandonné leur maître. – Je mourrai donc seul ! soupire Tibère. Il voit Caligula qui approche, pas de loup et gueule de serpent. Caligula balance entre l'espoir le plus fou et la terreur la plus irraisonnée.

Il n'est pas beau, Tibère. Vraiment pas ! De vilaines taches dessinent une marqueterie hideuse sur son visage. Et sous les paupières mi-closes, jaillissent, continuellement, des étincelles que l'on croirait crépiter.

— Dors-tu, Seigneur ?

La demande de Caligula est coassement. Tibère ne répond pas. Ses paupières se referment complètement, sa poitrine s'affaisse. Caligula se rassérène, approche, tend la main. Au doigt boudiné de César, brille l'anneau de l'imperium ! Caligula l'effleure. Hurle, quand la paupière du mourant se soulève. "Petite botte" s'enfuit en courant.

Dans sa courte inconscience, Tibère a revu. La scène terrible de Speluncae.

Alors, le préfet de la garde prétorienne se nommait Séjean. Alors, Tibère se reposait dans le Latium. Dans son domaine de Speluncae, à l'entrée d'une grotte naturelle. Dans cette grotte, des groupes de marbres représentaient des scènes fameuses tirées de l'Odyssée : l'aveuglement de Polyphème, les monstres Charybde et Scylla, l'enlèvement de la statue sacrée du plus sacré de tous les temples de Troie, par Ulysse fertile en ruses et par le beau Diomède.

Tibère trempait ses lèvres dans une coupe pleine de vin de Falerne quand tout le sol trembla, et des rochers se détachèrent de la voûte. Soldats et serveurs s'enfuirent en hurlant. Séjean se précipita, se coucha sur Tibère qu'il protégea de son corps. Sur l'échine du préfet, les plus lourds granits rebondirent comme de la pierre ponce !

Après cet incident qui faillit lui coûter la vie, Tibère voua une confiance aveugle en son sauveur. Jusqu'au jour où le préfet, convaincu de trahison, car il n'aspirait à rien moins que le pouvoir suprême, fut livré à la populace de Rome. Populace rancunière. Traîné trois jours durant dans les rues des quartiers les plus mal famés, le cadavre méconnaissable fut enfin jeté dans le Tibre.

Ces rochers qui ont rebondi sur le corps arc-bouté de Séjean, songe Tibère, ces muscles tétanisés qui m'ont protégé mieux qu'une carapace d'airain... son esprit s'affole. Le coffre de César, est-ce que Séjean l'aurait déniché et ouvert, en aurait-il goûté le contenu, provoquant peu après un involontaire séisme et me protégeant aussitôt de la mortelle avalanche... ?

Les sculptures de marbres avaient explosé sous la mitraille des pierres, Ulysse et Polyphème, Diomède et Scylla n'étaient plus qu'éclats épars. La grotte de Speluncae fut abandonnée. Personne, jamais plus, n'osa y pénétrer. Il fallut attendre près de 2 000 ans avant qu'un chercheur assez téméraire ne réinventât le site et ne reconstituât l'ensemble des sculptures.

Pâle, tremblant, son front exsudant l'angoisse, Caligula a rejoint Macron, le préfet du prétoire, Thrasyllus, le devin, et Chariclès, le médecin.

Le futur César bégaye : – Il... il en met du temps... pour... pour crever ! Il avale une salive sèche et sa pomme d'Adam, mal huilée, rebondit en grinçant. Il reprend, sourdement : – Cette charogne s'essaie donc à l'immortalité ? Elle veut tous nous enterrer ?

Son regard fiévreux emprisonne Macron. La cuirasse du préfet rutil. Sa main droite serre, à blanchir les articulations, la garde du glaive. Depuis les épaules larges, le manteau tombe en plis réguliers.

— Macron... ? interroge Caligula avec irritation. La réponse du préfet est un rasoir tranchant : – Les destinées de Rome ne peuvent dépendre des dernières lubies d'un moribond libidineux.

Caligula hoche la tête de contentement. Le médecin et le devin contemplant fixement le dallage de marbre.

Donc, la grotte de Speluncae s'est écroulée pour mieux servir les desseins de Séjean. Plus tard, à Rome, s'est effondré tout un amphithéâtre et en Égypte, au milieu d'un cortège prodigieux d'oiseaux de toutes espèces, un Phénix a pris son essor et a volé vers l'Arabie afin d'y nidifier.

Tibère a toujours eu en horreur la devise panem et circenses. Les combats de gladiateurs, les naumachies, le sang maculant l'arène, Tibère en a sevré le public. D'autres se sont chargés des spectacles, ont suppléé les déficiences d'un Empereur qu'on disait avare et peine-à-jouir. Sous le consulat de M. Licinius et L. Calpurnius, un certain Atilius, affranchi concurrençant Crésus, décida de régaler les yeux de ses concitoyens : dans la ville de Fidène, en pays sabin, il fit édifier un amphithéâtre de bois pouvant contenir 50 000 spectateurs. Il dépensa sans compter pour obtenir les plus fameux rétiaires et mirmillons, les plus courageux belluaires. Il racheta même à son leno le célèbre Ursus, un colosse considéré comme invincible. La foule accourut, d'autant plus nombreuse que Rome n'était guère éloignée de Fidène. Dix mirmillons, enveloppés par les mailles serrées d'un filet, furent transpercés par les tridents de leurs adversaires ; huit rétiaires périrent, mutilés puis éventrés par les épées courbes. Nulle grâce ne

fut obtenue. "Pollice verso", pouce tourné vers le bas, encore et toujours, signe de mort, d'exécution sanglante au milieu des vivats.

Avant l'affrontement des belluaires et des lions, Ursus devait pourfendre, comme à l'entraînement, quelques prisonniers thraces et numides. Dès les premières passes d'armes, – Ursus combattait un Noir capturé, disait-on, au-delà de la troisième cataracte du Nil –, les spectateurs se rendirent compte que leur champion éprouvait quelques difficultés. Le Noir maniait son filet avec dextérité. Souple comme une anguille, bondissant comme une antilope, il évitait soigneusement les assauts furieux et les immenses moulinets de son adversaire. L'inconcevable se produisit : le rets s'enroula brusquement autour d'Ursus, l'emprisonna étroitement. Plus incroyable encore : découvrant des dents de nacre, dilatant ses narines qui palpitèrent comme des voiles, bandant ses muscles au long desquels se mêlaient huile et transpiration, l'Africain fit tournoyer son prisonnier dans les airs. Il lâcha le filet. Ursus jaillit haut dans le ciel, avant de s'écraser lourdement contre l'arène rougie. Longue stupeur muette de la foule debout. Le Noir poussa un cri terrible. Et l'amphithéâtre s'écroula. Dans sa totalité. Gradins, couloirs de dégagement, et loges d'honneur. Il y eut des milliers de morts. Des milliers d'estropiés.

Une enquête officielle fut diligentée pour connaître les causes exactes de la catastrophe. Construction trop hâtive, mal étayée ? Ou... ?

Tibère apprit que le Noir, depuis lors en fuite, avait demeuré quelque temps au service d'un ample propriétaire foncier en Cyrénaïque. La Cyrénaïque, seule province à produire le silphium, là-bas, de l'autre côté de Mare Nostrum. Et, à l'Est de la Cyrénaïque, non loin d'Alexandrie, s'envola un oiseau Phénix pour regagner l'Arabie. Les témoignages s'avérèrent trop nombreux et trop concordants pour qu'on pût mettre en doute pareil prodige.

Thrasylle se contenta de commenter, laconiquement : – L'oiseau s'en va là où le soleil se lève pour y faire son nid et renaître de ses propres cendres. Toi, César, tu vas gagner l'Olympe pour y renaître de même.

Renaître ? Tibère le souhaite-t-il seulement ?

— Dors-tu, Seigneur ?

C'est Macron qui a posé la question. Il a plié le torse au-dessus de la couche impériale. Il guette un souffle irrégulier, supporte sans broncher les derniers grésillements d'une prune haïe. Il n'attend pas vraiment de réponse.

Tibère se meurt. Et Tibère est content.

Cependant, quelques souvenirs désagréables l'assaillent de plus belle. Un visage vient le hanter, celui de Livie, sa première femme, qu'il aima tant et qu'il fut contraint de quitter pour épouser la pire des prostituées. Raison d'État. Sous les décombres de ce premier et seul amour, couvent encore des cendres. Et ces autres décombres, obsédantes : écroulement d'une grotte qui

a permis l'exploit divin de Séjean, effondrement de tout un amphithéâtre après le hurlement poussé par un Noir vainqueur d'Ursus.

Mais, et Tibère en est sûr, tout le silphium connu a été rassemblé en un seul coffre, et la Cyrénaïque a cessé de produire cette herbe miraculeuse. Seul peut-être l'Olympe en fournit encore, ambrosie pour les immortels qui y habitent.

L'amphithéâtre écroulé, la foule qui hurle, les corps entassés, écrasés, broyés...

L'esprit de Tibère s'effare, bondit par delà l'espace et le temps. Et Tibère voit bien après le trépas de Claude, de Néron et de Galba.

30 mai 1770. Des cadavres debout, encastrés contre les grilles. La ville se nomme Paris. L'endroit s'appelle place Louis XV. Les grilles sont celles d'un palais renommé, les Tuileries. Une foule gigantesque a paniqué. Elle est venue assister au feu d'artifice fêtant le mariage de Louis le Seizième avec une petite Autrichienne, impertinente et piquante, et des fusées ont filé horizontalement, droit sur les spectateurs horriifiés. Mouvement de reflux, mouvement de masse, incontrôlable, dans les cris, la fumée et les explosions. Corps piétinés contre le pavé, corps étouffés contre les grilles.

D'autres encore, écrasés contre d'autres grilles, en un autre endroit, en un autre temps. Et l'amphithéâtre se nomme Sheffield, et l'on est le 15 avril 1989. Il s'appelle Heysel, et l'on est...

Les amphithéâtres se confondent. Les cadavres se mêlent. Comme les deuils. Comme les chants funèbres, les thrènes, les lamentations.

Retentissent les accents d'une musique solennelle. Face à un orchestre de zombies, Tibère dirige un requiem. Celui de Mozart ? Celui de Berlioz ?

— Dors-tu, Seigneur ?

Les morts-vivants qui se trémoussaient devant ses yeux se transforment en phosphènes avant de disparaître. Un vague requiem titille encore ses tympanes. Quelle curieuse musique, quels étranges accords, songe Tibère, si éloignés de la mâle assurance des tambours, des buccins et des trompettes de mon armée.

Macron pose pour la troisième fois la même question :

— Dors-tu, Seigneur ?

Dure est la mâchoire du préfet. Sèche est son interrogation. L'inclinaison de son buste au-dessus de la couche est restée la même. Immobilité de statue.

Tibère râle, ne peut répondre. Et puis, il n'a rien à répondre.

Il se meurt. Il est content.

Il a tant et si bien vécu. Somme toute.

Tibère divague. Il se promène en sa propre tête, ainsi qu'un chat en sa maison de chat. Il se perd et se retrouve, entrevoit des lumières, ne sait laquelle choisir, certain, cependant, de dénicher la sortie définitive de ce

labyrinthe interne.

J'ai fait un rêve. Un drôle de rêve : j'étais Tibère !

Sa nuque roule sur le coussin.

Il songe encore : L'Oreiller des Rêves à Kantan.

J'ai lu cette histoire, dans le futur. Un jeune Chinois s'endort, la tête sur un oreiller, pendant que cuit son millet. Il rêve toute une vie de haut fonctionnaire. Et quand il se réveille, le millet est à peine cuit. Cela se passait à Kantan. En... Cathay, en... Chine.

Kantan ? Non, non ! Je suis ici, au Cap Misène, j'y meurs et j'y suis content.

Il songe encore : j'étais fourmi, je serai papillon. Je serai papillon de Tchouang tseu qui disait/dit/dira : — j'ai rêvé que j'étais papillon. Depuis je me suis réveillé, je ne sais plus si je suis papillon rêvant qu'il est Tchouang tseu ou Tchouang tseu rêvant qu'il a été papillon.

Tibère glousse : — Suis-je un papillon rêvant qu'il a été Tibère ?

Sa tête branle sur l'oreiller et ses bajoues flageolent.

J'ai dû trop forcer, autrefois, sur le silphium. Pourtant, je n'ai goûté qu'une seule fois à la caisse volée par Julius Caesar !

Macron s'impatiente. Il se redresse, quitte la chambre, regagne le vestibule. Il jette des regards furieux sur cette lavette de Caligula. Lavette prête au rôle de tyran sanguinaire quand Tibère se sera enfin raidi.

Macron interroge Thrasyllé et Chariclès, et sa question claque, aussi péremptoire qu'une froide constatation :

— C'est ce soir qu'il doit mourir.

Le devin acquiesce : il a consulté des étoiles certaines.

Le médecin confirme : il a tâté des chairs faisandées.

Macron sourit, d'un sourire grinçant autant qu'excédé : — Alors je donnerai raison aux vaticinations de l'un et au diagnostic de l'autre.

Il revient dans le cubiculum.

Vrai, la vie n'est qu'un songe. Un songe traversé par la musique des sphères. Si le dormeur veut bien ouvrir grand ses oreilles internes.

Premier mouvement : allegro ma non troppo. Éveil d'impressions douces en arrivant à la campagne.

Suis-je en Olympe, s'émeut Tibère. Pareille mélodie est inouïe sur la Terre. Seuls les dieux... Et cette musique, je la connais pourtant par cœur. Le deuxième mouvement sera un andante molto mosso, et une flûte fera le rossignol, un hautbois fera la caille et une clarinette le coucou.

Je suis Tibère et je suis chef d'orchestre. Je meurs et je vis. Et je dirige la Symphonie n°6 en Fa Majeur, dite Pastorale, de Ludwig van Beethoven.

Il ouvre les yeux et fredonne, visage béat, le motif du premier mouvement.

C'en est trop pour Macron. Il saisit un coussin. L'écrase sur la face du moribond et le maintient ainsi plus de deux minutes. Quand il relâche son

effort, l'oreiller glisse en bas du visage tavelé, découvrant des yeux fixes et un sourire de félicité.

— Par tous les dieux de l'Olympe, quel air fredonnais-tu, César, avant de mourir ?

Caligula a jeté un coup d'œil dans la chambre avant d'y pénétrer, afin d'être bien certain que tout était fini.

Il explose devant le dernier sourire de Tibère. Sourire scandaleux :

— Et dire que ce vieux salopard est mort heureux ! Aurait-il réellement gagné l'Olympe, rejoint le monde des dieux, réussi son apothéose auprès des immortels ?

Rageusement, il arrache l'anneau de commandement au doigt encore tiède du troisième César. Tibère est mort. Et Tibère est vivant.

1. Eldorado

Arthur Ash sursauta et se figea dans l'entrebâillement de la moustiquaire. Son front s'emperla de gouttes épaisses, huileuses. Son cœur cognait et sautait tant qu'il paraissait vouloir s'échapper entre les mâchoires que l'horreur tenait descellées.

Dans le creux du hamac, l'énorme mygale demeurait tapie. Sournoise et velue, cauchemardesque et moirée, elle attendait que l'homme réagît.

Arthur s'arracha à sa catalepsie. Son œil exorbité ne quittant pas une seconde le ventre alourdi du hamac, sa pomme d'Adam agitée d'un va-et-vient irrépessible, il fit glisser ses sandales sur le plancher vermoulu, effectuant un arc-de-cercle de plus de deux mètres. Son bras se leva, mécanique, sa main se dirigea vers une mallette posée sur une coiffeuse au miroir étoile. Fébriles, les doigts griffèrent le fermoir d'acier.

La monstrueuse tarentule avait-elle frémi ? S'était-elle ramassée prête à bondir hors de la nacelle de coton ? Le mécanisme d'ouverture claqua sèchement dans la demi-obscurité. La main moite se referma sur la crosse du magnum, un index tremblant se glissa dans le pontet, se recroquevilla sur la queue de détente.

Le bras ramena l'arme. Le canon se dirigea vers le monstre à huit pattes.

Arthur prit tout son temps.

La déflagration fut telle que l'homme crut bien que le plafond allait s'écraser sur sa tête, et que tout l'hôtel allait s'effondrer et disparaître dans le pus du fleuve.

— Dégueulasse ! grogna Mike Lewis.

Le coup de feu l'avait arraché de la chambre voisine. Il s'était précipité, avait poussé un soupir de soulagement en constatant que son compagnon était en vie et que personne n'avait tiré sur lui.

— Si tu veux mon avis, Mike, cette saloperie n'est pas venue ici par ses propres moyens.

— Tu veux dire...

— Je veux dire que quelqu'un l'a déposée exprès dans mon hamac. Quelqu'un de pas dégoûté !

— Exprès... ! Mike devint livide.

— Bon ! reprit Arthur, un quelconque employé ne va pas tarder à rappliquer. Il nettoiera cette cochonnerie. Je demanderai un autre hamac. Sans trou. Ni giclée de sang.

Quand ils descendirent au long de l'escalier branlant, Arthur souffla encore :

— Pas un mot de mes soupçons ! Pas un !

— Massacrer une aussi chétive bestiole avec un aussi gros calibre, quelle pitié ! s'exclama Pedro Armendariz, faisant trembler les couches superposées de sa graisse.

— Bestiole ?! Vous avez de ces mots ! Arthur était-il sincèrement vexé ?

Juchés sur de hauts tabourets, les coudes appuyés sur le zinc maculé du bar de l'unique hôtel de Tapajas, ils sirotaient un whisky frelaté dans des verres à la propreté douteuse.

Zonzonnaient de petits moustiques rageurs dans le crachotement d'un énorme ventilateur asthmatique.

— Vous avez trouvé des guides ? demanda le commissaire.

— Non, et pourtant j'avais obtenu des garanties.

— Croyez-moi, señor Ash, il faut toujours se méfier des agences de tourisme. Que de personnages indéliçats et véreux dans cette profession !

— Mais je ne suis pas un touriste ! Je fais partie d'une expédition scientifique. Scien-ti-fique, vous entendez ?!

Les chemises collaient en de larges flaques de sueur. L'air épais était plus découpé en tranches que brassé par les pales du ventilateur. Des glaçons donnaient l'impression de réchauffer l'alcool plutôt que de le tiédir.

— Vous m'avez dit, señor, que vous êtes photographe.

— Photographe, c'est ça. Mes clichés ont été publiés par les plus célèbres magazines, Times, Newsweek, Match. J'ai été embauché par Magnum, racheté par Sigma. Désormais je travaille en freelance. Actuellement, Time-Life m'a passé une commande précise. Je suis chargé de l'illustration d'ouvrages sur les peuplades les plus arriérées de notre foutue planète. Tout cela, vous le savez depuis longtemps. De même que vous avez contrôlé mon permis de port d'armes.

— Ce Mike Lewis, il est géologue, n'est-ce-pas ?

— On vous a déjà tout dit, dès notre arrivée à Tapajas, en passant, arrêt obligatoire, à votre commissariat.

— Je n'ignore pas que toutes vos demandes et autorisations ont été avalisées, que tous vos papiers sont en règle, visés et survisés, dûment estampillés par tous les organismes compétents. Vous n'avez rien laissé au hasard. Cependant, vous êtes américains, et ici, on a la fibre nationaliste. Qu'un gringo découvre manganèse ou cuivre, plomb ou étain, voire or ou diamants, et qu'il ne prévienne que sa seule compagnie sans rien révéler de ses découvertes aux autochtones, cela causerait du grabuge et...

— N'ayez aucune crainte de ce côté-là.

— De même trop de botanistes étrangers découvrent par ici des espèces inconnues et magnifiques qu'ils arrachent définitivement de leur milieu naturel et auxquelles ils donnent leur nom. Trop de

braconniers capturent des animaux protégés qui égayeront les appartements cossus des riches new-yorkais ou les villas des stars de Beverly Hills.

— Lewis et moi-même, avons-nous des mines de malfrats ?

— Deux personnes manquent encore à votre expédition. Si elle a lieu.

— Miss Patricia Hastings et Peter Caldwell.

— Une ethnologue-botaniste et un archéologue spécialiste en art précolombien : voilà un groupe des plus hétéroclites ! Et c'est demain...

— ... que nous devons les accueillir à l'aéroport de Tapajas.

— Aéroport !!

Le gros policier éclata d'un rire tonitruant qui secoua les anneaux de saindoux de sa triple bedaine. Même Ash parvint à sourire en dépit de ces fausses questions qui l'agaçaient souverainement.

L'aéroport de Tapajas n'était qu'une vague piste bossuée, tracée en pleine jungle, praticable à la seule saison sèche, et agrémentée d'un hangar de tôle ondulée, jamais utilisé, car toujours plus torride qu'un autocuiseur. Pour relier Tapajas au reste du monde, à part la voie des airs et les flots limoneux du fleuve, il n'existait qu'une piste infâme, creusée d'ornières, et que les averses journalières transformaient en vasière putride.

— Elle est jolie, cette miss Hastings... ?

Impossible de savoir s'il questionnait réellement ou s'il affirmait simplement.

— Vous avez vu sa photo, dans le dossier complet que n'ont pas manqué de vous envoyer vos supérieurs de la capitale.

— Ouais, j'ai vu une tête de rouquine aux joues piquées de taches de rousseur. Ce qu'il y a dans cette tête, je n'ai pas réussi à m'en faire une idée précise.

— Je n'ai rencontré Miss Hastings que trois fois, et avec elle je n'ai eu que des rapports strictement professionnels. Si cela peut satisfaire votre curiosité...

— Vos guides...

Voilà que le gros Pedro revenait à sa question initiale. Une question, vraiment... ?

— J'en trouverai, n'ayez crainte.

— Mais si, justement... Ash explosa :

— Alors nous ferions sans !! Nous partirions sans indigènes, et nous saurions bien nous débrouiller avec les piranhas des fleuves et les pumas de la jungle !

— Pas bon de s'énervier quand il fait aussi chaud !

Le photographe s'en voulait déjà de s'être emporté devant cette outre bouffie. Sans cesse, ce soupçon : et si le flic savait, et s'il avait

déjà deviné les véritables intentions de ceux qui allaient s'aventurer dans la jungle, dans une des rares contrées du globe déclarées encore terra incognita... Et si c'était ce Pedro Armendariz lui-même qui avait dissuadé tous les indigènes de servir de porteurs et de guides... Après tout, c'était bien possible. Fortement probable, même.

Mike somnolait dans un fauteuil à demi effondré. Le coup de feu de tantôt avait tout juste interrompu sa sieste. Au fond, les objectifs réels de cette expédition ne le concernaient pas. Il avait accepté de servir de couverture et il était grassement payé pour ça. Quant au reste, qu'Arthur Ash se démerde avec les autorités locales et les tribus indigènes ! Les autorités locales se résumant au gros Pedro Armendariz et ses deux sbires perpétuellement imbibés.

Arthur transpirait à grosses gouttes. Il repoussa son verre encore à moitié plein sur le zinc poisseux, se laissa tomber en bas de son tabouret.

— J'vais faire un tour.

— Par cette chaleur... ?

— De toute façon, j'pourrais plus m'endormir. J'envie mon géologue de compagnon, ce Mike, qui, à peine ses paupières fermées, se pelotonne dans les bras de Morphée.

— Permettez que je vous accompagne.

— Vous allez me compromettre.

Le chef de la police ricana sans conviction.

Arthur en était maintenant certain : s'il s'attache sans cesse à mes pas, c'est pour décourager les bonnes volontés. Il me suit comme une menace, signifiant à tout un chacun : n'aidez pas cet homme, ou il vous en cuira !

Le lieu dit Tapajas se contentait de deux rues parallèles, l'une sur la terre ferme, et encore, qu'à la saison sèche, l'autre en contrebas, sur pilotis, comme les pieds dans l'eau. À la saison des pluies, la partie lacustre de Tapajas était souvent submergée ou carrément emportée. Obstins, indiens ou colons ruinés reconstruisaient.

À peine sorti de l'hôtel, la seule bâtisse à un étage avec le "commissariat", Arthur s'engagea aussitôt dans une ruelle transversale, mince boyau étouffant et méphitique. Puis, le flic toujours sur les talons, il descendit quelques marches grossièrement taillées à même la terre et renforcées de troncs couchés.

— Le fleuve vous attire comme un aimant, n'est-ce pas ? Vous avez hâte de l'emprunter, de filer sur son dos, de le chevaucher avec une pirogue à moteur.

Arthur ne répondit rien. Bon sang ! Il ne lâcherait donc jamais ? ! Pedro Armendariz... Arthur avait soigneusement étudié son dossier. Un dossier très étoffé par une vie fertile en rebondissements et autres coups fourrés. Incroyable qu'un type de cette envergure ait accepté de

s'enterrer dans un bled aussi perdu que Tapajas ! Avec deux sbires seulement pour le seconder, en une émolliente et exténuante routine de surveillance de cette partie du fleuve.

Autrefois, Armendariz avait connu son heure de gloire. Au Brésil. Sous un nom plus portugais, il avait été, au début des années 80, "député-major" dans l'État du Para, c'est-à-dire un véritable shérif dans une mine d'or à ciel ouvert de la sierra Pelada. Il avait régné en dictateur absolu, en potentat incontesté sur plus de 10 000 "garimpeiros", dictateur étroitement surveillé et systématiquement couvert dans ses exactions par le S.N.I., les services secrets brésiliens. Exactions ?

S'il avait chassé les prostituées de l'immonde bidonville proche de la mine, s'il avait également interdit l'alcool, confisqué toutes les armes, il s'était aussi considérablement enrichi, ne trouvant, face à lui, aucune organisation d'opposition, surtout pas syndicale. Puis, la mine titanique s'était appauvrie, les rendements avaient chuté de façon dramatique, d'autres mines avaient été ouvertes ailleurs et rapportaient beaucoup plus. Dans la sierra Pelada, des émeutes avaient éclaté, réprimées dans le sang, des massacres avaient été perpétrés et le "député-major" avait subitement disparu. Pour resurgir ici, devenu Pedro Armendariz, en ce coin excentré de la Colombie, en cet appendice étranglé par le Brésil et le Pérou et où les villes les plus importantes à l'entour portaient des noms improbables : Laetitia, Benjamin Constant, ou même... Buenos Aires !

— L'El Dorado, cela n'existe plus. Cela n'a jamais existé !

— Pardon ?

Arthur Ash s'était retourné. Sous l'auvent de palme d'une bicoque à demi effondrée, Armendariz s'épongeait le front avec un mouchoir aux taches équivoques. Le policier répéta :

— Qu'est-ce que vous croyez ou espérez découvrir au fond de la jungle ?

— Découvrir quelque chose, cela ne m'intéresse pas ! On me paye pour prendre des photos, je prends des photos ! En essayant de les rendre artistiques !

— Mais vos compagnons, l'archéologue, l'ethnologue et le géologue... ? À part une tribu de sauvages craintifs qui ne manquera pas de décevoir Miss Hastings...

— Alors je tirerai le portrait de ces sauvages manieurs de sarbacanes !

— Vrai, ils manient la sarbacane quand ils imaginent leur tranquillité et leur indépendance en danger !

Arthur s'approcha du bord du ponton. Une eau grasse charriait sa sanie mordorée. De l'autre côté du fleuve, la jungle dressait sa muraille végétale, une muraille apparemment impénétrable. Des

pirogues à moteurs et quelques embarcations plus modernes, mais à coques écaillées, étaient amarrées, s'entrechoquant mutuellement ou frappant en cadence les piles du ponton.

Toujours à l'ombre de l'auvent protecteur, Armendariz reprit d'un ton fatigué :

— Je vous le répète : point d'Eldorado en cette région, point de temple mirifique digne de ceux des Aztèques, des Mayas ou des Incas. Uniquement des peuplades faméliques, des dizaines de zombies que la civilisation n'a pas encore rattrapés pour les sortir de leur barbarie, pour les arracher à l'âge de pierre.

— Personne ne cherche plus l'Eldorado, puisqu'il a déjà été découvert.

— Vous me surprenez, señor Ash.

— À quelques centaines de kilomètres plus au nord, le cacique de Guatavita, près de Bogota, s'enduisait le corps de gomme, puis de poudre d'or, et, ainsi paré, lorsque se levait le soleil, il plongeait dans une lagune sacrée, tandis que les prêtres jetaient dans l'eau des objets d'or et des pierres précieuses. El Dorado, l'Homme habillé d'Or, n'est plus un secret depuis longtemps. Je n'ai jamais espéré découvrir au fond de la jungle un autre prêtre à l'épiderme couvert de fine poudre d'or.

D'une gargote proche, roulaient des éclats avinés. Preuve que tout Tapajas n'avait pas succombé à la torpeur de cet après-midi irrespirable.

— Vous allez poursuivre votre recherche d'un ou plusieurs guides ?

— J'ai déjà proposé beaucoup d'argent. En vain.

— Je vous souhaite bon courage ! À ce soir, peut-être. Ou à demain. Ne manquez pas de me présenter Miss Hastings, dès son arrivée à... l'aéroport !

Armendariz quitta la protection de l'auvent pour s'engouffrer tout aussitôt dans la venelle qu'ils venaient d'emprunter.

Un corps nu jaillit de la gargote proche et roula sur les planches du ponton. Surgirent immédiatement deux Blancs, passablement éméchés, suivi par un des sbires d'Armendariz.

— Ou l'on dort, ou l'on se saoule, à Tapajas, lorsque le soleil cogne trop fort, songea Arthur. Il est vrai qu'ici, les distractions ne sont guère folichonnes !

Il considéra d'un œil ennuyé celui qui avait été expulsé de la misérable "cantina" : un indien, vieux, maigre, vêtu d'un simple pagne de fibres végétales. Maintenant, les deux Blancs aux pantalons maculés et l'assesseur mal rasé d'Armendariz entouraient et insultaient l'indigène. Arthur comprenait mal ce qu'ils grasseyaient et beuglaient, et, au fond, il s'en moquait un peu, ce n'était pas son problème. Lui parvenaient des bribes : ... retourne dans ta jungle... tu pues tellement

qu'on ne sent plus nos propres pets... enculeur de singes à cul rouge... cannibale mal blanchi... on va te balancer aux poissons... bonne idée, ça ! aux poissons !... en espérant qu'il y ait des piranhas dans le fleuve... s'ils te bouffent, ils en crèveront empoisonnés...

Une jambe fut balancée vers le vieux resté à quatre pattes et la pointe d'une botte l'atteignit au menton. Il y eut un craquement, le corps fut comme soulevé en l'air, retomba avec un bruit mat, roula jusqu'au bord du quai. Un nouveau coup de pied expédia le malheureux dans le vide et l'eau grasse l'accueillit en un sourd éclaboussement ponctué d'éclats railleurs.

— ... se débat dans l'eau... ouais, il bouge, t'as pas cogné assez fort, Antonio...

Une main décharnée agrippa le bord de l'estacade.

— ... cherche à remonter... attends, mon gars, on va t'aider... Une semelle écrasa les doigts qui ne lâchèrent pas prise.

— Il faut donc que je m'en mêle, soupira Ash pour lui-même. Et Dieu sait si je n'ai pas envie de jouer les bons Samaritains, aujourd'hui !

Nul ne le sentit approcher. Le dénommé Antonio, acolyte d'Armendariz, se cassa en deux, frappé en plein sternum, avant de rebondir en arrière, sa mâchoire percutée par un terrible coup de genou. Les deux autres reculèrent d'instinct, blêmes de surprise, incrédules.

— Filez ! Filez sans chercher à comprendre !

— Mais... Mais... bégaya l'alguzil qui rampait sur les planches, son nez pissant le sang.

Les doigts crispés de l'indien n'avaient toujours pas lâché le bord du ponton.

— Filez, vous dis-je ! Le flic cracha :

— Toi, le gringo, tu défendrais les sauvages ! Fébrile, sa main naviguait à hauteur de holster.

— Je ne te conseille pas de saisir ton arme, avertit Ash. Je suis bien un yankee. Et trouer la peau à un yankee sans réel motif...

— Il a raison Antonio... si ça lui plaît de secourir les sauvages... hein ? laissons-le faire !

Le dénommé Antonio expectora :

— On se retrouvera, gringo. Tu ne perds rien pour attendre.

Ses deux compagnons de beuverie l'empoignèrent par les aisselles et le traînèrent vers la gargote au seuil de laquelle quelques ivrognes, alertés et médusés, ne croyaient pas ce que voyaient leurs yeux.

Sans cesser de rester attentif au conciliabule qui se déroulait tout près, Ash se pencha, saisit le poignet osseux qu'il hissa d'une seule traction. Le vieil indien ne pesait vraiment pas lourd.

— Un Qimbaya ? Ici ? s'interrogeait Arthur.

Le vieillard, à croupetons et dégoulinant, se massait le menton de sa main valide, tout en soufflant entre ses chicots sur les jointures sanguinolentes de son autre main.

Poitrine creuse, cuisse de sauterelle, et une vague amulette autour du cou, nota involontairement le photographe. Il l'aïda enfin à se relever complètement, demanda :

— Tu parles espagnol ?

— Un peu...

— Tu t'appelles ?

— Tika.

— Ne restons pas ici. Je n'aime pas ce qui se grommelle dans ce bouge infect. Allons plus loin.

— Ma pirogue...

— Tu la retrouveras plus tard.

Trottinant à côté de son sauveur providentiel, le regardant par en dessous, abandonnant sur les planches une longue traînée humide, Tika demanda :

— C'est toi ?

— Moi quoi ?

— Celui qui recherche des Indiens pour le conduire dans la jungle, vers le Nord. Vers là où personne ne veut plus aller.

Un mince filet de sang coulait de sa commissure droite. Il s'essuya d'un revers rapide, se barbouillant plus que ne s'épongeant. Répéta :

— Alors, c'est toi ?

— Comment sais-tu, vieil homme...

— Pas vieil homme, mais Tika !

— Bon, Tika ! Comment sais-tu...

— Je sais tout. Absolument tout. Et même le reste. Je peux t'aider. Mais faudra rien dire. Surtout pas à Pedro.

— Car tu connais aussi le lieutenant Armendariz. Tu viens souvent ici, à Tapajas ?

— C'est la première fois depuis des dizaines et des dizaines de lunes.

— Mais alors, comment as-tu appris... ?

— Je connais tout, te dis-je, aussi bien que je connais l'espagnol, la langue des tueurs de mon peuple.

Arthur s'arrêta net. Il voulut plonger son regard dans celui de l'indien, mais il ne put en soutenir l'éclat. Il se détourna, sacra :

— Foutu soleil ! Il me plonge en plein délire ! Me précipite au secours d'un vieil indigène édenté qui me joue la scène classique du sorcier omniscient !

— Je te fais peur, homme blanc ?

— Je me nomme Arthur. Arthur Ash.

— Et tu vivras. Oui, toi, tu vivras.

— Je... que veux-tu dire ?

— La jungle, c'est pas pour les hommes blancs. Ils ne peuvent y survivre. Mais toi, tu iras, et tu en reviendras !

— Car tu acceptes de me conduire, moi et mes compagnons ?

— Je t'enverrai des guerriers de mon peuple. Demain. Au milieu de la nuit. Au bout de ce ponton. Ils t'attendront, ils seront quatre, avec deux longues pirogues.

— Notre rencontre...

— Rien n'est coïncidence. Jamais. Tout est voulu, décidé par les esprits de l'eau, de la forêt et de l'air. Même le grand Barbu n'y peut rien. Même El Dorado n'échappera pas à ce qui a été décidé.

— Tu parles par énigmes. De quel barbu veux-tu parler ? De quel Homme Doré ?

— Tu verras. Ça, j'en suis sûr, tu verras.

— Viens avec moi, jusqu'à l'hôtel. Dans ma chambre on sera mieux pour discuter.

— Surtout pas ! Ce serait pas discret. Armendariz aurait des soupçons. Quittons-nous ici. Tout de suite. Je t'en ai dit assez. Je sais où me cacher, et où les autres ne me retrouveront pas pour me jeter à l'eau.

— Mais demain, en pleine nuit, je puis être certain que...

— ... quatre hommes t'attendront, toi et tes compagnons. Aie confiance. De toute façon, tu n'as pas le choix. Tu ne trouveras personne d'autre. Et sois discret.

Tika tapota amicalement le dos du photographe. Puis, les bras tendus, les mains en avant, il lui signifia de demeurer sur place, tandis que lui allait à reculons.

— On se retrouvera, Arthur. On se retrouvera. Plus tard. Et alors, c'est moi qui te sauverai...

— Tu en dis trop ou pas assez, Tika, tu...

Il s'éloignait de plus en plus, les bras toujours tendus :

— Ne me poursuis pas. Reste où tu es.

Il s'engagea dans une ruelle qui remontait vers la rue parallèle, là-haut, sur la terre ferme. Arthur entendit encore :

— Regagne ta chambre. Et sois patient.

Le photographe se précipita, mais lorsque son regard plongea dans la pénombre de la ruelle, le vieil indien avait déjà disparu.

— Il s'est engouffré dans une de ces bicoques branlantes qui bordent cet affreux passage. Il... Qu'importe !

Tandis qu'il regagnait l'unique hôtel de Tapajas, Arthur se gifla plusieurs fois, se répétant :

— J'ai rêvé ! J'ai sûrement rêvé !

Le soir même, alors qu'il dînait avec Lewis d'un ragoût trop pimenté, Armendariz, sans se faire prier, s'assit à leur table. Entre ses

paumes, il faisait tourner un verre au contenu ambré :

— D'abord vous écrabouillez au canon une malheureuse araignée, ensuite vous m'esquintez un de mes hommes. Décidément, vous n'êtes pas très sérieux, Monsieur Ash. Rassurez-vous, je ne compte pas vous mettre à l'ombre et vous empêcher de vous promener à votre guise à Tapajas, simplement parce que vous avez remis à sa place cette barrique assoiffée d'Antonio.

Arthur ne prit pas la peine d'interrompre sa mastication.

— Vous avez discuté un moment avec le sauvage, sur le ponton. Qu'est-ce que vous vous êtes dit ?

Arthur posa sa fourchette, but une longue rasade d'eau qui sentait le croupi. Il répondit, détaché :

— L'Indien s'est répandu en remerciements. En tout cas, c'est ce que j'ai cru comprendre. Il parlait un pidgin des plus colorés et des plus obscurs. J'ai éprouvé les pires difficultés à me débarrasser de ce pot de colle.

— Pourtant, je croyais que c'est ce sauvage qui avait mis un point final à votre conversation. Une conversation que vous auriez aimé poursuivre encore un moment.

— Détrompez-vous ! Jamais plus je ne me mêlerai de ce qui ne me regarde pas, jamais plus je ne volerai au secours d'un indigène bousculé, si cela doit m'attirer des ennuis.

— Des ennuis ? Je n'ai pas dit que vous auriez des ennuis. Ou du moins pas encore...

Et sur cette menace à peine voilée, le gros policier se leva, et se retira en traînant les pieds.

— Pffouhh ! émit simplement Mike.

— Comme tu dis ! Demain, il s'agira de passer inaperçu, de se fondre dans le paysage.

À Tapajas, il y avait un taxi. Un seul. Ce matin-là, pour se rendre à l'aérodrome, Arthur Ash préféra louer un 4X4. Car il était possible d'en louer directement à l'hôtel qui en possédait deux, décatis et brinquebalants.

Après 2 km de tape-cul, Arthur rangea son véhicule près du hangar de tôle ondulée. Il s'en extirpa pour gagner l'ombre d'un vague palmier que l'on avait oublié de déraciner lors de la construction de la piste d'atterrissage.

Surgit un second véhicule, asthmatique et cliquetant, l'unique taxi de Tapajas. En descendit un missionnaire à la mine allongée, aux yeux cernés, à la robe élimée. Un maigre sac pour tout bagage.

Il s'approcha d'Arthur qui soupira intérieurement :

— Zut ! Va falloir que je lui tienne le crachoir !

— Vous aussi, vous quittez Tapajas ?

— Non, non, j'attends quelqu'un.

— Ah ?

Vrai, il n'a pas bonne mine. Le climat de la région ne lui a pas réussi.

— Je quitte cette région définitivement (voix monocorde et éraillée).

— ...

— Je ne sais même pas si je le regrette.

— Plus que quelques minutes à attendre. Si l'avion est à l'heure. Ici, les horaires sont plutôt élastiques.

— ...

Arthur prit sur lui afin de ne pas abandonner le religieux à un triste monologue :

— On vous trouvera un remplaçant. Et la bonne parole christique continuera à se déverser dans les oreilles des sauvages.

— Notre mission en pays qimbaya ne sera pas poursuivie. La vermine et la pourriture, les pluies et la luxuriance auront bientôt raison de nos deux seuls bâtiments, une église et un presbytère-dispensaire.

Arthur avait sursauté :

— Ce sont les... Qimbayas que vous avez évangélisés... ?

— Tenté d'évangéliser. Au début nous étions trois. Pleins de fougue et d'ardeur, animés d'une fois indestructible et d'une espérance inentamable. Puis, nous nous sommes retrouvés à deux. Plus tard, je suis resté seul... Et aujourd'hui...

Il n'acheva point. Arthur craignit qu'il ne se repliât en un désespoir muet. Il le relança :

— Parlez-moi des Qimbayas. On affirme qu'il s'agit d'une peuplade farouche qui a su, jusqu'à présent, résister aux séductions de la civilisation.

— C'est effectivement ce qu'on raconte.

— Mais vous, qui les avez côtoyés, qu'en pensez-vous ?

— Je ne pense plus rien. Mes supérieurs m'ont rappelé. Certes j'ai rencontré des difficultés quasi insurmontables dans l'exercice de mon sacerdoce, mais je n'ai jamais désespéré. Comme mes deux coreligionnaires. Je crains que des pressions...

Une nouvelle fois, il laissa sa phrase en suspens.

— Des pressions... ? Lesquelles ?

— "On" ne tenait pas à ce que je reste plus longtemps dans la jungle.

— "On" ne tenait... Qui "on" ?

— Je ne sais. Je ne nourris que des soupçons filandreux. Comme une vague intuition. Alors même que je ne pourrais invoquer aucune raison objective, à part le peu de résultats concrets de notre mission d'évangélisation. Je me sens las, fourbu par toutes ces années passées

en Amazonie.

— Je m'appelle Ash. Arthur Ash. Je suis photographe. Ces Qimbayas m'intéressent. Parlez-moi d'eux.

Le missionnaire haussa les épaules. À ses pieds, le sac de voyage en cuir craquelé et moisi s'effondrait comme un soufflé, comme exténué d'avoir si longtemps survécu à lui-même.

— Évitez les Qimbayas, Monsieur Ash. Évitez plus encore la région du Nord du territoire qimbaya.

— Pour quelles raisons ?

— On raconte des choses.

— Quelles choses ?

Du fond du ciel, parvinrent les premières notes d'un lointain vrombissement.

— Quelles choses ? insista Arthur.

— Des légendes. Concernant un grand prêtre. Un redoutable sorcier capable de commander aux hommes, aux dieux et aux plantes. Ce chamane se ferait appeler El Dorado, ce qui tendrait à prouver qu'il manque singulièrement d'imagination. Mais les Qimbayas le redoutent. Ils accordent plus de crédit aux sornettes de ce grand prêtre qu'à toutes les histoires pieuses et édifiantes que j'ai pu leur raconter.

Le vrombissement grandissait.

— Qui attendez-vous, Monsieur Ash, si ce n'est pas indiscret ?

— Des amis, des scientifiques.

— Et vous comptez vous rendre en pleine jungle ?

— Cela m'en a tout l'air.

— Alors je vous le répète : évitez le pays qimbaya.

L'avion apparut au-dessus des arbres, effectua un premier passage au dessus de la piste.

— Ne me posez plus de question. Oubliez mêmes certaines de mes réponses. Et faites votre safari vers le Sud. C'est plus sûr.

L'appareil se posa, se dirigea en cahotant vers la guitoune de tôle, s'immobilisa.

— Adieu, Monsieur Ash. Que le Seigneur, toujours, vous maintienne en sa Sainte Garde.

Dos voûté, tête rentrée entre les épaules, il traîna son sac jusqu'au petit Fokker démodé qui fumait de toutes ses plaques disjointes.

Au flanc de l'appareil, un escalier déplia ses quelques marches. Apparurent Patricia Hastings et Peter Caldwell. Ils croisèrent le missionnaire qui les gratifia d'un hochement mécanique du menton.

C'est seulement dans le 4X4 qui regagnait Tapajas que Patricia Hastings s'enquit des recherches d'Arthur. Ce dernier ne biaisa point :

— On file dès ce soir.

— Ce soir ?

— Je sais, cela ne vous laissera guère le temps de vous reposer et de

vous préparer.

— Et Lewis... ?

— Il attend à l'hôtel. Enfin, "cela" s'appelle un hôtel.

— Nos accompagnateurs... ?

— Quatre sauvages qimbayas sur lesquels je ne possède strictement aucun renseignement.

— Mais...

— C'est à prendre ou à laisser. De plus, nous filerons incognito, comme des voleurs, sans prévenir personne, et surtout pas la police locale.

— Que signifient tous ces mystères... ?

— Vous vous rendrez vite compte tous les deux qu'ici, nous sommes indésirables. D'autant plus indésirables que notre expédition guigne le Nord.

À la pancarte bancale indiquant en lettres coulantes et délavées que l'on entrait à Tapajas, Arthur osa enfin demander :

— Et Moreno...

— Il s'en tirera. Un vrai miracle.

— Il aurait été fort utile pour la réussite de notre escapade.

— Les jungles, il connaissait mieux que quiconque. Toutes les jungles, Laos, Vietnam, Malaisie, Philippines, Nicaragua...

— Je ne comprends pas qu'il se soit fait surprendre par des gamins.

— Ce qui s'est passé exactement, nul ne le saura jamais. Lui-même serait bien en peine d'expliquer comment il a pu se faire piéger.

À Bogota, quelques semaines plus tôt, une bande d'enfants avaient tenté, en plein jour, de détrousser l'ancien Béret Vert. Péripétie devenue, hélas ! trop commune et vulgaire dans la capitale colombienne. Et le vieux baroudeur s'était retrouvé avec un poignard enfoncé jusqu'à la garde dans le bas ventre. Des gosses, de misérables gosses avaient réussi à prendre en défaut le vétéran Carlos Moreno, aux multiples décorations pour faits de guerre, Moreno, celui-là même qui, des mois durant, avait livré un corps à corps terrifiant dans les tunnels vietcongs au Nord-Ouest de Saïgon, sans n'avoir jamais rien subi d'autres que quelques estafilades sans gravité. Et des enfants, des petits mendiants habiles à jouer du couteau auraient... Incompréhensible qu'il se soit laissé ainsi poinçonner à quelques jours d'une importante mission.

Les détrousseurs en culotte courte, bien évidemment, n'avaient pas été retrouvés ! En fait, ils avaient montré trop de sang froid professionnel pour que le doute pût subsister quant à leurs commanditaires. Des commanditaires remarquablement renseignés, qui avaient su démasquer, sans coup férir, la nouvelle identité de l'ex-colonel Moreno !

— Ce soir..., répéta Ash en desserrant à peine les dents.

La nuit était gravisée.

Gravisée d'une lune qu'elle se refusait encore d'accoucher.

Une eau invisible clapotait sourdement contre les piliers de l'estacade. Ici, nul fanal pour percer les ténèbres ou pour révéler quelque trouée dangereuse dans la continuité des planches.

— Cette escapade nocturne est une pure folie ! souffla Caldwell.

— Vous n'avez reçu aucune garantie, insista Miss Hastings. Vous ignorez tout des intentions réelles de ces Qimbayas, vous ne savez même pas s'ils viendront réellement et accepteront de nous guider !

— Et puis, ajouta Lewis, se faufiler en catimini par la porte arrière de l'hôtel, se montrer cachottier envers les autorités policières, jouer les conspirateurs, en pleine nuit, au bout d'une jetée vermoulue, tout cela n'est pas sérieux, ce n'est plus de notre âge, c'est de l'enfantillage, c'est...

— Il suffit ! grogna Ash, excédé.

— Écoutez ! conseilla aussitôt Caldwell.

Par delà le clapotis, se devinait un doux friselis, ou un chuintement mouillé, comme une glissade humide...

— Des pirogues ! triompha Ash. Le vieil indien ne m'avait pas trompé !

Le mince faisceau d'une lampe de poche jaillit au poing du photographe. Les quatre silhouettes se tenaient recroquevillées autour de cette unique source lumineuse, silhouettes grotesques, souffrant de la monstrueuse gibbosité des lourds sacs-à-dos, dont l'un était surmonté d'un canon de fusil.

Un choc léger fit frissonner le ponton. Un indien se hissa, si rapidement et si lestement que Miss Hastings ne put s'empêcher de pousser un cri étranglé. Il demeura à croupetons, tous les sens en éveil, les muscles tendus.

— Vous venez de la part de Tika ?

Le Qimbaya jetait des coups d'œil inquiets à droite et à gauche, tendait l'oreille. Du bourg, des lointains estaminets, ne parvenait qu'une rumeur ténue, ponctuée souvent de notes plus fortes, exclamations, éclats de rire, chute d'une table renversée, jurons...

— Vous acceptez de nous conduire vers le Nord ? Votre prix sera le nôtre. Nous ne lésinerons pas. Nous...

Le Qimbaya l'interrompit en se redressant d'un coup, un index appuyé sur ses grosses lèvres éversées intimant le silence. Puis il désigna le fusil et les sacs-à-dos, fit clairement comprendre qu'il fallait s'en décharger et qu'il les ferait passer à ses congénères dans les pirogues.

— Non ! pesta sourdement Caldwell. Sitôt nos affaires embarquées, ces énergumènes s'enfuiront en nous abandonnant ici. Il suffira à notre

trop gracieux mentor de plonger dans le fleuve pour nous échapper et...

— Faisons leur confiance ! le coupa Ash. Et puis, je ne manque pas d'argument tonitruant.

Il tapota le holster qui pendait sur sa cuisse :

— Je n'hésiterai pas à tirer, en cas de piège grossier. Je sauverai le matériel payé par les contribuables nord-américains.

À nouveau, avec forces mimiques, l'indien leur signifia de se taire.

Les sacs-à-dos furent passés et déposés au fond des deux pirogues. Puis, rapidement, Ash se glissa le premier au bas du ponton. Ses pieds brassèrent le vide avant de sentir le fond du ventre ligneux qui ballait au gré des flots. Celui-ci ne fuyant pas, il se laissa tomber, manquant de faire chavirer la frêle embarcation. Après lui, aidé de Caldwell et de Lewis, Miss Hastings descendit et s'installa, avant de renfoncer sa trop voyante chevelure sous un chapeau de brousse à larges bords.

Caldwell et Lewis prirent place dans la seconde pirogue. Aussitôt les indiens lâchèrent les piles qu'ils tenaient étroitement embrassées et les deux esquifs furent emportés par le courant. Ash avait bien remarqué les puissants moteurs aux hélices relevés, mais les Indiens ne devaient pas les utiliser avant de s'être suffisamment éloignés pour ne plus risquer une tentative de chasse sur le fleuve.

Se laissant dériver, les pirogues gagnèrent rapidement le milieu du courant. Ash fulminait :

— Nous glissons vers le Sud-est alors que nous voulons gagner le Nord-ouest ! Quelle misère ! Quelle galère !

— C'est le cas de le dire, ironisa sa compagne.

Les lumières de Tapajas, constellant l'obscurité, s'éloignèrent, rapetissèrent, ne furent plus que des points tremblotants dans la brume nocturne.

Brusquement un projecteur s'alluma, expédia son doigt dénonciateur sur le dos du fleuve. Un haut-parleur beugla, mais la distance était déjà trop grande pour que l'on pût comprendre autre chose que des bribes chuintées :

— ... savons que vous vous enfuyez...

— ... avez pas d'autorisation...

— ... revenez immédiatement...

— ... Qimbayas vous massacreront...

— ... moi, Armendariz répète...

— ... savons que...

Ronfla un lointain moteur et un hors-bord fila sur l'eau perpendiculairement à la rive. L'énorme projecteur balaya, du côté Nord, les grosses vagues soulevées.

— Je n'aime pas ça... susurra plaintivement Miss Hastings. Ash la rassura :

— Je trouve nos compagnons plutôt rusés. Autant que les éclaireurs sioux, leurs lointains cousins d'Amérique du Nord.

— Vous leur prêtez donc une confiance...

— Maintenant oui. Une confiance totale. Ils nous mèneront sans encombres au but que nous recherchons.

— Justement, j'aurais aimé plus de précision quant à ce but que vous, Monsieur Ash, et vous seul, connaissez.

— Je le connaîtrais ? Ah ! Si seulement...

— Ne me dites pas que... Ce serait trop invraisemblable ! Trop... Insensiblement, sa voix s'était élevée.

— Taisez-vous, Miss Hastings ! La nuit, les sons portent loin sur la surface du fleuve.

Et tandis que le gros canot à moteur n'en finissait plus de patrouiller et de fouailler de son œil de cyclope les vaguelettes surprises, les Indiens, de leurs pagaies silencieuses, menaient les pirogues sur la rive opposée.

Deux heures durant, l'expédition demeura à l'abri sous le couvert des arbres immenses dont les branches en arceaux plongeaient dans le courant. Puis, quand tout danger fut écarté, quand le lieutenant Armendariz se fut lassé de traquer l'invisible, les pirogues remontèrent le long de la berge, se faulant entre et sous des racines aussi épaisses que des câbles de pont suspendu. Grasses et charnues, feuilles et épiphytes balayaient les visages des gringos. Visages ruisselant de sueur, en dépit de la fraîcheur de la nuit équatoriale.

Longtemps, sur leur gauche, ils virent les lumières de Tapajas, mais le projecteur ne s'alluma plus afin de percer le fouillis végétal de la rive opposée.

La jungle amazonienne est une cathédrale glauque.

Qui y pénètre, ne s'y perd pas.

Nul entremêlement inextricable dans lequel il faudrait se ménager un passage à grands coups de machette. Au contraire, s'ouvre un parc aux larges allées dégagées et soigneusement entretenues, à la douce et perpétuelle pénombre. Car ici, les champignons et les fourmis nettoient et transforment tout déchet organique, éboueurs inlassables, jardiniers à l'efficacité stupéfiante. Les sous-bois des forêts européennes sont plus impénétrables que les jungles équatoriales !

Jaguars silencieux et anacondas aux mille anneaux, boas constrictors sournois et pumas mouchetés à l'affût, caïmans à demi immergés dans de traîtres marigots et charges de pécaris furieux, piranhas affamés et scolopendres venimeux de plus de 30 cm, tout cela relève du fantasme, tout cela appartient à l'imagerie d'Épinal. Les explorateurs ont plus à redouter des minuscules moustiques, des chiques fousseuses ou des terribles aoûtats.

Depuis le débarquement, au petit matin, sur une plage de sable fin

dans un langoureux méandre, les Qimbayas n'avaient pas échangé un mot avec les Américanos.

Les Indiens s'étaient chargés des lourds bagages. Entaillant l'écorce mince d'arbres choisis, ils s'étaient confectionné de larges bandes qui, passées sur le front, leur permettaient de transporter les paquets, sans effort apparent, selon une mode à la fois amazonienne et... himalayenne. Ash et ses compagnons ne purent que s'en féliciter. Car les Indiens, même lourdement chargés, allaient bon pas, sans jamais ralentir, et les Yankees s'essoufflaient plus vite qu'eux !

Lors des haltes, les indigènes échangeaient quelques répliques ou plaisanteries dans une langue chantante et vocalique, se massaient les muscles, s'épouillaient mutuellement, agissaient en tout comme si les étrangers n'existaient pas. Petits, trapus, d'un type fortement mongoloïde, ils portaient pour seul vêtement un pagne minuscule. Tout leur corps était enduit du suc de l'urucu et, sur ce fond rouge, des signes cabalistiques avaient été tracés au charbon de bois. À leurs biceps, flamboyaient des brassards de fleurs odoriférantes, des plumes d'aras se balançaient aux lobes de leurs oreilles et de minces baguettes leur traversaient le septum nasal, comme s'ils avaient voulu mimer les moustaches des chats sauvages.

Toute la journée, l'on fila plein Nord, traversant des torrents, contournant des marigots, et le soir, les Qimbayas entreprirent de construire des abris de fortune : ils plantèrent des pieux délimitant une surface triangulaire, confectionnèrent des cadres qui supportèrent un toit de larges feuilles, puis accrochèrent des hamacs afin de se préserver de toute la vermine grouillant dans l'humus. Ils refusèrent la nourriture des Blancs, se contentèrent de galettes et de fruits. Longtemps, toucans et singes hurleurs empêchèrent les étrangers de sombrer dans le sommeil. La nuit fut plus pénible encore pour Miss Hastings et Peter Caldwell, qui n'avaient pas eu le temps de se réhabituer à dormir dans un hamac balançant.

Les journées suivantes auraient ressemblé comme des sœurs à la première, si deux incidents mineurs n'avaient point troublé la monotone succession des marches, des haltes et des repas.

Le deuxième jour, vers la fin de la matinée, un indigène s'arrêta net, huma l'air, déposa sa charge et s'éloigna. Pendant les vingt minutes que dura son absence, le reste de la troupe patienta, les Blancs se livrant à toutes sortes de suppositions. Quand l'indigène réapparut, il sautillait de joie enfantine, se frottant le ventre et expulsant des grognements d'ogre en appétit : il venait d'abattre un tamanoir, événement rarissime. L'on bifurqua. L'on perdit plusieurs heures, et à rechercher la dépouille, et à effectuer un immense détour afin de déposer le tamanoir au centre d'un village qimbaya, rassemblement de quelques cases où la joie explosa dans les braillements des enfants et

les applaudissements des femmes. Les étrangers durent boire jusqu'à plus soif, dans d'énormesalebasses, une compote de plantain des plus liquide qui avait été préparée en leur honneur : ils avaient porté chance au clan ! Et quand, dans l'après-midi, l'on repartit enfin dans la bonne direction, les ventres lourds empêchèrent une progression rapide.

L'autre incident, plus grave, se produisit au milieu du troisième jour.

Si Arthur Ash avait confié la plus grosse partie de son barda à un porteur autochtone, il avait cependant refusé de se séparer d'une mallette métallique, peu volumineuse, et qu'il portait sur son dos car elle était munie de bretelles. Au troisième jour, juste après le repas de midi, tandis que somnolaient les Qimbayas, Miss Hastings bougonna soudainement :

— Marre ! J'en ai marre !

Mike Lewis se massait les chevilles. Caldwell vérifiait la propreté du canon de son fusil d'assaut AK 47. Ash caressait les fermoirs de sa mallette, se réjouissant de n'y sentir nulle trace de rouille.

— J'en ai marre et plus qu'assez ! reprit Miss Hastings.

— Que cherchons-nous dans cette fichue jungle ? Je n'en sais rien. Et je doute fort, désormais, que vous même, Monsieur Ash, en ayez une idée plus précise !

Elle secoua son abondante chevelure, comme si elle craignait que des insectes indésirables et peu ragoûtants s'y fussent logés.

— Rassurez-vous, Miss. Les Qimbayas ont clairement compris ce que nous cherchions. Excepté un détour, au demeurant fort sympathique, par un de leur village, ils nous ont guidés sans broncher, sans la moindre hésitation sur la direction à suivre.

— Vous leur prêtez une confiance aveugle, Ash ! Personne d'entre nous ne saisit un traître mot de leur jargon. Et pourtant, j'ai étudié bien des dialectes des dernières ethnies amazoniennes !

— Il est temps de leur signaler notre position. J'en connais qui, ailleurs, bien loin d'ici, doivent s'impatisser.

— Ne vous gênez surtout pas pour moi. Jamais, jamais plus je ne me fourvoierai dans un tel job !

— Un job pourtant grassement payé. Servir de couverture, cela peut rapporter gros.

Elle ne répliqua plus rien.

Ash ouvrit sa mallette.

Un indigène se leva. Sourcils froncés et dents grinçantes, il s'approcha de l'attaché-case, considérant avec une colère non-retenue les entrailles découvertes, un écran, un clavier et des instruments télescopiques.

Accroupi, Arthur déploya une antenne parabolique et un émetteur

alphanumérique, chef d'œuvre de miniaturisation.

— La DEA vous a équipé du dernier cri ! s'extasia Caldwell. Vos messages seront reçus par un satellite géostationnaire immobilisé au-dessus de l'Équateur, puis réexpédiés à EPIC, l'El Paso Intelligence Center. Et quel communiqué de victoire allez-vous tapoter ? Pour l'instant nous n'avons pas découvert grand chose.

— Je vais me contenter d'actionner une balise. Quelques secondes seulement. Histoire de transmettre notre position exacte. Un signal lumineux m'indiquera que nous avons été localisés. Quand le satellite m'aura répondu...

L'indigène qui avait assisté en fulminant aux étranges manipulations, avait alors poussé un cri terrible. Sa main s'était refermée sur le bras gauche d'Arthur, son autre main, serrée en poing, suspendue au-dessus de sa tête, semblait prête à s'abattre sur la mallette ouverte.

Ash déglutit difficilement, avant de répondre, en un sourire forcé :

— Allons, allons ! Il n'y a aucune magie là-dedans !

Un autre indigène s'était levé. En sautillant sur place, il frappait ses oreilles en cadence.

— Il veut nous faire comprendre quelque chose, murmura Patricia.

— Mais quoi... ?

— En tout cas, ils ne souhaitent pas que vous utilisiez votre mallette gadget.

— Parce que... ?

— Parce que, quelque part dans cette jungle, d'autres oreilles écoutent. Des oreilles électroniques.

Ash demeura quelques instant bouche bée. Puis, avec des gestes lents, il replia et coucha l'antenne, enfonça l'émetteur, referma l'attaché-case. Son bras gauche fut libéré.

L'Indien fit comprendre qu'il était satisfait par un large sourire qui découvrit ses dents cariées.

— Ouf ! soupira Caldwell. C'est le premier signe d'animosité de ces sauvages à notre égard. Et mon fusil était chargé !

— À leur façon, commenta Mike Lewis, ils ont compris à quoi pouvaient bien servir vos petits instruments.

— Mais il va falloir quand même que je donne notre position !

— Plus tard, Monsieur Ash, plus tard. Quand vous aurez trouvé ce que vous êtes venu chercher ici avec nous. Si jamais vous trouvez quelque chose...

Pour la énième foi, Caldwell entreprit de briquer son fusil d'assaut. Curieusement, l'AK 47 était son arme de prédilection. Il la préférait de loin à l'UZI israélienne, au Steyr autrichien ou au F.N. belge. Il la préférait même au M 16, le fusil américain de la guerre du Vietnam.

Ash ne portait pas dans son cœur ce Caldwell, vrai archéologue,

mais aussi authentique agent de la CIA, ce Caldwell, trop amoureux des armes pour ne point être un tueur, ce Caldwell, coiffure en brosse et visage de dur qui a déjà pas mal barouidé.

La lutte anti-drogue menée par les Américains était protéiforme et beaucoup trop dispersée : DEA, CIA, et la DIA, la Defence Intelligence Agency, et le FBI et l'Internal Revenue Service, s'intéressant plus particulièrement aux réseaux de blanchiment, en tout une trentaine d'entités gouvernementales. Forcément, l'efficacité laissait à désirer ! Si la CIA avait collé un de ses agents sur le dos d'Arthur Ash, n'était-ce point pour le surveiller ? L'Armée US elle-même avait souhaité un rapport effectué par l'un des siens. Mais le colonel Moreno était désormais couché sur un lit d'hôpital.

Ash était équipé d'un matériel ultra-sophistiqué ? Des indigènes trop méfiants l'empêchaient de s'en servir !

Toute la matinée du quatrième jour, les Indiens se montrèrent nerveux et prudents. Ceux qui ouvraient la marche avançaient avec d'infinies précautions, scrutant la pénombre et frémissant des narines. Et quand Caldwell eut explosé par une triple exclamation :

— Putain de chaleur ! Putain d'humidité ! Putains d'insectes ! Il fut rappelé à l'ordre par un indigène lui plaquant un index en travers de la bouche. Et Caldwell de grommeler :

— Ok, Ok ! Tu veux le silence. C'est une tribu ennemie que tu crains ? Ou des extra-terrestres en goguette ? Ou...

— Chut ! avait soufflé Patricia Hastings.

Plus tard, l'Indien de tête s'immobilisa net. Les autres porteurs l'entourèrent aussitôt. Et aussitôt se débarrassèrent de leurs charges.

— Que se passe-t-il encore ! maugréa Arthur.

Le premier Indien désigna la pénombre de son bras tendu. Sur le coup, Arthur ne distingua rien de particulier entre la multitude des troncs autour desquels s'enroulaient des épiphytes, avares, si près du sol, de leurs plus belles fleurs.

L'Indien signifia aux Blancs d'avancer un peu, lui-même resterait sur place avec ses compagnons.

— Voyez cette souche gigantesque ! s'écria Lewis. C'est de cela qu'il veut que nous nous approchions.

— Il ne s'agit point d'une souche, répliqua l'archéologue Caldwell mais bien d'un artefact, d'une construction humaine, d'une...

En courant, les gringos parvinrent au pied de la sculpture. Et Caldwell de bégayer :

— F... Fou, c'est... c'est complètement fou !

Devant eux, se dressait un guerrier de pierre de trois mètres de haut. L'écu était gravé d'une croix pattée, la lame de l'épée tirée reposait sur l'épaule gauche. Les solerets s'appuyaient sur un socle carré surgissant du fouillis végétal, et le heaume se couvrait d'un

panache de feuilles pourrissantes

— Un chevalier, murmura Caldwell, un chevalier du Moyen Âge !

— Je ne sais qui a dressé ici pareille sculpture, grogna Ash, et en tout cas, si elle inspire aux indigènes une crainte superstitieuse, elle ne nous empêchera pas de poursuivre plus avant notre expédition. Cela prouve que nous sommes sur le bon chemin, que nous touchons au but !

— Quel but ? intervint Patricia, Moi, ce genre de totem délimitant un territoire interdit ne me dit rien qui vaille.

— Cette sculpture est récente, reprit l'archéologue. Une végétation pourtant délirante ne l'a point bousculée. À moins que quelqu'un, mais qui, ne procède à un toilettage régulier de la statue. Il tâta la pierre :

— Du granit ! Et cette croix sur l'écu du chevalier... Il s'interrompit.

— Et bien, cette croix... ? insista Lewis.

— Il s'agit de la Croix des Chevaliers Teutoniques.

— Qu'est-ce que vous en concluez ?

— Rien, je n'en conclus rien, mais il est ahurissant, qu'ici, au beau milieu de la jungle amazonienne...

— Et alors ? s'écria Arthur. Teutoniques, Templiers ou Hospitaliers, je ne vois pas quelle différence cela peut faire ! Les plaisantins qui ont dressé ceci dans le but de terroriser quelques autochtones, nous saurons les débusquer. Avec toute la discrétion voulue.

Ils retournèrent vers leurs porteurs. Mais rien n'y fit. Ceux-ci refusèrent catégoriquement d'aller plus loin. Ils firent comprendre qu'ils attendraient sur place le temps qu'il faudrait.

Ash, Lewis, Caldwell et la rousse ethnologue abdiquèrent. Du barda déposé au sol par les indigènes, ils tirèrent l'essentiel, puis se chargèrent. Les Indiens évitèrent de se moquer trop ouvertement de ces Blancs qui pestaient pour porter quelques kilos supplémentaires.

— Et la direction à prendre, Monsieur Ash ? demanda un Lewis sarcastique.

— Tout droit, comme nous l'ont fait comprendre nos porteurs. Nous savons quand même nous servir d'une boussole, non ?

En repassant près de la massive statue, ils ne purent s'empêcher de lever, tous les quatre, leurs têtes vers le heaume impressionnant. Une croix latine dessinait de noir l'emplacement des yeux et du nez du chevalier. Sous le casque, un guerrier monstrueux les épiail-il réellement ?

Ils progressèrent deux heures durant, Ash ayant pris la tête du petit groupe. Et alors qu'ils se désespéraient de trouver quelque indice nouveau, n'importe quoi pourvu que cela fût moins angoissant qu'un géant de granit, ils aperçurent un rai lumineux qui éclairait une large feuille de fougère et une minuscule portion d'humus spongieux. Plus

loin, d'autres rayons de soleil avaient également percé. Pas de doute, la forêt s'éclaircissait. Allaient-ils déboucher dans quelque clairière, aux abords d'un campement d'indigènes aussi farouches et jaloux de leur isolement que les Qimbayas ?

Le terrain, brusquement, se mit à se relever sensiblement. Ils ahanèrent en escaladant une longue pente, s'écroulèrent tous derrière un ultime ressaut, sans qu'aucun d'entre eux n'en eût donné l'ordre ou simplement exprimé le souhait.

— Une pause ! soupira Ash. Ensuite, j'irai jeter un coup d'œil pour voir ce qu'il y a de l'autre côté. J'ai l'impression que nous sommes enfin rendus à destination.

Caldwell dégagea une nouvelle fois son fusil d'assaut de sa housse imperméable.

— Au cas où...

— Vous croyez, s'affola Patricia, que nous aurions besoin...

— Dois-je sortir mon colt de la poche de mon sac à dos ? demanda Lewis.

— Pourquoi s'énerver ? intervint Ash. Un danger serait-il imminent ? Tout ce que nous avons découvert d'un peu inquiétant, ce n'est qu'une statue, une statue de pierre. Et il y a plus de deux heures de cela.

Il ne savait trop comment calmer ses compagnons. Lui-même se sentait fébrile. Une drôle de boule d'angoisse gênait sa respiration.

— Attendez ici, je vais aux informations.

Il rampa au milieu des fougères, parvint au sommet du ressaut. Et ce qu'il vit, le médusa. Longtemps, très longtemps son regard ne put se détacher de l'ahurissant spectacle, et c'est en tâtonnant, tremblants, que ses doigts récupérèrent enfin les jumelles enfouies dans une large poche sur sa poitrine.

— Bon sang ! Qu'avez-vous découvert ? Ça fait bientôt dix minutes qu'on vous attend plus bas !

Caldwell, buste cassé, montait à son tour, suivi, plus loin, par Lewis et Miss Hastings.

— Couchez-vous, merde ! grogna Arthur.

Les autres achevèrent leur courte escalade sur les coudes, le nez dans les odeurs à la fois chaudes et sucrées du fouillis accroché à la pente. Et ils virent. Eux aussi en restèrent longtemps médusés.

La pyramide mesurait 50 mètres de hauteur. Elle était composée de cinq niveaux, chacun séparé par une large terrasse. Sur la façade Ouest de la construction, un escalier bordé de balustres reliait les différents paliers. Chaque terrasse était rythmée, soit de niches profondes, soit de sculptures diverses, gueules de serpents stylisés entourées de larges pétales, têtes colossales de guerriers négroïdes, totems représentant quelque divinité tutélaire ou quelque arbre

d'abondance.

Chaque terrasse supportait également des arbres, de hauteur différente selon les paliers, mais tous au tronc rectiligne et nu, déployant leur feuillage sommital comme un parapluie. Sur la première terrasse, les arbres s'élevaient à 45 mètres de hauteur ; sur la seconde, à 35 mètres ; sur la troisième, à 25 mètres ; sur la quatrième, à 15 mètres. Sur le sommet en plate-forme de la pyramide, quatre arbres disposés en carré ne dépassaient pas les 5 mètres. En sorte que tous les faîtes se rejoignaient en un immense toiture feuillue et horizontale.

Tout autour de la pyramide, dont les soubassements devaient bien faire dans les 200 mètres de côté, un immense gazon, égayé de fleurs épanouies, s'avancait jusqu'à l'eau clapotante d'un lac circulaire. Car la pyramide était bien dressée sur une île. Et ce qui faisait clapoter le lac, ce n'était pas quelque torrent s'y déversant, mais les ébats de formidables sauriens. Un pont de pierre reliait la pyramide au reste de la forêt amazonienne par-dessus le dos des monstres antédiluviens. De part et d'autre du pont, sur le vert de ce gazon qui aurait fait pâlir d'envie un Lord anglais, des atlantes grimaçants jouaient les cariatides pour des monolithes de plusieurs tonnes.

Excepté les crocodiles barbotants, pas un chat dans ce paysage.

Excepté les remous du lac, pas un bruit.

Lewis explosa :

— Ça fait cinq jours qu'on marche dans la jungle. La jungle ? On a plutôt navigué dans les profondeurs d'un aquarium géant où les moustiques mordent plus cruellement que les requins. Et pour trouver quoi ? Tu vois ce que je vois, Ash ?

— Je vois ce que tu vois. Et ce que je vois, cela se nomme danger.

Patricia Hastings émit, d'une voix étranglée :

— C'est un décor de cinéma, n'est-ce-pas ? Pour Coppola, Spielberg ou Lucas ?

— Je préférerais ça, murmura Caldwell. Mais Hollywood fait dans le carton-pâte. Pas dans le granit !

Des feux fusaient à la surface du lac. Dès qu'une queue de saurien ou une gueule gigantesque surgissait pour muser avec le soleil.

— Un commentaire, Caldwell ? demanda Ash à l'archéologue. Ce dernier avait lui aussi sorti des jumelles.

— La pyramide est un invraisemblable mélange d'époques et de genres. Dans son allure générale, elle imite Teotihuacan, près de Mexico. Mais, alors que les Pyramides de la Lune et du Soleil progressent en "taludes", en plans inclinés, ici, nous trouvons un mixte inédit : entre chaque palier, il y a une dizaine de mètres de hauteur, deux mètres de murs verticaux, huit mètres de plan incliné. Les niches qui ornent les murs verticaux renvoient à la pyramide totonaque d'El

Tajin, dans l'État mexicain de Vera Cruz. Les têtes gigantesques sont de pur style olmèque. Les dolmens sont de parfaites reproduction des dolmens de style colombien de San Augustin. Quel salmigondis de genres, quel galimatias architectural ! Et pourtant quel soin dans les finitions ! Toute la pyramide est couverte de dalles immenses scellées dans la maçonnerie, et chacune est sculptée différemment de motifs mayas. Le mécène aliéné qui a commandé pareil ouvrage doit être aussi fortuné, sinon plus, que Rockefeller ou le sultan de Brunei. Ce bâtiment a dû coûter au bas mot... Il hésita devant le vertigineux du devis. Ash persifla :

— Teotihuacan et San Augustin, les Olmèques, les Totonagues et les Mayas, soit ! Et les Incas ?

— Ils sont absents. Apparemment. Je parierais qu'à l'intérieur de ce temple-montagne se cachent quelques terrifiantes momies qui n'auraient pas dépareillé les antiques sépultures péruviennes !

— Tels que sont dispersés les arbres, par ordre de grandeur, sur chacune des terrasses, je comprends que le temple soit indétectable, qu'aucune photographie aérienne n'ait jamais rien révélé. Que voit-on de haut ? Un marigot circulaire infesté de crocodiles !

Une mélodie filtra, lointaine et caverneuse.

— Écoutez !

Comme un chœur de voix mâles. Comme un chant grégorien pour office chrétien. Le pied de la pyramide était à plus de 300 mètres de distance de l'expédition tapie au sommet d'un talus en bordure de jungle amazonienne. L'air était épais comme du lait caillé. Mais les voix parvenaient de plus en plus distinctes.

De part et d'autre de l'escalier, à chaque terrasse, s'ouvraient des portes aux linteaux ouvragés. Au troisième niveau, de deux bouches d'ombre jouxtant les degrés, pointèrent, comme des langues, des processions d'hommes nus.

— Que je sois damné ! jura Caldwell.

Les scarifications courant sur la peau des Indiens, cuisses, fesses, poitrines, ne s'apparentaient en rien aux tatouages qimbayas. Dix mâles surgirent des deux côtés. Suivis d'autant de femmes : des colliers de perles ceignaient leurs seins nus, d'immenses plumes rouge sang étaient piquées à même leurs lèvres, et, au-dessus de leurs yeux nuit, des tatouages serpentins figuraient des vagues debout. Après les femmes, des enfants. De jeunes enfants, garçons et filles. Aucun ne paraissait âgé de plus de treize ans. Indisciplinés comme le sont tous les gamins, ils ne respectaient pas le strict alignement de leurs parents, ni la cadence hypnotique de leurs pas (trois en avant, deux en arrière, sans compter ceux de côté). Ils vaguaient et chuchotaient, se poussaient du coude et se curaient le nez, sans que leur naïve polissonnerie ne perturbât en quoi que ce fût la dignité et la

profondeur de ce chant... grégorien !

Au beau milieu de la troisième terrasse, entre les volées de l'escalier interrompu, entre deux arbres aux fûts rectilignes, était fiché un guerrier de pierre, dans la posture de qui va recevoir un sacrifice : le derrière par terre, les genoux haut dressés si bien que les talons de pierre touchaient les fesses de pierre, le buste redressé, la tête tournée vers la droite, les bras repliés et les mains supportant un disque au-dessus de l'abdomen. À l'arrière de cette statue (une copie d'une œuvre placée à l'entrée du temple des Guerriers à Chichen-Itza, Yucatan, précisa l'archéologue), une trappe dut s'ouvrir. Un géant apparut progressivement. Longue tignasse étranglée en queue de cheval, barbe démesurée, robe de bure laissant les avant-bras dénudés, sandales dont les hautes lanières mordaient la poudre dorée des chevilles apparentes. Dorés étaient le front et les pommettes, et tout le visage, barbe comprise. Dorés les avant-bras, et les mollets sous la robe retroussée par une cordelette de moine.

— El Dorado ! s'exclama Patricia.

Et sous le crâne d'Arthur, parasitant le chant grégorien, retentirent les paroles :

— Même le Grand Barbu n'y pourra rien. Même l'Homme Doré n'y échappera point !

De la main droite du Grand Barbu, pendaient des lanières d'un fouet de cuir. Sur sa poitrine, un pectoral d'or étincelait, chef d'œuvre de l'orfèvrerie précolombienne.

Des chevaux hennirent.

— Chevaux ? s'étonna Lewis.

Comme les dernières notes du psaume s'éteignaient dans la touffeur, résonna le martèlement de sabots. Galopant depuis l'arrière de la pyramide, une vingtaine de chevaux montés piétinèrent le tendre gazon. Les cavaliers de fer portaient, sur leurs cottes de mailles, une tunique blanche frappée, en pleine poitrine, d'une croix noire pattée. Les montures s'alignèrent sagement devant l'escalier monumental.

— Des Teutoniques ! La commissure droite des lèvres de Caldwell était agitée d'un tremblement irrépressible.

Sur la deuxième terrasse, par les portes encadrant la deuxième volée de marches, surgirent d'autres Teutoniques. Démontés, ceux-là, mais tout aussi majestueux que les cavaliers. D'une trappe, située comme celle du dessus, en face des degrés, apparut, tête basse, un petit marquis. Bas violets, culotte mauve, pourpoint rosé bonbon, perruque immaculée, le ci-devant (car tout son accoutrement le désignait comme tel), menton sur la poitrine, mains croisées entre les cuisses dans l'attitude de la plus sincère contrition, fut étroitement encadré par deux Teutoniques taillés en Hercule. Et le petit marquis (sa taille ne dépassait guère le mètre soixante) suivi par les guerriers

au casque-salade fulgurant, gravit lentement les nombreuses marches qui menaient de la deuxième à la troisième terrasse.

— Du cinéma ! Sûr, c'est du cinéma ! Patricia, désespérée, cherchait un sens à cette scène improbable.

— Les caméras sont cachées quelque part dans la jungle, ou derrière des statues ! et le metteur en scène va beugler : coupez !

— Coupez ? reprit Caldwell. Je n'aimerais guère.

— Parce que... ?

— Les sacrifices sanglants... Il n'osa poursuivre.

Gravement, le petit marquis, petit mais rondouillard, s'élevait vers le Grand Barbu – El Dorado. Les deux chevaliers suivaient, comme s'ils dégustaient chaque marche aussi cérémonieusement avalée.

Caldwell précisa :

— Cette statue de Maya allongée sur le dos, épaules et genoux relevés, portant sur son ventre un disque parfait, statue que l'on appelle un Chac-Mool, eh bien, certains prétendent que là-dessus, autrefois, étaient renversés les adversaires vaincus, et que des prêtres leur ouvraient la poitrine et leur arrachaient un cœur palpitant.

Miss Hastings en eut l'estomac chaviré.

— Le maître de cérémonie ne brandit pas de poignard sacrificiel, corrigea aussitôt Arthur. Il se tapote le mollet avec un vulgaire martinet.

Quand il fut enfin parvenu auprès d'El Dorado, le ci-devant, sans marquer de temps d'arrêt, résigné et fataliste, s'étendit, ou plutôt se cassa en deux sur le disque du Maya de pierre, et attendit, derrière en l'air, que le châtiment s'accomplît. Le Grand Prêtre (comment le désigner autrement ?) tendit son martinet au premier garçonnet qui accourait, bousculant les indigènes adultes. Le gamin leva haut les lanières de cuir, attendit un ordre. Qui jaillit enfin de la gorge d'El Dorado : – Frappe ! Et le gamin cingla les fesses du marquis une seule fois. À sa suite s'étaient rangés, en une file plus ou moins droite, les autres enfants.

Celui qui venait de frapper dessina, dans les airs, un signe de croix, avec le manche de son martinet. Qu'il tendit immédiatement à la petite fille placée juste derrière lui. À son tour, avec le même martinet, mais moins de force, la petite fille gifla le noble popotin, puis, offrant le manche de l'instrument à quelque dieu invisible, bâcla un semblant de signe de croix.

— Ces petits monstres manient leur instrument comme l'on manierait un goupillon devant un cercueil ! persifla Lewis.

— Monstres ? corrigea Arthur. Moi, je leur trouve de bonnes bouilles, à ces bambins.

— Mais pourquoi ce grand escogriffe déguisé en moine doré n'exécute-t-il pas lui-même la sentence ? Car il y a eu procès, sentence,

puisqu'il y a punition ! Puisqu'il y a... fessée !

— Quel fut donc le crime commis ?

Question pour l'instant sans réponse !

Les vingt gamins fessèrent, se retirèrent en pouffant et en se bousculant. Disparurent par où ils étaient venus. Les adultes les suivirent, avec plus de discipline et de componction. Le géant, face baissée, mains jointes sur le large pectoral d'or, marmottait une prière dans sa barbe. Le marquis restait cassé sur le Maya de pierre. Sans geindre. Pas une seule fois, on ne l'avait entendu se plaindre, se révolter, alors même que certains garçons avaient eu la main plutôt lourde. La prière d'El Dorado achevée, le supplicié fut saisi par les épaules et les Teutoniques de service le redressèrent sans ménagement. Et, en claudiquant, se tâtant parfois les fesses, le fustigé au ventre rond et à la perruque immaculée redescendit jusqu'au deuxième palier et disparut à son tour.

Immobile, le Grand Barbu, aussi pétrifié que la statue de pierre.

Immobiles, les Teutoniques à cheval entre la pyramide et le lac.

— Le lac..., murmura Patricia.

Sa surface frémissait continuellement. Et un saurien, en trois ondulations fulgurantes, jaillit hors de l'eau et se figea à portée de gueule des pattes d'un cheval.

Cheval, qui tout caparaçonné et chargé qu'il fût, se cabra en un hennissement de terreur, et il se serait emballé sans la poigne de fer de son maître qui le maîtrisa après deux folles ruades.

— Joseph Djougatchvili ! tonna le Grand Barbu. Il suffit ! Ce n'est vraiment pas le moment de jouer !

Le crocodile avait-il compris ces injonctions hurlées en espagnol ? En tout cas, il releva la tête, claqua deux fois de ses formidables mâchoires, se détourna, regagna la berge – toute son échine, ses pattes et sa queue flamboyaient et aveuglaient – se glissa, en un long mouvement coulé, sous la surface miroitante du lac.

— Sept mètres de long ! jaugea Arthur. Pour le moins ! Quel monstre !

— Un posorus ! Lewis paraissait sûr de lui. Le plus grand de tous les crocodiles. Aussi à l'aise dans l'eau douce que dans l'eau salée. Origine : côte du Nord de l'Australie. Sa peau vaut des fortunes, je ne sais plus combien de dollars le centimètre carré !

— Je sais ! répliqua Arthur. Moi aussi j'ai vu le film Crocodile Dundee.

— Vous croyez, et Patricia semblait au bord des larmes, qu'on tourne ici un remake, ou le dixième épisode de... Sa voix se brisa.

— Joseph Djougatchvili ! Quelle dérision ! Le teint de Caldwell devenait franchement cireux.

— Et alors ? demanda Lewis.

— Joseph Djougatchvili, c'était les prénom et nom véritables de Staline.

À nouveau immobile, le Grand Barbu, après sa beuglante. Toujours immobiles, les Teutoniques à cheval, y compris celui qui avait éprouvé quelque difficulté à calmer sa monture.

— Les éclats du croco sur l'herbe... s'interrogeait Arthur. Et tous ces rayons qui fusent au-dessus du lac quand un autre... posorus vient baguenauder à la surface.

— Tu penses que... soupira Patricia.

— Oui, des pierres précieuses. Et je parierais pour des pierres authentiques, pas du toc ! La peau de ces monstres vaut bien plus cher encore que toutes les suppositions de Lewis. Entre les écailles de ces gros lézards affamés et blagueurs, des rubis, des émeraudes ont été incrustés. Et leurs doigts griffus sont bagués d'or et de vermeil !

— J'ai remarqué. Caldwell ne pouvait que confirmer. Oui, j'ai remarqué et conclu pareillement.

— Moi, je remarque autre chose. (La voix de Lewis était blanche). Quelque chose de franchement fâcheux.

— Le Barbu...

— Il regarde dans notre direction. Il nous aurait repérés que cela ne m'étonnerait pas.

— Mais comment ? Nous sommes bien planqués !

— Je ne sais si ce gars-là dispose d'un sixième sens, mais...

— Depuis le début, et le ton d'Arthur était catégorique, il savait que nous étions là, il savait que nous assistions à cette petite cérémonie d'expiation. Cela ne le dérangeait pas. Comme s'il était persuadé, que, de toute façon, nous ne pouvions plus lui échapper.

El Dorado leva un bras.

— On file ! Et vite !

Le chef des chevaliers, il se désignait comme tel, car lui seul portait des cornes gigantesques de part et d'autre de son heaume, leva à son tour un poing ganté de fer. Un ordre fut hurlé. Guttural. Et les Teutoniques à cheval piquèrent des deux. Ils déboulèrent sur le pont de pierre qui reliait le temple-montagne au reste de l'Univers, et les pierres cyclopéennes tonnèrent en roulement assourdissant.

Les bretelles de la mallette précieuse mordaient à nouveau les épaules d'Arthur, et sa main tenait fermement la crosse d'un magnum. Le Browning de Lewis était peut être une antiquité mais cette antiquité pouvait toujours distribuer la mort. Caldwell était prêt à épauler son lourd fusil d'assaut à chargeur courbe. Seule Patricia n'était pas armée. Jamais elle n'aurait osé ou simplement admis de se servir de son 9 mm à canon court et crosse quadrillée, perdu au fond de son rucksack.

Les quatre membres de l'expédition couraient vers là où la jungle

s'épaississait.

Entre deux foulées, Patricia geignait :

— Vous... croyez qu'ils... veulent... simplement nous capturer... ou...

Claqu la corde d'un arc. Fila une flèche. Le trait traversa la gorge de Caldwell. De part en part.

L'archéologue-agent de la CIA arrondit la bouche de douleur et de surprise, aucun son ne franchit les lèvres frémissantes et blanches. Expulsion d'un jet sanguin. Il tomba sur les genoux, lâcha son fusil d'assaut. Les autres membres de l'expédition s'étaient figés. En contrebas, leur barrant toute retraite, avaient surgi d'autres Teutoniques, des fantassins, épées tirées, traits encoches.

Lewis colla son Browning dans la main de Patricia, se baissa pour attraper la Kalachnikov.

— Faut passer à travers avant que les cavaliers n'arrivent !

— Rendons-nous ! supplia Patricia. Déposons nos armes ! Ils nous épargneront.

— Ils n'ont pas hésité pour Caldwell ! Ils n'hésiteront pas plus pour nous !

Et Lewis lâcha plusieurs rafales. Dans la pénombre, le canon de la Kalachnikov cracha ses langues de feu. Les détonations crevèrent les tympanes. Les balles couchèrent les trois plus proches guerriers de fer.

— En avant ! hurla-t-il.

Lewis ne fit que deux pas. Une hache, lancée de nulle part, ouvrit son crâne en deux parties égales, également palpitantes et sanguinolentes.

Arthur saisit le coude de Patricia avant que celle-ci n'eût poussé un cri d'horreur.

— Vers la droite ! Vite ! Il n'y a personne ! Il la tira, l'entraîna.

Les fantassins, trop lourds, trop patauds dans leurs hauberts encombrants, ne couraient pas aussi vite.

Le terrain légèrement déclinant s'embarassait d'une végétation de plus en plus touffue. Un roulement continu secouait le sol. Arthur se retourna brutalement, repoussa Patricia pour qu'elle poursuivît sa course. Bras tendu, jambe ferme, il visa comme à l'entraînement, le plus proche chevalier qui filait à bride abattue, appuya sur la queue de détente. Flamme crachée. Explosion assourdissante. L'abeille de fer atteignit la monture en pleine tête. Les pattes de devant se dérochèrent. Le Teuton fut projeté par dessus l'encolure, s'écrasa dans les fougères en un fracas métallique, roula en pulvérisant quelques centaines de champignons, s'immobilisa. Les autres chevaliers, distancés, n'étaient que formes mouvantes et indistinctes sur fond de grisaille. Arthur s'enfonça droit dans la prolifération émeraude, sur les traces de Patricia. Les feuilles fouettaient son visage, les lianes

cherchaient à l'étrangler, les souches molles engluaient sa foulée. Il progressait au ralenti, projeté dans un de ses pires cauchemars d'enfant, quand loups-garous, sorcières et croque-mitaines vous poursuivent et vous rattrapent inexorablement.

Hennissements et sourds grondements s'amplifiaient.

Il aperçut la flamboyante chevelure de la botaniste au-dessus d'une barrière végétale. Ses pieds s'enfoncèrent dans une flaque dissimulée, pataugèrent. Il n'avait pas perdu de vue la flamme rousse de Patricia. Au bord de son champ de vision, apparut un chevalier, l'épée en avant, buste cassé pour éviter les épiphytes qui s'entrecroisaient à moins de trois mètres du sol. Le cheval renâclait, écumait, hennissait de terreur.

Arthur avertit :

— Patricia, attention !, pointa son arme. La jeune femme pivota. Sa tête tranchée décolla et vola comme un oiseau étonné. Le reste du corps resta un moment figé, flageola, s'abattit. Le cou bouillonnant disparut, goulûment avalé par la jungle.

Arthur tira, au jugé, mais sa balle se perdit.

Le chevalier, sur sa lancée, sans même se retourner sur la mort qu'il venait de donner, disparut dans les ténèbres.

Au moment où Arthur allait plonger pour se camoufler dans l'épaisseur d'une succession de fourrés protecteurs, un choc terrible entre les épaules le propulsa en avant.

Il roula sous des broussailles, rampa le plus rapidement possible en sanglotant convulsivement. Ses coudes et ses genoux glougloutaient dans une mare croupissante. Il glissa encore sur le poisson d'un tronc couché, évita des éclaboussures sonores en retombant. Serrant des dents, ignorant la douleur qui puisait sur son dos, il pataugea longtemps, butta contre un obstacle infranchissable, s'assit, presque mécaniquement, pointa son arme dégoulinante vers partout et nulle part. Attendit. Bêtement. Il faisait si sombre ! Sa main libre tâtonna. Reconnut en gros, ce que l'obscurité dissimulait.

Arthur était coincé entre une racine torturée et le contrefort ligneux d'un arbre titanesque. Des lianes et d'autres plantes parasites formaient un dôme impénétrable au-dessus de sa tête. Il le sentait : mille insectes à corps minuscules et pattes interminables couraient à la surface du marigot nauséabond dans lequel il s'était fourvoyé.

Ou plutôt réfugié.

Appels, cris, jurons. Les Teutoniques battaient la végétation. Ils avaient dû recenser trois cadavres, Caldwell à la gorge transpercé, Lewis au crâne fendu, Patricia à la tête décollée. Le dernier espion, ils en étaient sûrs, était blessé : un carreau bien dirigé l'avait frappé dans le dos. Arthur retenait sa respiration. Dans cette étuve, son visage lui paraissait aussi humide que ses fesses trempant dans l'eau. Les grands

coups d'épée brisant des tiges vigoureuses, les renâclements des chevaux récalcitrants, les gargouillements immondes produits par les solerets retirés de la fange, les interpellations, les exclamations, les jurons durèrent, puis baissèrent d'intensité et, enfin, cessèrent tout à fait.

Arthur s'était-il évanoui ? En tout cas, ses yeux enfiévrés et tout à coup réouverts fouaillèrent l'obscurité.

Le blessé entreprit de dégager ses épaules et de retirer sa valise pour la déposer sur un coude de l'énorme racine qui rampait et se contorsionnait contre sa cuisse. Une fulgurance vrilla son dos, juste entre les deux omoplates, quand le dard s'arracha, car une flèche, à bout lancolé, avait traversé la double paroi de métal et les entrailles électroniques. La pointe, couverte d'une résine gluante, s'épaississait désormais des gouttes d'un sang empoisonné !

Plus moyen de donner sa position. Plus de secours à attendre. Une flèche, une arme archaïque, ridicule, avait rendu inutilisables l'antenne parabolique, l'émetteur alphanumérique et le satellite aux aguets dans les profondeurs de l'espace. Arthur ricana dans sa tête. Ricanement de désespoir.

S'était-il de nouveau évanoui ?

Branchages et feuillages furent écartés. Un rai de lumière glauque éclaira le marigot. Et il apparut aux yeux du blessé. Lui, le nounours en peluche, le teddy bear aux yeux de verre coloré.

— Je rêve. Je délire, songeait Arthur. Et avant de mourir, je revois ce qui fut peut-être ma première peluche.

Le nounours, longtemps considéra celui qui agonisait. D'une patte de laine, il se gratta un menton de laine. Mimique dubitative. Sa truffe se retroussa, il émit un grognement d'incompréhension, puis branchages et feuillages rabattus le dérobèrent à l'agent de la DE A.

Avant de mourir, tous les hommes revoient-ils une dernière fois leur premier jouet d'enfant, leur jouet favori ? se demanda Arthur. Mais je ne me souviens pas d'avoir chéri un teddy bear. J'avais de l'asthme. Toute laine vierge, toute moquette, tout édredon, tout tissu, même synthétique, m'étouffait. Mes jouets étaient en bois, en tôle, en plastique, en plomb. Pas en tissu ! Surtout pas en peluche !

Il sombra.

S'éveilla brusquement.

Posé sur sa valise, valise demeurée sur un coude de racine, un agouti l'observait, interloqué. Arthur frissonna. Le petit rongeur déta.

Au-dessus du mourant, les branchages s'écartèrent, plus violemment que la première fois, et le dôme de verdure se troua sur l'horreur : plus de teddy bear, plus d'agouti, mais, de l'eau à mi-mollet, les jambes écartées, un Teutonique poussa un hurlement de triomphe. Il

leva haut la masse hérissée de pointes. Prit tout son temps.

À trop traîner dans une atmosphère chargée d'humidité, le haubert s'était taché de rouille en constellations rapprochées. Arthur le remarqua, tandis que l'arme demeurait sublimée, très au-dessus de lui, de la mallette, des champignons et des insectes. Avant de périr, il eût volontiers donné cet ultime conseil à celui qui l'assassinait : – l'anti-rouille, le minium, c'est urgent !!, mais déjà il s'évanouissait. Pour la troisième fois. Il ne sentit point le coup qui aurait dû faire éclater son crâne comme une grenade trop mûre.

Et pourquoi devrait-il survivre ?! tonna une voix rauque.

Doux balancement, roulis quasi imperceptible.

— Je ne puis me permettre de laisser un seul témoin. Brise lénifiante, fraîche et embaumée.

— Tika ! Tu dois me le laisser ! Car je dois l'achever !

Tika ? Arthur souleva une paupière trop lourde et brûlante. Il vit le Grand Barbu. El Dorado. À quelques mètres. Mais sur son front, ses pommettes, sur ses mains et ses mollets, plus de poussière dorée. Même si un feu ronflant soulignait d'incandescence les méplats du visage au-dessus de la barbe, et la tension des muscles.

— Et puis, au nom de qui et de quoi as-tu trahi tes engagements ? Pourtant, les accords que nous avons passés étaient clairs, ils ne peuvent souffrir la discussion oiseuse ou l'interprétation tendancieuse.

Enfin Tika répliqua. Le vieil indien parlait en un espagnol moins rugueux que celui du géant habillé de bure.

— Il m'a sauvé la vie. Je sauverai la sienne.

L'autre explosa d'un rire tonitruant et son énorme postérieur s'écrasa dans un hamac dont le tressage gémit. Ses mains, plus larges que des battoirs, aux poils plus roides et épais que des soies de sanglier, claquèrent sur ses genoux.

Hamac, songea Arthur refermant sa paupière, évidemment c'est la douce oscillation d'un hamac qui me berce.

Tika attendit que cessent les gloussements du géant avant de reprendre calmement, détachant chacune de ses syllabes :

— Inutile d'user trop de salive, Grigori Iefimovitch ! Je te propose un arrangement équitable, un arrangement que tu ne saurais refuser.

Grigori Ief...quoi ? Arthur sourit dans sa tête : il se rappelait un caïman, non, un... croco, pardon un... posorus nommé "Joseph Djougatchvili" !

— Nous sommes chamanes d'égale valeur, n'est-ce pas Grigori ? Si un jour nous devons nous affronter, l'issue d'un tel combat demeurerait longtemps douteuse.

Des ongles en deuil triturèrent la barbe du géant :

— Certes, Tika ! Et c'est la raison pour laquelle, entre chamanes raisonnables, nous avons soigneusement délimité le périmètre de nos

expériences. Nous avons clairement marqué nos frontières.

— Qu'il oublie ! poursuit très vite le vieil indien. Qu'il ne se souviennne de rien !

— Même pas de sa naissance, ajouta Grigori en persiflant.

— Je ne parle pas de sa naissance. Je parle des dernières journées qu'il vient de vivre.

— Un trou dans sa mémoire ? Une bonne semaine d'amnésie totale ? Soit ! J'y consens. Mais c'est moi qui opérerai.

— Tu opéreras, Grigori, mais sous mon étroite surveillance.

— Entre associés, la confiance ne règne pas vraiment ! Une nouvelle fois, le géant explosa d'un rire formidable. Puis il se releva, déplia son immense carcasse. Ses yeux étaient deux brasiers au cobalt insoutenable.

— J'ai parfois du mal à te comprendre, Tika. Tu permets à tes guerriers qimbayas de conduire jusqu'ici une expédition de trois hommes et une femme, une expédition vouée à une mort certaine. Le lieutenant Armendariz m'avait prévenu. Les Haroharos avaient pisté la troupe depuis son débarquement. Et toi, sous un prétexte futile, tu sauves une vie. Une vie inutile car cet...

— Arthur...

— ... Arthur ne se souviendra de rien. Les services secrets américains ne trouveront rien dans cette cervelle que je vais définitivement verrouiller !

Je vivrai !! Pareille évidence fit glousser Arthur. Sa paupière découvrit à nouveau un œil brillant de fièvre.

— Il a émergé, ton protégé !

Le moine s'accroupit, et sa tête occulta le feu crépitant.

— Tu es mort, Arthur. Tu es mort, et pourtant tu vivras ! L'haleine du géant empestait.

— Comme moi ! Je suis mort. Et je vis ! Tu ne me reconnais pas. Pas du tout ? Tu ne devines pas qui je suis ?

Toute noire était la face du géant. Face auréolée par les flammèches du brasier. Comme si la chevelure elle-même pétillait et grésillait. Et le noir de la face n'était trouée que par les deux taches sclérotiques des yeux interrogateurs.

— Non... désolé... Je ne sais qui vous...

— À la bonne heure ! claironna le géant. Comment saurais-tu reconnaître quelqu'un qui est mort depuis déjà... Je renonce à calculer ! Mais...

El Dorado insistait. Cherchant à exorciser une menace dont, de toute évidence, il ignorait la nature exacte, ignorant même que, dans son insistance, il se piégeait tout seul.

— Dans le blanc de mon œil, tu ne vois rien ?

— Dans votre œil... ?

Tika, au secours ! Mais Tika ne bronche pas. Tika est ailleurs. Tika sourit.

— Regarde bien, Arthur. Et parle sans t'émouvoir. Ta réponse, de toute façon, sera pour toi sans conséquence. Mais moi, elle pourrait m'amuser. Titiller mes esprits animaux. Je suis le plus grand des chamanes.

Grigori Iefimovitch, d'un index volontaire, baissa la sous-paupière d'un œil scrutateur. Demandant :

— Alors, Arthur... ?

Un point rougeoyant, tremblotant, comme situé loin, très loin derrière la prunelle agrandie.

"UN" point, véritablement, car Arthur, louchant, s'est abîmé dans la contemplation d'un seul œil, d'un seul rougeoiement. Il dit :

— Je vois...

— Tu vois... ?

— La naissance d'une étoile.

— D'une étoile ? Le géant s'étonna. – C'est idiot !

— D'une étoile, je veux dire... Et Arthur substitua au terme espagnol le mot anglo-saxon : ... une star !

— Star ? Et cette star se nomme ?

Arthur hésita. Puis répondit, malgré lui, malgré Tika, malgré le géant, malgré la jungle, un nom qui claqua, plus évident qu'un lapsus :

— Greta !

— ...

— Greta Garbo !

El Dorado se releva, face empourprée, et ses pommettes rougeoyaient autant que le feu derrière lui. Il avoua :

— Il voit par delà les apparences, ce petit serpent ! Ce fonctionnaire mal payé des stupés américains ferait un chamane aussi redoutable que toi et moi !

Tika commenta, d'un ton ennuyé :

— Tes yeux te trahissent trop souvent, Grigori. Tes passions te perdront !

Grommelant le Barbu s'accroupit, ouvrit une trousse marquée de la Croix Rouge des premiers secours. Il en extirpa une seringue pleine, fit jouer le piston et quelques gouttes jaillirent au bout de l'aiguille.

— Je n'ai pas fini de soigner sa blessure, je n'ai pas encore totalement purifié son sang !

— T'inquiète pas, Tika ! La mixture qui voyagera dans ses veines ne gênera en rien ta propre médecine.

Le Barbu revint vers le hamac où Arthur se balançait mollement.

— Tu as eu de la chance, Yankee. Au moment où un de mes guerriers allait t'écraser la tête, le chamane lui a crevé l'œil d'un magistral jet de sarbacane. Le Teutonique est mort. Et le Teutonique

vivra. Comme moi, qui suis mort, et pourtant je vis. Comme toi, qui devrais mourir, et qui vivras.

D'un coup sec, le moine planta l'aiguille à la saignée du bras découvert, perçant au premier essai la veine la plus apparente. Arthur ferma définitivement sa paupière de feu.

Plus tard, Tika et le géant lancèrent une pirogue dans le faible courant d'une rivière paresseuse. Au fond de la pirogue, Arthur était couché, aussi mort que vif.

— Connais-tu la légende d'un certain Moïse ? demanda le moine. Le chamane répondit :

— Chez nous aussi, il existe une légende concernant un héros emporté par les flots.

La pirogue disparut dans l'obscurité. Tika se tourna vers le moine dont il considéra attentivement la prune.

— Vrai, il y a une étoile dans ton œil. Et cette étoile est rouge. Rouge sang.

— Une étoile rouge ? Comme l'emblème du communisme.

— Tu te forces à plaisanter.

— Symbole désuet. Partout, cette étoile sera arrachée des sommets des édifices officiels.

— Pour Arthur, il ne s'agissait pas de cela. Il s'agissait d'une femme. De ta femme. Où la caches-tu désormais ?

— Je ne la cache pas. Elle est en mission. Dans les étoiles, justement.

— Je disais bien : c'est elle, l'étoile rouge.

— Sais-tu, Tika, qu'une étoile nouvelle est apparue dans le ciel ? Les savants américains appellent cela une nova. En fait d'étoile nouvelle, il s'agirait plutôt d'une étoile qui explose et meurt en répandant ses tripes sur des centaines de milliards de kilomètres.

— Quelle est la mission de ta femme, là-haut ?

— Elle va chercher quelqu'un. Quelqu'un que j'attends depuis longtemps. Peut-être bien depuis que je suis né.

— Et quand celui que tu attends t'aura rejoint, que se passera-t-il ?

— Nous ouvrirons des portes. Des portes sur les autres mondes.

— Car tu possèdes une clef.

— Oui, Tika, tu le sais bien. Je possède LA clef des univers. De tous les univers.

Couché au fond d'une pirogue, Arthur dérivait et délirait.

Sur l'écran noir de sa cervelle, restait superposé un visage blanc, inexpressif. Un visage de femme. Et ce visage était le réceptacle, le creuset des désirs les plus fous, des imaginations les plus débridées. Et tout un chacun pouvait jouer avec sa bouche au dessin trop parfait pour qu'elle ouvrît et exprimât enfin l'infini des possibles.

Depuis la berge, un ourson en peluche considérait avec gravité la pirogue qui dérivait.

2. Retour à Colombine

L'odeur de la pourriture me sauta à la figure, emplit mes fosses nasales et m'arracha des larmes et des hauts-le-cœur.

— Quelle pestilence, m'écriai-je, tout prêt de piquer une sainte colère.

Je venais de pénétrer dans mon potager. Ou plutôt dans ce qui avait été mon potager. Désormais, c'était une jungle, véritablement. Les rames des haricots avaient été englouties sous un croulement de tiges volubiles prises de folie, les fraisiers s'étouffaient mutuellement, les tuteurs de mes tomates s'étaient brisés et les gros fruits rouges, après explosion et éviscération, avaient répandu leurs entrailles sanglantes jusqu'aux pieds des salades levées en de dérisoires garde-à-vous.

M'efforçant de réprimer la rage qui me gonflait la rate, je me retournai vers les deux agents immobiliers :

— Pourquoi ne vous êtes-vous jamais occupés de ce jardin ? Comment avez-vous pu laisser proliférer une telle cochonnerie ? Et dame Emma, vous ne la teniez pas au courant ?

Le plus petit des deux agents répondit, mâchoire crispée :

— La mère de feu Peyr de la Fièretailade n'a jamais eu le courage de visiter une dernière fois la résidence spatiale de son malheureux fils. De plus, nul, à l'agence Immo IV du Cercle de Callimaque. ne possède ni les connaissances ni la pratique nécessaire à l'entretien d'un potager.

M'entendre qualifier de "feu" me fit descendre une coulée glaciale au creux de l'estomac. Décidément, je ne parvenais pas à m'y habituer. Pour l'univers que j'avais connu, j'étais décédé, mort, annihilé. J'avais entamé une existence nouvelle, et celui qui s'était appelé Peyr de la Fièretaille appartenait à une vie antérieure.

Je m'étais présenté à l'agence sous le patronyme ronflant de Francisco Serrano Dominguez de la Torre de la Cruz. Un déluge pareil ne pourrait manquer de frapper les imaginations et d'impressionner favorablement, m'étais-je dit. Et je ne m'étais pas trompé.

J'avais également expliqué : – Je suis originaire de la planète Ornella, le monde des antiquaires, des brocanteurs et des chineurs.

— Quelle coïncidence, s'était écrié la présidente de l'agence Immo IV. L'ancien propriétaire du satellite Colombine s'était rendu plusieurs fois sur Ornella. En tant qu'Investigateur officiel du Cercle de Callimaque.

— Sans doute pour y démêler quelque affaire de faux ou de recel.

— Tout juste, Monsieur Serrano Dominguez de la Torre...

— Entre nous point de cérémonie, chère Madame. Appelez-moi simplement... Frisco ! Et qu'il en soit de même pour tous vos

employés. Et je tiens à vous rassurer immédiatement. Sur Ornella, il n'y a pas que des trafiquants ou des aigrefins. Les honnêtes gens y sont, heureusement, majoritaires.

— J'en suis persuadée, Monsieur de la Torre de la... Monsieur Frisco !

J'avais précisé, sur le ton de la confiance, histoire de donner foi à mon désir d'acquérir Colombine (et, de fait, je dévoilais mes intentions réelles) :

— Monsieur de la Fièretailade avait hérité de quelques pièces fabuleuses, provenant de la planète Terra, le berceau de l'Humanité. On a parlé de vases Ming et de céladons d'époque Song, de manuscrits irlandais et d'enluminures persanes, de statues grecques et de codex précolombiens.

— Je n'y connais rien, en antiquités terriennes. Tout ce que je puis vous indiquer, c'est le prix, ferme et définitif, arrêté par dame Emma de la Fièretailade : 12 Millions de crédit.

— Une sacrée somme !

Elle avait demandé, perfide :

— Comment pouvez-vous connaître, de façon si précise, les richesses enfermées sur Colombine ?

— De façon si précise ? L'adjectif est excessif. Je n'ai entendu que des rumeurs, je ne me suis laissé guider jusqu'ici qu'en me fondant sur certaines indiscretions sur lesquelles, vous le comprendrez aisément, je n'aimerais guère m'étendre et qui se révéleront, sans doute, totalement erronées. Cependant, je suis joueur, et une petite voix en moi me dit que mes espoirs ne seront pas forcément déçus. Car quoi ! Félix de la Fièretailade, le père de l'Investigateur si tragiquement disparu en mission, s'adonnait, raconte-t-on, à l'archéologie. Il avait fouillé sur Terra. Il avait dirigé d'importantes campagnes. Il aurait trouvé la mort, ainsi que le veut la légende, quelque part dans ce qui fut l'ancienne Égypte, en une mastaba inviolée.

— Masta... ?

— Trop long à vous expliquer. Pourquoi Félix ne se serait-il pas constitué une prestigieuse collection dont aurait hérité son fils Peyr ?

La P.D.G. d'Immo IV me confia à deux agents dont je m'empressais d'oublier les noms. Plutôt que d'utiliser leur navette malcommode, je proposai mon propre vaisseau, plus rapide, une merveille dernier cri, qui nous permettrait de rallier Colombine en quelques minutes seulement.

Et maintenant, je pestais, hébété, sur le seuil de mon potager.

— Qu'est-ce que ça pue ! s'écria Consuela dans mon dos. Ça schlingue comme dix mille diables au cul merdeux, là-dedans !

Les deux agents se regardèrent incrédules. J'intervins :

— Excusez le franc parler de ma nièce. Je leur avouai encore,

feignant de veiller à ce que Consuela n'entendît rien :

— L'éducation dispensée par ma sœur et mon beau-frère, vous le constatez, laisse à désirer. C'est le moins que l'on puisse dire. Les parents s'en mordent aujourd'hui les doigts. Et comme ils savent que je peux rien leur refuser, sans cesse ils me confient leur rejeton sacreur et colérique.

— Nous vous plaignons sincèrement.

— Soyez donc patients, comme moi ! Pour l'instant, si vous le permettez, j'aimerais faire le tour du potager.

De ma poche, je tirai un mouchoir de fine batiste imbibé d'un parfum entêtant et je me l'appliquai sur le nez.

— Inutile de me suivre dans cette puanteur ! Et je m'engageai résolument dans la luxuriance potagère, sous l'immense dôme dont l'alternance de transparence et d'opacité avaient été réglée selon le cycle diurne et nocturne des plantes. Je louvoyai entre des courges éclatées, me pris plusieurs fois les pieds dans des stolons dissimulés, écrabouillai des fruits déliquescents, et parvins en fin à la retombée du dôme, à la tonnelle autrefois charmante, aujourd'hui grotesque et boursouflée, car les pampres et les vrilles s'étaient répandus dans la plus exubérante des anarchies. Je me faufilai à l'intérieur, dégageai quelques centimètres carrés pour m'asseoir sans écraser sous mes fesses des grappes de raisins surmaturés.

Consuela pénétra à son tour dans le jardinet du satellite, et, avec une baguette flexible récupérée je ne sais où, elle fouettait la végétation, éclatant d'un rire un tantinet sadique quand jaillissaient haut des feuilles au pétiole sectionné, ou explosaient des fruits crachant leurs pépins comme une mitraille.

Les deux agent, prudents, étaient demeurés à la poterne reliant le jardin aux appartements.

— Mon dieu ! soupirai-je intérieurement. Une année à peine a passé depuis que j'ai quitté Colombine.

Il me semblait que cela remontait à plusieurs siècles au moins. En accéléré défila dans ma mémoire un film au scénario impossible, aux rebondissements rocambolesques.

Ici même, en mon satellite privé, j'avais reçu le noble Gontran de Croix de Vie, ambassadeur général et perpétuel du Cercle de Callimaque. Ici, j'avais appris qu'une nouvelle mission d'investigation m'était confiée, et ce, par le Sanctuaire même du Palais Walburgis.

Le Palais Walburgis ? Un consistoire, un tribunal, un parlement traitant toutes les affaires de cette galaxie et de quelques autres, des litiges entre confédérations rivales. Un univers baroque et délirant, construit sur l'astéroïde Vesta, entre Mars et Jupiter, et dans lequel chaque association planétaire, chaque empire intersidéral, possédait une concession propre.

Le Sanctuaire ? La plus haute juridiction du Palais Walburgis. Le Saint des Saints. Une sorte de Comité Central mystérieux, quasi mythique, dont nul ne connaissait exactement les membres et que seuls, en principe, approchaient les ambassadeurs généraux.

Et le Sanctuaire m'avait reçu. Et une très étrange histoire m'avait été racontée : dans l'espace avait été arraisonné un vaisseau voyageant depuis des années en vitesse infraluminique. Dans ce vaisseau, un prince blessé dormait dans un bac cryogénique. Dans ce vaisseau, également, deux bouteilles de vin, provenant de l'antique Terra, deux nectars sans pareils, et un pectoral égyptien de la 12^{ème} dynastie. Ce vaisseau, le Surcouf, appartenant à un dangereux pirate, n'avait pu décoller, d'après tous les calculs, que de la planète Écho.

Écho, planète interdite, autrefois colonisée par des passéistes, des écologistes ou des illuminés réfractaires à tout progrès technologique ou scientifique. Je m'étais rendu sur Écho, pour y vivre une éprouvante odyssée. Après avoir traversé des chaînes himalayennes et m'être enfoncé dans le plus désolant des déserts, j'avais découvert une cité-oasis, réplique de la romaine Pompéi. Dans cette cité ne vivaient que des enfants de 5 à 13 ans protégés, par une armée de samourais, de toute intrusion inopportune. Et ces enfants, passant par une Porte Noire au fond d'un temple consacré à Jupiter, pouvaient voyager à leur gré dans l'espace et dans le temps, arracher au passé bouteilles de vin ou pectoral égyptien, et même rencontrer, quand bon leur semblait, le Père Noël en personne !

— Tu rêves, tonton ?

Consuela s'était vite lassée de fouetter les pieds de tomates ou de shooter dans les potirons aux blessures béantes.

— Tu pense à quoi, tonton ? À la Mère Noël ? À Marilyn ?

— Tais-toi donc ! De la discrétion ! Je t'ai portant fermement recommandé...

— Ok, Ok, tonton !

Elle pouffa. De jouer la nièce ravageuse tout en usant d'un langage vert, cela l'amusait prodigieusement. Ah ! Jeunesse !

— Alors, j peux y aller ? Jouer avec les messieurs de l'agence immobilière ?

— Vas-y ! Je te rejoins.

Elle fila aussitôt, gambadant dans les herbes folles. Et jamais son pied ne fut accroché par quelque tige rampante ou quelque racine traîtresse.

Le nom de Marilyn m'avait renvoyé dans l'ailleurs, très loin, là-bas, sur Écho. Car j'avais rencontré à mon tour le Père Noël des enfants de Pompéi, et sa délicieuse compagne, Marilyn Monroe, la vraie, ou sa réincarnation, ou son sosie, ou un clone, ou... Et le Père Noël m'avait révélé deux secrets, deux identités, la sienne et la mienne.

Le savant Nicolas Walburgis, après avoir découvert dans les entrailles de l'astéroïde Vesta une Porte Noire semblable à celle de Pompéi d'Écho, après avoir présidé à la construction du palais et à l'instauration de l'assemblée qui portait son nom, s'était enfui dans l'outre-espace pour mieux y renaître sous la défroque du Père Noël. Nicolas Walburgis avait compris que seuls les enfants de Pompéi, avant leur puberté, étaient capables de se diriger sans se tromper dans la matrice de l'espace-temps, gagnant le passé, le futur, et n'importe quel autre monde, à volonté, comme en jouant. Longtemps Walburgis avait attendu que les petits voyageurs lui révèlent où se trouvaient les Portes Noires, toutes les Portes disséminées dans l'univers et qui, seules, permettaient de se mouvoir dans l'espace-temps. Hélas pour lui ! Les enfants s'étaient montrés cachottiers : ils se méfiaient de ce personnage un peu trop débonnaire. Certes, ils lui permirent de chercher dans le passé la belle Marilyn et une armée de Samouraïs. Ils lui permirent surtout de prélever une cellule d'un homonyme, un certain Nicolas évêque de Myre, celui-là même qui, après canonisation, quelques miracles et métamorphoses, allait devenir LE Saint Nicolas des Lorrains, des Russes et des écoliers, puis le Père Noël dispensateur de cadeaux. Et cette cellule, prélevée sur un évêque de l'archaïque Lycie, en Asie Mineure, devint d'abord un embryon dans le ventre d'Emma de la Fièretailade, noble Dame du Cercle de Callimaque, puis un garçon prénommé Peyr, et enfin un investigateur passionné de jardinage, qui, après avoir combattu devant Pompéi des Sables un tyrannosaurus rex, un char Tigre et des hordes de Mongols en furie, après avoir pris la place de Nicolas Walburgis dans le rôle du Père Noël, avait présidé à l'union du prince tiré d'un bas cryogénique avec une jolie fille de chameliers, tout en épousant lui-même, en légitimes noces, la sublime Marilyn Monroe.

Et le reste de l'univers n'en avait rien su. Surtout pas dame Emma, de Callimaque. Callimaque...

Au-delà de la transparence du dôme de protection, ma première planète d'adoption tournait lentement sur elle-même, occultant une grande portion de la trame serrée des étoiles glacées.

Je m'arrachai aux souvenirs, me levai, quittai la tonnelle, passai la poterne, pénétrai dans le grand salon de Colombine.

Déjà la petite fille claironnait :

— Ils sont chics, les deux messieurs ! Ils veulent bien jouer une minute avec moi !

Elle s'était assise sur un canapé qui s'allongeait auprès d'une table basse. Perplexes et méfiants, les deux agents avaient pris place en face d'elle, dans deux fauteuils de cuir craquelé.

— N'abuse pas de leur patience, Consuela. Nos guides ont sans doute autre chose à faire.

— Mais non, mais non ! mentit le plus âgé. Cela nous fait plaisir, Monsieur... Frisco ! Et puis, pendant ce temps, vous pourrez visiter à votre aise tout le satellite afin de vous en faire une idée définitive et de prendre votre décision en toute connaissance de cause.

— Puisque cela ne vous ennue nulleme... Tu m'as bien dit une minute, Consuela ! Une minute...

— ... c'est une minute, tonton, je sais. Je n'aurai pas besoin de plus. De toute façon ces deux messieurs n'auront pas le temps de se lasser du jeu "Où qu'est-y, où qu'est-y pas"

Elle avait déjà disposé sur la table trois cartes, trois as, celui de pique, de trop mauvaise réputation, ayant été écarté. Je fis mine de m'éclipser tandis qu'elle expliquait les règles primaires du bonneteau :

— Va falloir deviner où se trouvera l'as de cœur quand j'aurai retourné et bougeotté mes cartes. C'est bien d'accord ?

Une minute ne fut pas nécessaire pour endormir les deux agents. Après trois "où qu'est-y, l'as de cœur, où qu'est-y pas ?" suivi de trois "perdu !" triomphants, les premiers ronflements retentirent. Le minois de la petite fille se renfrognait en mine dépitée :

— Les hypnotiser avec trois cartes, ça a été vraiment trop facile ! Un jeu d'enfant ! Dans sa bouche, le mot était savoureux. Décidément ! les multiples dons des bambins de Pompéi des Sables ne laissaient pas de me surprendre !

Sa déception déjà surmontée, Consuela sautait au bas du canapé et, tout excitée, sautillant sur place, battant des mains :

— Alors, tonton, on emballe ?

— On emballe !

D'une réserve, je tirai une multitude de caisses. Consuela m'aida en faisant montre d'une délicatesse et d'une dextérité surprenantes. Je n'avais pas eu besoin de lui faire un dessin ni de longues confidences : elle avait vite compris combien je tenais aux chefs d'œuvre entassés dans Colombine. Les porcelaines chinoises ou les faïences de Saxe, elle les manipulait avec d'innombrables précautions, les déposant dans des écrins ou les enveloppant de paille, avec plus d'amour que s'il s'était agi de ses poupées préférées.

— Tonton, c'est plus la peine que je t'appelle tonton, n'est-ce pas ?

— Ce n'est plus la peine. D'autant plus, et je l'ai soigneusement vérifié, que tous les appareils de communication sont coupés sur Colombine, qu'aucune oreille indiscrete ne peut plus nous écouter.

— Dire tonton, c'était plutôt rigolo. Mais j' préfère quand même t'appeler Papa Noël, ou... Peyr, comme Marilyn-maman-Noël.

Elle empilait des manuscrits enluminés, les disposant par couches successives qu'elle séparait de peaux de chamois.

— Et puis, j' préfère ta vraie tête à celle que tu t'es faite avant de m'emmener jusque'ici.

— Il a bien fallu que je recoure à la plastichirurgie. Sinon, j'aurais été tout de suite reconnu.

— Quand tu auras retrouvé ton vrai visage, tu te laisseras pousser la barbe ?

— La barbe ?

— Ben tiens ! Pour être un Père Noël vrai de vrai !

Je changeai de sujet :

— Nous n'avons qu'une heure pour emballer et transporter dans mon vaisseau tout ce que je souhaite récupérer.

— T'inquiète pas ! Si ces deux-là se réveillent, je saurai les rendormir illico !

— Je ne pensais pas forcément aux deux messieurs qui nous ont accompagnés depuis Callimaque. Ce que je crains, c'est qu'à l'agence Immo IV on finisse par s'interroger sur la durée de notre visite. J'estime qu'au bout d'une heure on essaiera d'entrer en communication avec Colombine. Donc il faut faire vite, ne pas lambiner.

— Histoire de ne pas avoir les flics aux fesses si on se rendait compte qu'il s'agit d'un pur et simple hold-up !

— Hold-up ! Je me figeai une seconde, sincèrement outré, alors que je m'apprêtais à décrocher un cadre :

— Je ne vole rien, puisqu'il s'agit de mes propres biens !

— Bouh ! Le vilain susceptible !

— Et tu le sais pertinemment puisque tu es, comme tous les enfants de Pompéi des Sables, une télépathe exceptionnelle !

Dans le cadre que je venais de décrocher, rayonnaient des couleurs fastueuses, emplissant les linéaments d'une composition d'une incroyable complexité. Cette miniature persane, l'Ambassadeur Général Gontran de Croix de Vie l'avait admirée, la seule fois qu'il m'avait rendu visite ici, à Colombine.

— Peyr, les caisses seront trop lourdes pour que je puisse t'aider à les transporter. Et la télékinésie, ça fatigue vite !

— Te fais pas de bile ! Je sais où trouver du renfort !

J'ouvris un placard, en tirai un robot à demi déglingué, gros caisson à roulettes muni de bras télescopiques.

— Consuela, je te présente Joe.

— Drôle d'engin ! Et ça fonctionne ?

— Certes, c'est une relique. Vénérable. Mais une relique en état de marche. Tu vas voir.

Dans le dos de Joe, j'ouvris une petite trappe, puis pianotai sur des touches multicolores.

— D'ici peu, il sera programmé pour débarrasser Colombine de toutes les caisses, que nous avons remplies.

Deux lumières clignotèrent sur le devant de l'antiquité, une voix de

crécelle érailla :

— Bonjour, Monsieur Peyr ! Heureux de vous revoir en bonne santé !

— Et moi ? protesta la petite fille.

— Mademoiselle...

— Consuela !

— Bienvenue sur Colombine, Mademoiselle Consuela. J'espère que le séjour vous agréera !

— Ça va, il est poli. J'ai eu peur !

J'ironisai :

— Poli, il l'est ! Et plus que toi !

Quand les bras de métal soulevèrent le coffre le plus lourd et le plus volumineux, Consuela applaudit à tout rompre. Joe, insensible à cette démonstration de chaleureuses félicitations, se dirigea en cliquetant vers le boyau reliant le satellite à l'astronef.

— Pourquoi ne pas l'utiliser également pour l'emballage ? proposa la fillette.

— Je fais plus confiance en tes petits doigts déliés qu'en ses grosses pinces préhensibles.

Comme je l'avais prévu, le déménagement de l'essentiel, c'est-à-dire du plus précieux, n'excéda pas une cinquantaine de minutes.

— Le travail est fini ? s'étonna Consuela. Pourtant, il reste une quantité de vieilleries que nous n'avons pas encore...

— Le reste n'a pas grand intérêt.

— Et les deux agents endormis ?

— Ou bien, ils se réveillent d'eux-mêmes, et ils donneront l'alerte, ou bien ils seront arrachés à leurs songes par des éléments d'intervention de la police spatiale.

— Vont râler sec de s'être fait rouler par une gamine comme moi !

— Tu l'as dit, ma chérie !

Alors que Consuela et moi, main dans la main, comme deux complices ravis de la réussite de leur dernier coup, nous nous apprêtions à quitter définitivement le grand salon de Colombine pour passer par le boyau de communication, un écran s'éclaira soudainement au-dessus d'une console.

— Je croyais que tout était débranché, que rien ne marchait, persifla Consuela. T'aurais dû révérier. Car maintenant on risque de se faire repérer par un mouchard dissimulé.

— Impossible ! Rien de l'extérieur, absolument rien ni personne ne peut entrer en contact avec nous, ou allumer un écran, ou...

Sur l'écran, un visage féminin était apparu.

— De toute façon, filons, Papa Noël. Notre boulot est terminé. Une fois dans l'hyperespace, il sera impossible...

— Attends !

— J'avais reconnu l'adorable visage qui venait de se matérialiser. Et ce n'était pas celui de Marilyn. Et les douces lèvres remuèrent. Je m'imaginais déjà respirer le parfum de menthe fraîche qu'elles ne pouvaient pas ne pas exhaler :

— Je suis heureuse de faire enfin votre connaissance, Monsieur Peyr de la Fièretaillade !

— Cette dame semble te connaître, Papa Noël.

— Tais-toi !

Sur l'écran, les lèvres remuèrent encore :

— Pardonnez mon intrusion intempestive en vos appartements privés de Colombine. Je n'avais guère le choix. Vous joindre sur Écho s'avérait impossible.

— ... et la Mère Noël n'aurait guère apprécié ! commenta Consuela.

— Vous exposer les motifs qui m'ont poussée à vous contacter serait trop long, donc trop dangereux. Je vous propose un rendez-vous. Un rendez-vous au Palais Walburgis.

Haleine de menthe fraîche et parfum entêtant !

— N'écoute pas ! Cette nana trop bien maquillée ne me dit rien qui vaille !

— Mais tais-toi donc !

Mes poils s'étaient hérissés et je tremblais de tous mes membres. Je bégayai :

— Où... où au... au Palais Wal... Walburgis ?

— Concession de Belphégor.

— J'y... j'y serai.

— Ben tiens ! pesta Consuela.

— Inutile de prévenir vos amis sur Écho, tout à fait inutile.

— Les hommes sont tous les mêmes, grommela Consuela. Toute chouette nana leur proposant un rendez-vous discret les fait craquer !

Je ne l'écoutais plus : ce visage sur l'écran, c'était celui d'une vedette d'autrefois, d'une star aussi mythique qu'avait pu l'être Marilyn Monroe. Ce visage divin était justement celui de la Divine, c'était celui de Greta Garbo !

3. La musique des sphères

L'importance du barrage routier surprit Mickey Booney. Il y avait là plus de vingt militaires, l'arme au poing. L'agent de la DEA arrêta sa limousine à l'entrée de la chicane. La vitre gauche descendit en sifflant. Un gradé consulta longuement les papiers du conducteur.

— Tout est OK. Vous pouvez passer. Mais à pied.

— À pied ?

— Ainsi l'a ordonné le lieutenant de police Harding. Parquez-vous à droite. Il reste une place entre les Dodge.

Booney obtempéra. Il remarqua distraitement, au milieu des camions de l'armée, une voiture incongrue, une vieille Coccinelle tachée de rouille.

Sorti de son véhicule, il demanda au gradé de tantôt :

— C'est encore loin ?

— Rassurez-vous, Mister. 600 mètres à peine. Le lieutenant Harding a tenu à ce qu'aucun véhicule ne puisse pénétrer dans le périmètre de sécurité absolu. Il vous expliquera lui-même pourquoi.

Booney maugréa intérieurement :

— Moi, un des plus haut responsable de la Drug Enforcement Administration, je suis obligé d'obéir aux lubies d'un obscur lieutenant qui, de toute façon, sera bientôt déchargé de cette affaire.

La route montait à travers une forêt où se mêlaient hêtres, bouleaux et hickories.

Booney s'étonnait de la douceur du temps. Il était parti en pleine nuit de Washington. Là-bas, l'air était lourd, moite, étouffant. Au contraire, débarqué à l'aéroport de Portland alors que l'aube se levait à peine, il avait tout de suite éprouvé une agréable fraîcheur avec, s'insinuant au milieu des inévitables remugles de kérosène stagnant au-dessus du tarmac, de subtiles senteurs boisées, des odeurs de campagne profonde, comme les fragrances d'un Paradis sans doute pas totalement perdu.

Il avait conduit lui-même, depuis Portland jusqu'ici, via Augusta. Il n'aurait pu supporter l'horripilante présence d'un chauffeur, même muet. Et puis, il avait l'impression que conduire lui décraissait la cervelle. Il avait admiré la douceur des collines du Maine, ses lacs innombrables enchâssés dans le moutonnement des forêts et miroitant sous les premières caresses du soleil.

L'automne s'annonçait précoce : en ce tout début de septembre, les arbres adoptaient déjà un roux aussi intense que le pelage des écureuils, et après dissipation d'une petite brume revigorante, sur le bleu lumineux du ciel paraissaient désormais des nuages effilochés.

La route empierrée, aux accotements peu sûrs, dessinait une large

courbe. Tout en marchant d'un bon pas, Booney songeait :

— Calvacanti possédait peut-être une fortune colossale, en tout cas il ne s'intéressait guère à l'entretien de sa voie privée. Il est vrai qu'il utilisait son hélico personnel.

Après le virage, Booney découvrit, assis sur un empilement de troncs et mâchonnant un cigarillo éteint, le lieutenant de police Harding. Booney pensa aussitôt :

— Pas possible ! il se fiche de moi, celui-là ! il me joue un rôle éculé !

— Ravi de vous accueillir dans un site aussi merveilleux, Monsieur, grasseya le lieutenant.

Il portait un imperméable fripé et élimé.

— Mes hommes, poursuivit immédiatement le lieutenant, me surnomment Colombo. Vous comprenez pourquoi.

— Pourtant vous ne roulez pas en 403. Vous préférez la Volkswagen Coccinelle.

— Monsieur est observateur. Oui, j'aime les vieilles bagnoles européennes. Les boîtes de vitesses automatiques, ça m'endort. Suivez-moi. Il n'y a plus que 200 mètres à parcourir. Après un dernier virage, vous allez découvrir ce qu'il est advenu de la fabuleuse résidence de Fausto Cavalcanti.

Tout en marchant, dos voûté, Harding tirait sur son cigarillo éteint, opération qui s'accompagnait de bruits de succion horripilants.

— C'est l'ex-épouse du maestro qui a prévenu la police ?

— Exact, Monsieur. Même si Madame Eva Cavalcanti n'a jamais accepté vraiment le divorce. Question de gros sous, sans doute. Ils étaient séparés. Quand elle a découvert ce que vous allez voir, elle a téléphoné au shérif du coin, qui lui-même m'a aussitôt prévenu.

— Tout le secteur est bouclé ?

— 30 miles² sont classés zone interdite. Zone heureusement facile à garder. Cavalcanti s'était installé à l'écart de tout lieu habité, et pour parvenir jusqu'ici, il n'y a que sa seule route. Le Maine est un État peu peuplé.

Fausto Cavalcanti, l'un des pianistes les plus virtuoses et l'un des chefs d'orchestre les plus talentueux de ce siècle, l'égal des Furtwängler, des Karajan ou des Solti, avait obstinément refusé, depuis plus de quinze ans, de paraître en public. On lui avait proposé récemment la direction du Philharmonique de Berlin, celle de l'Opéra Bastille de Paris. En vain. On lui avait promis des sommes extravagantes pour quelques représentations, fort privées. Rien n'y fit. Jamais plus il n'avait quitté sa résidence du Maine, devenant une légende vivante.

Booney et Harding achevèrent l'ultime courbe. La route redescendait vers une large vallée boisée au fond de laquelle un lac

était niché avec ses trois îlots. En principe, la villa de Cavalcanti aurait dû se dresser et allonger ses appendices bétonnés à un bout de ce lac, près de la cascade qui l'alimentait. À sa place, un amphithéâtre de terre et de rochers était creusé, un amphithéâtre qui aurait pu contenir plusieurs milliers de personnes. Sur les gradins, des herbes pointaient déjà. Une centaine de silhouettes bâchées occupaient le demi-cercle de l'arène.

— La villa... ? questionna Booney. Il s'était figé, refusant de croire ce qu'il voyait.

— La villa ? Disparue, Monsieur. Envolée. Annihilée.

— Pourquoi Cavalcanti aurait-il fait raser une demeure construite par Frank Wright lui-même, un véritable monument historique ? Pourquoi la remplacer par cet amphithéâtre et ces sculptures voilées de musiciens ? Car il s'agit bien d'un orchestre au grand complet qui est disposé au fond de cette gigantesque cavité en plein air, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur. Mais c'est moi qui ai exigé que les statues soient ainsi dissimulées. Bientôt vous verrez... et entendrez ce qui est caché.

Une vingtaine de soldats stationnaient, stoïques, entre les statues. Harding poursuivait :

— Il y a trois jours, la villa conçue par Frank Wright était toujours là, entre les cascades et le lac, à flanc de colline.

— Vous dites qu'il y a encore trois jours... ?

— Descendons dans l'amphithéâtre !

La route disparaissait progressivement, subsistant par quelques plaques de macadam et quelques pierres éclatées. Autrement elle n'était plus que terre meuble, comme retournée, labourée, par une bêche géante.

— Madame Cavalcanti est la dernière personne à avoir vu le maestro vivant. Elle ne nous a pas exposé le motif exact de sa visite, ici, dans le Maine, même si nous supposons que, dans ce ménage séparé, des litiges devaient forcément subsister, ne serait-ce que d'ordre financier. Mrs Cavalcanti nous a raconté une fort étrange histoire.

Ils passèrent sur un pont provisoire jeté par le génie militaire par-dessus le torrent unissant la cascade et le lac.

— Mrs Cavalcanti redoutait sa dernière visite à Liberty.

— Liberty ? N'est-ce-pas le nom qu'avait choisi le maestro pour sa retraite dans le Maine ?

— Tout juste, Monsieur. Or donc, Mrs Cavalcanti est tombé sur un mari pour le moins exubérant. Un mari enthousiaste, volubile, complètement remonté. Un mari se contrefichant de tous les griefs accumulés entre lui et son épouse. Un mari prêt à escalader les sept cieux et les autres, décidé à descendre au fin fond de l'enfer pour y

affronter le diable en personne. Bref, un mari qui sortait d'un trip pas croyable, qui affichait non une mine de déterré comme à son habitude, mais une santé pétaradante. Vous saviez qu'il se droguait parfois.

— Il se droguait souvent ! répliqua sèchement Booney.

Mrs Cavalcanti n'en revenait pas. Elle nous a rapporté, aussi fidèlement que possible, les confidences délirantes de son époux.

Ils foulèrent l'arène au pied des gradins. Une arène de sable fin, comme de juste. Les bâches vertes n'étaient pas assez longues pour dissimuler les socles des statues.

Mickey Booney aurait bien aimé soulever le plastique luisant cachant une des formes.

— Traversons l'orchestre ! lui proposa Harding en le prenant par le coude. Plus loin, légèrement en retrait de ce théâtre, des bouleaux protègent un délicieux banc de rotins. Là, je vous entretiendrai du dernier voyage de Cavalcanti et des colosses de Memnon.

— Pardon ?

— Venez !

Ils traversèrent l'arène, en louvoyant entre les militaires et les musiciens voilés. Ils gravirent une pente un peu abrupte, gagnèrent un petit terre-plein et le banc protégé par les frondaisons entremêlées de trois bouleaux. Ils s'assirent.

— Aux dires de Madame Cavalcanti, le maestro aurait goûté récemment à une drogue inédite et fort coûteuse. Un stupéfiant dont les effets seraient cent fois plus puissants que ceux de l'héroïne, de la cocaïne et des amphétamines les plus redoutables. Au cours de son trip, qui dura une dizaine d'heures, le maestro aurait vécu toute la vie de l'Empereur Tibère.

Le lieutenant ménagea une pause.

Booney, coudes sur les genoux, doigts croisés, regardait fixement un petit caillou blanc entre ses chaussures. Harding répéta, en insistant :

— Il aurait vraiment vécu toute la vie de Tibère qui régna sur l'empire romain de 14 à 37 après Jésus-Christ. À sa femme incrédule, il se déclara prêt à rédiger toute une biographie de l'Empereur. Ou plutôt une autobiographie ! Il lui a donné des détails incroyables sur la vie de tous les jours à Rome ou à Capri en ces temps reculés. Mrs Cavalcanti n'a pas pu placer un mot. Elle a pris peur quand son mari lui avoua être prêt à recommencer l'expérience.

— Quand donc a-t-elle vu son époux pour la dernière fois ?

— C'était il y a une semaine. Apparemment, plus personne, depuis, n'a revu le maestro vivant.

— Comment savez-vous qu'il y a trois jours la villa existait toujours ?

— Un avion privé a survolé la zone. Le pilote a pris tout son temps

pour admirer la villa Liberty.

— Et Miss Cavalcanti est revenue.

— Avant hier, en début d'après-midi. Les propos de son mari l'avaient fortement inquiétée. Elle avait essayé vainement de le joindre par téléphone. La ligne était coupée. Elle s'est donc déplacée jusqu'ici une seconde fois. Pour découvrir... ça !

D'un coup de menton, le lieutenant désigna l'amphithéâtre.

— Donc, et la voix de Booney se réduisait à un simple murmure, ce fut le dernier "voyage" de Fausto Cavalcanti, un pianiste hors pair, l'un des chefs d'orchestre les plus célèbres du moment. Vous ne m'avez pas encore éclairé sur les... colosses de Memnon.

— Tout à fait, Monsieur. Ils permettent d'expliquer le curieux phénomène qui se reproduit invariablement dans cet amphithéâtre. Avez-vous déjà entendu parler de ces colosses ?

— Il s'agit de deux statues monumentales dressées quelque part en Égypte. À Louxor peut-être.

— À Louxor, précisément, Monsieur. Sur la rive gauche du Nil, pas très loin de la célèbre vallée des rois. Ces deux statues de 20 mètres de haut sont les derniers vestiges d'un temple bâti par Aménophis III et qui servit par la suite de carrière. Elles représentent, selon l'iconographie classique, le pharaon assis sur son trône. En 27 avant Jésus-Christ, un tremblement de terre fissura les deux statues, et la plus endommagée émet désormais un son caractéristique, tous les matins, lorsque le soleil se lève, réchauffe et dilate les pierres. Les Romains disaient que Memnon, appellation déformée d'Aménophis, que Memnon donc revenait à la vie en chantant sous les caresses de sa mère Aurore.

— Explication très poétique ! Et les statues de cet amphithéâtre... ?

Harding ne le laissa pas poursuivre, s'exclamant :

— Quelle chance ! (Il regardait le ciel). Oui, quelle chance, un beau nuage va nous permettre de dévoiler quelques musiciens et chanteurs.

Il se leva, fit signe à Booney de le suivre et déjà dévalait la pente. Il rameuta les militaires qui se morfondaient.

— Dévoilez les personnages que je vous ai indiqués. Mais attention ! Dès que le soleil réapparaîtra, bouchiez-vous les oreilles.

Des bâches s'écroulèrent en bruissant.

Apparurent un violoniste, un violoncelliste, un pianiste derrière son instrument à queue, un flûtiste, une harpiste, deux guitaristes, et des chanteurs et des cantatrices.

Booney rejoignit le lieutenant près de la forme toujours dissimulée qui ne pouvait être que celle du chef d'orchestre.

Les statues dévoilées étaient toutes uniformément grises, sculptées dans un matériau impossible à définir, ni pierre, ni verre, ni métal, ni bois, ni plastique, ni guimauve.

— Observez ces visages ! suggéra le lieutenant. Vous en reconnaîtrez quelques-uns, j'en suis certain, surtout si vous êtes un tantinet mélomane !

Booney s'approcha du violoniste et du violoncelliste, les considéra longuement avant de s'exclamer, abasourdi :

— Yehudi Menuhin et... Rostropovitch ! Le... le doute n'est pas permis. Ils sont admirablement reproduits. On jurerait qu'ils vont s'animer.

Son ton enthousiaste se teintait d'une angoisse perceptible. Le lieutenant Harding ne lui laissa pas le temps de deviner qui étaient représentés autour des deux virtuoses. Il récita :

— Au piano, Vladimir Horowitz, à la flûte, Jean-Pierre Rampal, à la guitare classique, Narcisso Yepes, à la harpe Lily Laskine...

Il s'interrompit. L'agent de la DEA commenta :

— Pour chaque instrument, son plus remarquable exécutant, son plus génial serviteur. En quelques pas, ils se retrouva face aux chanteurs :

— J'aime l'opéra. Se dressent ici des personnages inertes dont j'ai souvent écouté les doubles vivants : Luciano Pavarotti et Plácido Domingo, Elisabeth Schwartzkopf et Montserrat Caballé, Robert Stolz et Ruggero Raimondi. Nulle inscription sur le socle de ces statues. Elles auraient été inutiles. Ces artistes sont tellement célèbres !

Main derrière le dos, balançant son buste d'avant en arrière, et il n'avait toujours pas rallumé son cigare, le lieutenant demanda :

— Vous n'avez pas remarqué une curiosité ?

— Tout est curieux ici, s'esclaffa Booney. Mieux, tout est... hallucinant.

Le lieutenant reprit :

— Moi, j'y connais pas grand chose, en musique classique ou en opéra. J'ai toujours préféré le New Orléans, le Folk Song ou la Country Music. Mais, en dépit de mon inculture concernant les autres genres musicaux, j'ai quand même entendu parler de la Callas.

— La Callas ? Elle n'est pas représentée ici.

— Justement. Voilà quelques années déjà qu'elle est décédée. Caruso ne figure pas plus dans cette galerie. Au piano nous trouvons Horowitz. D'aucuns auraient préféré Glenn Gould.

— Vous voudriez me faire comprendre que... Évidemment ! Les modèles des virtuoses et des chanteurs statufiés ici sont... tous vivants. Ils sont vivants, en ce tout début de septembre 1989, comme si Fausto Cavalcanti...

Harding acheva pour lui :

— ... comme si Fausto Cavalcanti avait réuni les plus fabuleux chœur et orchestre possibles, je veux dire, un chœur et un orchestre qu'il aurait pu effectivement réunir, pour un ultime concert, mais qui,

pourtant, ne furent jamais réunis, et ne le seront jamais.

Ses doigts claquèrent à l'intention du militaire de faction à côté du socle supportant celui qui ne pouvait être que le chef d'orchestre. Le soldat retira la bêche. Booney fronça les sourcils.

— Je m'attendais à admirer Fausto Cavalcanti lui-même tenant la baguette. Et je découvre... – il hésita... – un empereur romain ?

— Tout juste, Monsieur ! Un empereur romain.

— Tibère... ?

— Exact, Monsieur. Il s'agit de l'Empereur Tibère.

— Alors, ce que vous a raconté Eva Cavalcanti à propos de son mari...

— Troublant, n'est-ce pas ?

Le Caesar chef d'orchestre affichait un visage replet, aux joues de poupin. Sa tête se couronnait de lauriers, et sa corpulence se drapait dans les plis étudiés d'une toge grisâtre à bordures sombres.

— Vous êtes certain, lieutenant, qu'il s'agit de l'Empereur Tibère ?

— Certain, Monsieur. J'ai un vieil oncle, aujourd'hui à la retraite, qui a longtemps enseigné l'histoire ancienne à l'Université de Stanford en Californie. Par belino, je lui ai expédié un cliché de ce César.

— Et le professeur Harding vous a confirmé...

Non pas Harding. Le professeur Budweiser, Budweiser comme la bière, a épousé une des nombreuses sœurs de mon père. Mon oncle le professeur a été catégorique quant à l'identité de ce personnage.

— Mais pourquoi Tibère au lieu de... Auguste... ou Néron... ou...

Le lieutenant retira enfin de ses lèvres le cigarillo éteint et déconfit, le fit rouler entre pouce et index en le considérant d'une moue dépitée. Il faillit l'expédier d'une pichenette experte à l'arrière de l'empereur, se ravisa in extremis songeant, sans doute, qu'il apparaîtrait sacrilège de souiller pareil décor. Il rangea son cigarillo dans la poche extérieure droite de son imperméable, puis farfouilla dans une poche intérieure.

— Vous n'ignorez pas, Monsieur, pourquoi Eva Cavalcanti s'est séparée de son époux.

— J'ai entendu des ragots.

— À quel sujet ?

— Au sujet des mœurs particulières du chef d'orchestre.

— Médisances mais non calomnies, Monsieur. Le maestro était réellement homosexuel. Je dis "était", même si le corps de Fausto Cavalcanti n'a pas été retrouvé. Si tant est qu'il soit mort. Enfin, j'ai ma petite idée sur la question. Donc Cavalcanti était à la fois pédéraste et misanthrope. Si depuis plus de 15 ans il s'était retiré, ici, à la villa Liberty, il n'en recevait pas moins, à l'occasion, quelques jeunes gens aux formes délicates.

— Le rapport avec l'Empereur Tibère ?! intervint sèchement

Booney.

— Tibère s'était également retiré loin de la foule. À Capri. Tibère, en tout cas c'est ce que mon oncle Budweiser m'a raconté, était aussi misanthrope que porté sur le sexe masculin. Cavalcanti s'était essayé à la carrière politique. La seule fois qu'il se présenta aux sénatoriales, sa défaite fut des plus cuisantes. Or, s'il existe un personnage historique apte à provoquer l'admiration sans borne du maestro...

— ... C'est Tibère. J'ai saisi.

— Et s'il existe une drogue quelconque capable de faire vivre à quelqu'un la vie d'un autre, la vie d'un autre qu'il adule, qu'il aurait voulu être, auquel il aurait aimé s'assimiler...

— Supposition sans fondement et vraiment délirante !

— Si pareille drogue existait, Monsieur Booney...

— ... Alors Cavalcanti et Tibère se seraient confondus.

Le lieutenant alluma le nouveau cigarillo tiré de la poche intérieure de son trench-coat. Son briquet à essence, antiquité vénérable et oxydée, se referma en claquant. Une fumée noire et une odeur acre polluèrent l'environnement immédiat. Le ninas valsa un moment d'une commissure à l'autre, se cala enfin entre deux dents, inclina sa tête rougeoyante.

Booney fulminait !

Là-haut le cumulo-nimbus n'en finissait plus d'occulter le soleil, assombrissant l'amphithéâtre et refroidissant les militaires de faction. Harding précisa encore :

— Tibère mourut à 78 ans. Cavalcanti nous tire sa révérence au même âge. Simple coïncidence, sans doute.

Puis, sans transition :

— Mon oncle Budweiser m'a traduit avec une facilité déconcertante une formule latine qui ne manquera pas de titiller votre sagacité.

— Quelle formule ?

— Celle qui est gravée sur le socle de l'Empereur-chef d'orchestre. À l'arrière de la statue.

L'un prit par la droite du César, l'autre par la gauche. Booney déchiffra : – Ave, laser, victori te salutant !

Harding inspira une longue bouffée, et ses narines expulsèrent un double jet de fumée nauséabonde.

— Je connais une formule célèbre, lieutenant proche de celle-ci : ave, Caesar, morituri te salutant, salut César, ceux qui vont mourir te saluent ! Ainsi les gladiateurs saluaient-ils l'Empereur avant de combattre dans l'arène. Et cette formule-ci signifie... ?

— Salut, laser, ceux qui vont vivre te saluent. Ceux qui vont vivre ou qui vont vaincre, au choix.

— Laser... ?

— Le professeur Budweiser ne connaît pas ce personnage.

— Votre oncle connaît du moins la lumière cohérente.

— Certes, Monsieur, mais les Romains se battaient à grands coups de gladium et à longs jets de pilum, pas en appuyant sur la détente de pistolets-laser !

Le militaire qui avait débâché l'Empereur et qui n'avait pas cessé de battre la semelle, se permit un psst ! discret.

— M'ouais... ?

Le militaire, bras cassé, désigna le ciel d'un index tremblant :

— Le soleil, lieutenant, il va...

— Merci, soldat !

— Prestement, Harding retira son cigarillo, le tapota pour en faire tomber la cendre.

— Vos casques, soldats ! hurla-t-il à la cantonade.

— Casques... ? s'interrogea Booney à mi-voix.

Et les premiers rayons caressèrent les statues dévoilées.

Sur les oreilles des militaires, s'arrondissaient des casques anti-bruit, comme s'ils se trouvaient sur un pas de tir.

Murmures confus, grésillement de métal, pleurnichement de pierre, battement de cœur, crissement quasi inaudible et pourtant déjà irritant d'une craie sur un tableau noir ou d'un ongle sur une vitre.

— Vous verrez, Monsieur, ou plutôt, vous entendrez. Au début, ça surprend.

Le lieutenant, levant haut ses coudes, se boucha les oreilles des deux index pointés. Son cigarillo pendait, comme une virgule, à son sourire narquois.

Le métal s'harmonisa avec l'ongle. Grognements en clé de sol. Halètements en dièse ou bémol. Les cordes vocales de Pavarotti musèrent en contrepoint avec le sanglot de l'arène. La harpe de Lily Laskine flirta avec l'ultra-son avant de tourner, langoureuse, autour des arpegges tenus de Montserrat Caballe.

Et tout cela s'affirma. Et tout cela explosa.

Même les soldats aux tympanes protégés, même le lieutenant de police aux oreilles bouchées, mêmes les bouleaux et les poissons du lac, tous éprouvèrent, au niveau du diaphragme, à hauteur de houpplier, dans un lapsus de nageoire, comme un lointain écho de la céleste création.

Longtemps Booney en resta tétanisé. D'interminables minutes après qu'un autre nuage balourd et lymphatique eut tu les accords jusqu'alors inouïs.

Quand il reprit conscience, ses joues s'empourpraient des claques vigoureuses administrées par un Harding-Colombo hilare.

— Ça fait un drôle d'effet, n'est-ce pas, Monsieur ? gouailla le lieutenant, s'arrêtant enfin de gifler le grand ponton de la DEA, qui balbutia :

— Mais... mais mais... que s'est-il...

— La première fois que j'ai entendu ça, moi aussi, j'ai été tout chose. Savez-vous que, chez les militaires, il existe des mélomanes ? Eh bien, l'un d'eux m'a dit : mon lieutenant, ça tient à la fois de la musique sérielle, de la valse viennoise, d'un chœur de paysannes bulgares, et des psalmodies des moines tibétains, produisant de leurs palais déformés des accords parfaits ! Ce même bidasse a ajouté : la musique des sphères, ça doit ressembler à ça !

Booney tituba. Il se serait effondré si Harding ne l'avait pas soutenu par une aisselle.

— Ça va aller, Monsieur. On se sent flagada un petit quart d'heure, et puis ça passe. On récupère vite.

Toutes les statues avaient retrouvé leur bâche. Le soleil pouvait triompher à nouveau. Il n'atteindrait plus que des socles inertes.

— Et vous n'avez rien entendu ! Sinon le prélude mesquin et tâtonnant d'une quinzaine de statues seulement. Car, quand tout l'orchestre s'y met, grosses caisses et clairons compris... !

— ... euh... quand tout l'orchestre...

— Le shérif du coin et ses deux assesseurs ne s'en sont pas encore remis. Ils sont toujours sous surveillance à l'hôpital d'Augusta.

Il l'entraîna à l'écart, lui tapotant le dos, comme une mère cherchant à faire roter son bébé.

— Bien sûr, dès que j'ai mesuré sur moi-même les effets de cette musique incroyable, je n'ai point tardé à dépêcher ici et dare-dare, les plus éminents scientifiques de la police. J'ai également fait appel à l'armée. Vous comprenez désormais pourquoi j'ai fait boucler 30 miles carrés.

Lentement ils quittaient l'arène. Les pas de Booney n'étaient toujours pas assurés. Le lieutenant poursuivait :

— Les statues se sont avérées plus dures que du diamant. Réussir des prélèvements n'a pas été une mince affaire. Les seuls possibles ont affecté le socle des statues.

— Et... le résultat... il fut... ?

— Les chimistes de la police sont restés bouche bée. Ils réservent leurs conclusions.

— Pourtant, ils ont quand même...

— Quand même, oui. Vous savez, Monsieur, moi, je ne suis pas très calé en chimie ou en physique. Alors, je vais essayer de vous rapporter ce que j'ai compris, avec mes mots à moi.

— Essayez.

Les jambes de Booney ne flageolant plus autant, Harding osa le relâcher. L'agent de la DEA parvint à ne point s'écrouler de tout son long.

— La structure de ces statues, Monsieur, serait des plus compactes.

Les molécules y sont tellement serrées, les atomes tellement à l'étroit que chaque personnage doit peser des tonnes et des tonnes, et que les socles doivent s'enfoncer à plusieurs mètres de profondeur pour soutenir musiciens et choristes. Quant au matériau... un ahurissant assemblage, un mixte déconcertant, un salmigondis estomaquant d'acier et de verre, de béton et de bois, de plastique et de... enfin ce que j'ai compris, laborieusement, c'est que ces statues ont pour composantes les matières premières de la villa Liberty construite par Frank Wright.

Ils étaient parvenus au pont faisant le gros dos au-dessus du torrent. Booney s'appuya à la rambarde, un simple tronc mal écorcé, sifflant :

— Et les statues agissent comme les colosses de Memnon.

— La musique des sphères, vaut mieux éviter qu'elle vous titille les tympanes. Elle rend fou par extase. Ça vous transporte, sans crier gare, dans un ailleurs dont il est difficile de revenir.

— Ulysse et les sirènes...

— Vrai, Monsieur, j'y ai songé aussi. Les marins d'Ulysse s'étaient rempli les oreilles de cire fondue. Ici, les militaires portent des casques antibruit.

— Et maintenant, lieutenant, qu'allez-vous faire ?

Harding égrena un petit rire qui fit tressauter son cigarillo :

— Moi ? Mais je vais être rapidement déchargé de cette enquête. Au profit du FBI, de la CIA, de la DEA, et tutti quanti. J'avoue que je préfère cela. Et je laisserai la place sans regret, avec le sentiment d'avoir pris les mesures d'urgence qui s'imposaient, d'avoir justifié les faibles émoluments qui me sont octroyés, de ne point avoir volé les joyeux contribuables des États-Unis d'Amérique.

— La DEA... ?

— Vous en êtes un haut responsable. Je vous plains, Monsieur. Bien sincèrement !

À pas lents, quasi circonspects, ils retraversèrent la prairie défoncée, regagnèrent les plaques disloquées du macadam, les premiers éléments de ce qui avait été une route privée. Le virage rejoint, Booney osa enfin se retourner :

— Je ne suis pas devin, Monsieur, mais je me doute de ce qu'il va advenir de ce site.

— Les scientifiques vont l'étudier quelque temps, s'arracher les cheveux, élaborer des hypothèses fumeuses, puis...

— ... condamner définitivement l'endroit. Au besoin, en dynamitant l'ensemble. S'ils trouvent un explosif assez puissant.

— À défaut, conclut Booney, ils utiliseront pelleteuses et scrapers, et enterreront ça sous des milliers de m³ de terre et de rochers.

Ils se détournèrent, comme à regret, redescendirent à travers bois vers le barrage militaire. Et l'air était si doux, si pimpant, charriant

tant de senteurs !

— Vous repartez pour Washington, Monsieur ?

— Au siège de la DEA, oui, pour y faire mon rapport. Dieu sait comment je vais pouvoir exposer la chose...

— Un descriptif plus complet, je n'ose dire définitif, du site vous sera expédié dans les plus brefs délais.

Le second cigarillo s'était éteint comme le premier.

— Le mot laser, Monsieur Booney, c'est de ce côté-là qu'il faut chercher. L'Empereur Tibère ou un orchestre au grand complet formé par les plus célèbres artistes du moment, même s'il s'agit de statues compactes entrant en résonance avec la lumière du soleil, cela je peux le comprendre. Seul, le mot laser ne colle pas. Il ne colle avec rien.

— Je sais.

— Paraît qu'il était riche, immensément riche, ce Fausto Cavalcanti.

— Tous les artistes ne sont pas dans la misère.

— Paraît qu'il avait enregistré plus que Karajan lui-même. Y compris ces dernières années de solitude complète. Ou presque. Dans sa villa, Cavalcanti avait fait installer un studio d'enregistrement des plus performants. Il s'était lancé dans l'intégrale de Chopin, Liszt et Schuman, après avoir achevé celle de Bach. Il possédait un orgue merveilleux, dont lui seul jouait, un bijou monstrueux...

— Où voulez-vous en venir, lieutenant ?

— La drogue que le maestro, a, pardon, aurait absorbé, celle qui l'aurait fait devenir l'empereur Tibère...

— Eh bien... ?

— Elle devait coûter cher, beaucoup plus cher qu'une dose d'héroïne, fabuleusement cher ! Et votre boulot, Monsieur, c'est la drogue. Je suis persuadé que depuis un certain temps, le maestro Cavalcanti était dans votre collimateur. Vous deviez le surveiller étroitement, n'est-ce pas ? Filer tous les mignons plus ou moins dealers qui venaient lui rendre visite à Liberty ?

— Peu vous importe ! Vous allez être déchargé de cette affaire, vous l'avez dit vous-même. Moi, ce qui m'intéresse, c'est de savoir où est passé Cavalcanti. Est-il mort, est-il encore vivant ?

Harding s'arrêta net, se battit les cuisses en s'esclaffant, manquant de perdre son cigarillo :

— Mais vous l'avez vu, Cavalcanti !

— Ne plaisantez pas !

— La statue de Tibère...

— Quoi ! Vous n'oseriez pas me suggérer... ?

— Il est dedans ! Tassé. Compact. Aussi compact que les disques du même nom qu'il a si souvent enregistrés. Il dispose enfin d'un orchestre à la mesure de son génie. Et le soleil lui-même lui fournit la partition !

— Votre humour est plutôt macabre !

— Mais non ! Et vous pensez comme moi, Monsieur. Je vous ai parlé de mon oncle, l'ex-prof d'histoire ancienne. Je compte aussi, parmi mes nombreux neveux, un cinéphile averti, féru de cinéma en noir et blanc, américain et européen.

— Quelle famille !

— Je lui ai téléphoné, pas plus tard qu'hier soir. J'avais failli oublier que c'était son anniversaire. Je lui ai demandé, en essayant de faire mine de rien, comme ça, incidemment, histoire de régler son compte à une idée fixe, de se délivrer d'un nom ou d'un intitulé qui ne vous revient plus, donc je lui ai demandé le titre d'un film français dont il m'avait un jour parlé, un film qui se terminait de façon à la fois tragique et poétique. Il m'a donné la réponse sans barguigner.

— De quel film voulez-vous parler ?

— De ce film intitulé "Les visiteurs du soir". À la fin, les deux amoureux sont transformés en statues. Mais, dans les statues, les cœurs battent toujours. Même le diable s'en émeut !

— Vous avez collé votre oreille contre la poitrine de l'empereur Tibère ?

— Hélas, Monsieur ! Je n'ai rien entendu ! Rien du tout !

— Je l'aurais parié !

Ils approchaient des chevaux de frise formant chicane.

— Je vous souhaite un bon retour à Washington, Monsieur. Et bonne chance dans vos investigations !

— Qu'est-ce qui vous fait sourire, lieutenant ?

— Il va bientôt être midi, j'ai faim, je rentre chez moi, et cette affaire ne me regarde plus.

— Et alors ?

— Aujourd'hui, c'est le jour de mon plat préféré. Ma femme a préparé du Chili con carne ! Que je dégusterai, l'esprit libéré !

Le siège de la DEA, à Arlington, face à Washington DC, ne payait pas de mine : un immeuble de dix étages, sans caractère aucun, situé face à un monstrueux échangeur autoroutier !

Mickey Booney y arriva à 6 heures p.m. Durant tout son voyage entre Augusta et la capitale fédérale, il avait ruminé. Et sur l'incroyable métamorphose de la villa Liberty, et sur l'amnésie de l'agent Ash, et sur une date anniversaire : celle de son mariage. De cette date, il s'était souvenu brusquement quand le sosie de Peter Falk avait parlé de l'anniversaire de son neveu cinéphile.

Madame June Booney, ne supportant ni l'ambiance, ni le climat de Washington ou d'Arlington (Virginie), s'était installée à Charleston, en Caroline du Sud, sur la côte atlantique.

— Trouverai-je le temps d'effectuer ne serait-ce qu'un simple saut

jusqu'à Charleston ?

Mickey Booney en doutait. Et cela le contrariait autant que ce qu'il avait vu, ce matin-là, dans le Maine, autant que ce qu'il avait "entendu" là-bas.

Au 8e étage de l'immeuble, l'attendait l'agent Roberto Casals.

— Monsieur Booney, je puis vous faire un rapport plus complet sur le cas Ash.

— Du nouveau ?

— Hélas !

— Entrez dans mon bureau.

Booney s'écrasa dans un fauteuil de cuir, proposa un verre à Roberto qui refusa et embraya d'entrée, avant même de s'asseoir à son tour :

— Toujours les mêmes sornettes sans queue ni tête. Et pourtant nous avons tout essayé, y compris l'hypnose.

— Et, je suppose, quelques drogues déliant les langues les plus inertes.

— Avec la permission des plus hautes instances, après avoir recueilli l'accord signé d'Arthur Ash, et en présence de son avocat.

— Soit. Et alors ?

— Des images ont subsisté dans la cervelle de notre homme. Mais des images incohérentes, sans aucun lien les unes avec les autres. Apparemment du moins.

— Reprenons-les dans l'ordre. En commençant par les plus vivaces.

Plusieurs mois auparavant, Arthur Ash avait été repéré, dérivant sur une pirogue non loin de la petite bourgade de Tapajas. Considérablement amaigri, malade, délirant, il avait été recueilli par la police de Pedro Armendariz. Et Pedro Armendariz avait prévenu les autorités américaines. Étonnant ! La DEA n'ignorait pas que la police de ce village perdu d'Amazonie travaillait pour les narco-trafiquants. Pourquoi Pedro Armendariz n'avait-il pas purement et simplement éliminé le seul rescapé d'une expédition qui, de toute évidence, avait tourné à la catastrophe ? Au poignet du survivant, un bracelet avait été noué, un de ces bracelets porte-bonheur, dits "brésiliens". Booney en était certain ; il s'agissait d'un message indiquant qu'il fallait laisser la vie sauve à l'agent de la DEA.

Rapatrié vers les USA, soigné avec la dernière énergie, Ash s'avéra, après un coma de plusieurs semaines, frappé d'une amnésie sélective : il avait tout oublié depuis son arrivée en Colombie jusqu'à son réveil à Washington D.C. L'expédition en pleine jungle, ce qu'il y avait découvert, la disparition de ses trois compagnons, non, décidément, il ne s'en souvenait plus. Plus du tout ? Voire !

— Les éléments les plus troublants qui subsistent dans la tête de l'agent Ash sont : une bande de chevaliers avec armures et croix noire

dessinée sur la poitrine...

— Notre agent aura trop regardé de feuilletons télévisés type Ivanhoé ou Robin des bois, ironisa Booney sans conviction.

— Ces chevaliers semblent appartenir à l'ordre des Teutoniques. Les Teutoniques eurent leur heure de gloire aux XIII^e et XIV^e siècles, conquérant des territoires immenses à l'Est de l'Allemagne actuelle, fondant des villes importantes comme Königsberg ou Marienburg. Cruels, sanguinaires, avides de pouvoir et d'argent, sans scrupules, tels sont-ils dépeints la plupart du temps, et pas seulement par leurs détracteurs. Ils auraient effectivement perpétré d'horribles massacres et auraient aussi essuyé des revers retentissants. Leur plus célèbre défaite eut lieu sur les eaux gelées du lac Peipous, dans les États Baltes, en avril 1242 contre le Prince de Nijni-Novgorod, le fameux Alexandre Nevski. Le cinéaste russe Eisenstein s'est inspiré de cet événement pour réaliser un de ses chefs-d'œuvre, assimilant l'expansion teutonique à l'invasion nazie de l'URSS en 1941.

— Il y avait tout ça dans la tête d'Arthur Ash ?

— C'est moi qui me suis renseigné sur les Teutoniques.

— Il ne s'agit peut-être que d'un fantasme, d'un fantasme curieux, je vous le concède, mais d'un fantasme quand même. Rien à voir avec l'expédition amazonienne.

— Détrompez-vous, Monsieur. Tous les spécialistes qui, depuis plusieurs jours, travaillent sur le cas Ash sont formels : ces chevaliers, sans doute teutoniques, ont un lien direct avec cette affaire.

— Quel lien ?

— Si je le savais...

— Après les chevaliers, El Dorado. Pas le pays mythique, ni le film d'Howard Hawks avec John Wayne et Robert Mitchum, mais bien l'Homme Doré, celui qui, rituellement, se couvrait tout le corps de poussière d'or.

— Cet Homme Doré, c'est bien en Colombie, dans une vallée proche de l'actuelle Bogota qu'il officiait ?

— Tout juste, Monsieur.

— Ash effectue une dangereuse mission dans la jungle colombienne, il en revient malade et sous hypnose vous parle d'El Dorado. Ma foi, je ne vois là rien que de très banal.

— Mais cette insistance... Toujours et encore : des chevaliers, un homme tout en or. Et des crocodiles.

— Dans la jungle, vous savez...

— Des crocodiles gigantesques, de véritables monstres antédiluviens !

— Résultat banal d'un délire amplificateur. Il n'a pas parlé d'anacondas ou de piranhas ?

— Justement non, Monsieur. Uniquement de crocodiles

gigantesques.

— On ne tirera rien de tout cela. Excepté cette amnésie couvrant une période de 15 jours, Arthur Ash ne souffre d'aucune autre maladie ? Les toubibs n'ont relevé aucune autre séquelle de sa mission ? Le malade a totalement récupéré ?

— Excepté cette amnésie et une cicatrice au milieu du dos, tout est OK chez Ash.

— Donc, rien de neuf. On ne saura jamais ce qui s'est passé là-bas, au milieu de la jungle. Et pour ce qui est d'organiser une nouvelle expédition...

— Cependant, Monsieur...

— Cependant... ?

— À trois reprises, Ash a proféré un terme qui ne colle ni avec les crocodiles, ni avec El Dorado, ni avec les Chevaliers Teutoniques.

— Quel terme ?

— Laser, Monsieur.

— La... ? Booney avait subitement blêmi. Vous êtes sûr ?

— Tout à fait. Nos spécialistes ont bien essayé de "cuisiner" à leur façon l'agent Ash sur ce point un peu étrange. Sans rien obtenir de plus. Si l'expédition a rencontré des... disons... ennemis, au fond de la jungle, ceux-ci étaient-ils armés de lasers ?

Dans la tête de Booney retentissaient les paroles du lieutenant de police Harding : — Le mot laser, c'est de ce côté-là qu'il faut chercher. Il passa sa main sur son front moite. La climatisation, pourtant fonctionnait à merveille.

— Roberto !

— Monsieur... ?

— Vous allez chercher tout ce qu'il est possible de trouver sur le mot laser. Je veux une documentation complète et détaillée.

Casals souffla, pris de panique :

— Mais... mais je ne suis pas physicien ! La lumière cohérente, la guerre des étoiles...

— Quelle guerre des étoiles ?

— Le grand projet de l'ex-président Reagan ! Des satellites américains qui repéreraient instantanément tout missile, dès leur lancement. Et des rayons lasers détruiraient ces missiles en vol. Un véritable parapluie atomique.

— Roberto, quelque chose me dit que le laser qui nous intéresse n'a rien à voir avec la lumière cohérente ou la guerre des étoiles.

— Alors de quoi s'agit-il ?

— À vous de le découvrir, Roberto ! Et le plus tôt sera le mieux.

— Nos banques de données nous apporteront la solution.

— Je l'espère. Je ne vous retiens plus, Roberto.

Quand l'agent Casals se fut retiré, Mickey Booney resta longtemps

inerte, au creux de son fauteuil.

Grésilla une sonnerie horripilante qui le tira de sa torpeur. Il se redressa enfin, établit la communication.

— Monsieur Booney... ?

— Lui-même !

— Je suis l'agent Baxter, de New York City.

— ...

— C'est à propos de Levon Ter Mamovan, que nous filons depuis quelque temps.

— ...

— Il est arrivé un accident.

— Et alors ?

— Votre présence à New York serait souhaitable.

— Pourquoi faire ?

— Pour constater de vos propres yeux.

— De mes propres... ?

— Vous expliquer serait trop long. Vous ne pourriez de toute façon pas vous faire une idée juste de l'événement.

— Et quand souhaiteriez-vous me voir arriver ?

— Cette nuit même, Monsieur.

— Cette nuit ? Mais je débarque à l'instant du Maine ! J'ai pas eu le temps de souffler.

— Je suis désolé, Monsieur, néanmoins il me faut insister.

Booney capitula.

Dans quelques heures, l'agent Baxter le réceptionnerait à l'aéroport de la Guardia. Booney n'osa se demander : — Dieu ! qu'est-ce qui m'attend encore, à New York City ?

4. En effleurant la canopée

Herr Professor Ernst Theodor Richard Grimmelshausen von und zu Schreckenstein avait un petit coup dans le nez. Ce qui, somme toute, lui arrivait rarement. Les boissons alcoolisées, la plupart du temps, il les appréciait avec modération. Mais ce jour-là il avait lancé les dés et franchi un invisible Rubicon. Donc il fêtait. Et il fêtait seul.

Il reposa son verre encore à moitié plein. Ferma les yeux et gloussa de plaisir en se renversant dans son fauteuil. Il se laissa un instant bercer par le ronronnement du moteur et le flop flop continu de l'hélice.

Le dirigeable filait droit vers la Colombie. Sous son ventre s'accrochaient les structures tubulaires du laboratoire, de la salle des machines, des cabines, du poste de pilotage. Plus bas encore, se balançant sous le laboratoire et relié à lui par une échelle télescopique, s'arrondissait une plate-forme de 800m², gigantesque toile d'araignée soutenue par des boudins gonflés et constituée d'un fin treillage métallique. La mission du dirigeable ? Observation et recherches sur la crête de la forêt amazonienne, en cette zone atmosphérique appelée Canopée : là vivent des myriades d'insectes inconnus, et fleurissent autant de plantes non répertoriées. Une mine extraordinaire, un filon intarissable pour les entomologistes et les botanistes. Travailler là-haut, au sommet des grands arbres, n'était possible qu'à l'aide d'un dirigeable et d'une plate-forme suspendue.

Le temps pressait. La forêt vierge partait en fumée, inexorablement. Et avec elle, plantes et insectes que nul ne connaîtrait jamais, que personne ne pourrait découvrir.

En quinze jours de mission au-dessus du bassin amazonien, les résultats dépassaient déjà les plus folles espérances. Le professeur s'en félicitait un peu égoïstement : un jour prochain, quelque animal chitineux serait appelé Grimmelshausenia, et une fragile orchidée Schreckensteinia.

Le professeur se redressa, acheva son verre. Gloussa derechef : il songeait à une autre expédition du même type, avortée, celle du professeur Francis Hallé, de l'université française de Montpellier.

Les Français, pourtant avaient admirablement préparé leur affaire. Ils avaient obtenu toutes sortes d'autorisations des départements compétents. Ils avaient d'abord reçu l'aval de l'Itamaraty, le ministère brésilien des Relations Extérieures, puis du C.N.P.Q., le Conseil national pour le développement scientifique et technologique, et enfin avaient sollicité les autorités militaires par l'intermédiaire du S.A.D.E.N., le Conseil de défense nationale.

Cependant, ils avaient commis quelques bourdes grossières, propres

à froisser la susceptibilité de leurs hôtes. Sans la permission expresse de la Défense Nationale, les Français, avec leur "radeau des cimes", avaient effectué des vols d'essai autour de Manaus, région truffée d'installations militaires ultra-secrètes. De plus, des membres de l'expédition s'étaient contentés de simples visas de tourisme en entrant au Brésil, et les cinéastes japonais, que le "radeau des cimes" aurait dû prendre à son bord, avaient négligé de contacter la direction du Concine, l'office national du cinéma.

Ainsi s'expliquaient le courroux légitime des autorités brésiliennes et le retour précipité des chercheurs français dans leur pays d'origine. E.T.R. Grimmelshausen von und zu Schreckenstien en rigolait encore ! Il avait brûlé la politesse à ces "Franzosen" par trop légers et cavaliers ; il s'était concilié les bonnes grâces de tous les bureaux concernés, avait même accepté à bord, en tant qu'observateur et conseiller, un capitaine de l'armée brésilienne qui se vit octroyer la cabine la plus spacieuse du zeppelin. Au bout de cinq jours, le capitaine était tombé mystérieusement malade, avait été débarqué et n'avait pas été remplacé. Les Français devaient en crever de rage !

Le professeur, long échalas à moustache poivre et sel, était un descendant de l'ancienne noblesse prussienne, le digne rejeton de ces junkers que l'on disait disciplinés, sévères, hautains, moralisateurs, rétrogrades et rigides. Et porteurs de monocle !

Ses parents l'avait prénommé Ernst Théodor, car ils admiraient l'œuvre de Ernst Théodor Amadeus Hoffmann. Ils avaient changé Amadeus en Richard, car, à la frivolité pétillante de Mozart, ils préféraient de beaucoup la pompe grandiloquente de Wagner. Ils avaient eu beau entreprendre toutes sortes de recherches généalogiques, jamais ils n'avaient pu prouver qu'ils étaient apparentés à ce Grimmelshausen du XVII^e siècle, célèbre pour avoir écrit un des chefs-d'œuvre de la littérature picaresque "Simplex Simplicissimus".

À l'université de Heidelberg, étudiants, laborantins ou enseignants, tous ceux qui, de près ou de loin, avaient eu à faire à l'interminable carcasse, en avaient abrégé l'appellation complète en un claquant "Von und Zu" qui fonctionnait comme un sobriquet. Le professeur le savait. Et s'en contrefichait.

Von und Zu avait-il lui-même œuvré en sous-main pour faire capoter l'expédition concurrente de Francis Hallé ? Certains le murmuraient déjà. Car Von und Zu avait une dent contre ces Français impertinents et imbus d'eux-mêmes.

Si Ernst Théodor Richard, né en 1925, avait défilé comme tous les jeunes de son âge, dans les rangs de la Hitler Jugend, il avait toujours refusé la carte de membre du N.S.D.A.P. Étudiant, il s'était tenu à l'écart, ne se mêlant jamais de politique, échappant miraculeusement

à la conscription. Son père, pour avoir participé à la conspiration de Von Stauffenberg et à l'attentat manqué de juillet 44, fut arrêté et fusillé. Le fils du hobereau dut se cacher de longs mois. Et quand, au printemps 47, lors d'un séjour linguistique à Paris, il fut agressé et insulté – sale Boche ! il aurait admis, mais nazi... ! – il sut dominer sa colère, ravaler son dépit, mais il en conçut un ressentiment envers les Français qui ne s'était jamais démenti.

Il tendit la main vers la bouteille sérieusement entamée. Avant de lui faire un sort définitif, il en considéra longuement l'étiquette. Parmi tous les vins, il préférait les blancs et les rouges légèrement sucrés, yougoslaves ou hongrois. Et au-dessus de ceux-là, il plaçait le Harslevelü, presque vert, délicat et parfumé, produit au pied des montagnes de Matra et dont le nom signifiait "feuilles de tilleul". D'ailleurs, sur l'étiquette, des feuilles de tilleul étaient représentées, encadrant un pressoir à l'ancienne. Si extérieurement Von und Zu affectait les manières rigides et guindées de ses ancêtres de Prusse Orientale, c'était pour mieux cacher un humour aussi dévastateur que trivial. Dans sa griserie, le savant s'essaya au jeu de mots polyglotte : Hars-levelü, Hars-le poilu, et le mot Hars, prononcé d'une certaine façon ressemblait étrangement au terme allemand qui signifiait "cul" !

Il vida la bouteille à même le goulot, fit claquer sa langue et répéta, dans un français satisfait, "cul poilu". Puis il se leva, dépliant son double mètre dont les jointures craquèrent.

La cabine personnelle du professeur était meublée à la Spartiate : un fauteuil aux accoudoirs de bois clair et une table ronde de métal, une armoire, un lit et une table de nuit portant une lampe de chevet des plus banales. Mais, glissées sous le lit et sous la table, empilées contre les parois, des caisses de bois, de carton ou de plastique signalaient que Von und Zu ne buvait jamais d'eau. En plus du vin yougoslave ou hongrois, il s'était également constitué une solide réserve de bière munichoise, Spaten ou Löwenbräu, car il détestait les marques nord ou sud-américaines, comme la Budweiser, la Schlitz ou la Busch. Pour lui c'était du pipi de chat, avec l'odeur en plus ! Tout en titubant, il ricana : ces Yankees ont eu pour président un marchand de cacahuètes, puis un acteur de série B, maintenant une marque de bière ! De mauvaise bière !

Précautionneusement, alors même que le plancher n'était affecté d'aucun roulis ou tangage, il s'approcha de la baie vitrée qui courait tout au long de la cabine. Il plissa les yeux pour accommoder sa vision et jura sourdement : loin vers le Sud, s'enroulaient de noires volutes. Combien de kilomètres carrés de jungle disparaîtraient aujourd'hui, comme chaque jour que Dieu faisait ?!

On frappa à la porte métallique.

Von und Zu beugla un "herein !" contrarié.

Entra le navigateur Hermann Goetz.

— Herr Professor, nous sommes à moins de 40 km de la frontière.

— Prima, Herr Goetz ! Vous stoppez donc dans une heure ! Après le travail de l'équipe scientifique sur la plate-forme, vous attendrez le coucher du soleil. Nous pénétrerons en Colombie en pleine nuit.

Visiblement, Goetz n'en menait pas large. Certes, les assistants du professeur, ainsi que les deux cinéastes, les mécaniciens et le cuisinier se moquaient éperdument de cette intrusion illégale. Pour les uns, seule comptait la multiplication des découvertes, pour les autres, un peu de piment au cours de leur tranquille croisière n'était point pour leur déplaire. Seul Goetz désapprouvait franchement la résolution autoritaire de Von und Zu.

— Vous maintenez votre décision, Herr Professor ?

— Je la maintiens.

— En avez-vous bien mesuré toutes les conséquences ?

Von und Zu feignait, mais mal, une innocence naïve.

Goetz inspira profondément, débita tout à trac :

— Vous n'ignorez pas que le gouvernement colombien vient de déclarer la guerre aux narcotrafiquants. Or, la région que nous allons survoler pullule de laboratoires clandestins. Peut-être même que les chefs du cartel de Medellin y sont réfugié, Pablo Escobar, José Rodriguez, ou encore...

Von und Zu l'interrompit sèchement :

— Pourquoi ces craintes subites et irraisonnées ? Pablo Escobar se promènerait en dessous de notre zeppelin ? C'est son droit le plus strict. Je connais des rock-stars convertis à l'écologie qui soignent leur publicité en se faisant filmer par ici avec des Indiens à plateau. La sauvegarde de la forêt équatoriale est une cause qui attire bien du monde. Et je ne parle pas des aventuriers et des guérilleros pour qui la jungle est un filon ou un sanctuaire. Seuls les derniers authentiques chasseurs et cueilleurs de la forêt manquent à l'appel pour cause de génocide. La forêt, d'ailleurs, disparaît en même temps qu'eux. Je suis bien d'accord avec vous, Herr Goetz : cela grouille de monde en dessous de nous. Mais pourquoi voulez vous que des narco-trafiquants signalent leur position en abattant un zeppelin ? De toute façon, nous ne resterons que quelques jours au-dessus de ce bec de canard colombien qui s'enfonce entre Brésil et Pérou.

— Vous comptez donc bien poursuivre vers le Pérou ?

— J'irai jusqu'aux contreforts de la Cordillère andine.

— Les autorités de Brasilia ne vont guère apprécier, pas plus que celles de Bogota ou de Lima.

— Quand elles auront mesuré l'importance de nos découvertes, elles éviteront de nous chercher noise pour des infractions aussi... bénignes ! De leur part, ce serait pure mesquinerie !

— Puis-je vous raconter une petite histoire ?

— Vous me lassez déjà.

— Je ne serai pas long, Herr Professor.

— Or donc..., et Von und Zu tourna le dos à son interlocuteur, feignant de ne s'intéresser qu'au prodigieux paysage extérieur, qu'au moutonnement infini qu'effleuraient, de leurs ailes diaphanes, des oiseaux paradisiaques encore inconnus.

— En novembre 1987, un petit avion décolla de l'hacienda Napoles, la principale résidence du truand Escobar, près de Medellin. L'appareil devait récupérer pas moins de 550 kg de cocaïne dans un laboratoire secret de la jungle amazonienne, tout près de la frontière brésilienne. Donc tout près de l'endroit que nous survolons actuellement. Le chargement une fois effectué, l'avion connaît des ennuis mécaniques lors du vol de retour. Il se pose en catastrophe dans une clairière et se retourne. Le pilote est blessé, ses deux passagers s'en sortent indemnes. C'est alors que des Indiens, armés de Kalachnikov, les ont attaqués. Ces Indiens-là n'avaient plus rien à voir avec les authentiques chasseurs et cueilleurs auxquels vous faisiez allusion. Ils ont fait prisonnier le pilote et ses deux compagnons. Ils ont osé demander une rançon à Escobar ! Pour toute réponse, celui-ci leur a envoyé une tribu rivale, une tribu qui est arrivée en hélicoptères de combat, avec grenades et mitrailleuses lourdes. Tous les ravisseurs ont été massacrés. Le pilote du petit avion avait déjà succombé à ses blessures, mais les deux trafiquants qui l'accompagnaient furent récupérés, ainsi que la précieuse cargaison.

— Tout ça pour m'expliquer, vitupéra le professeur, que je tente le diable en franchissant une frontière invisible ! Des Indiens équipés d'hélicoptères et de mitrailleuses, ça vous terrorise donc à ce point ? Mais, mon garçon, c'est le progrès, ça, tout simplement ! (Il ne laissa pas à Götz le loisir de répliquer ; il poursuivit incontinent) Votre histoire, on me l'a déjà racontée. Je connais même la suite. Les 550 kg de cocaïne ont été saisis un peu plus tard, sur l'île de Marie-Galante, par la DEA, les stupés américains, et par les services français. Car les Français, s'ils sont incapables de mener à bien une banale expédition scientifique comme la nôtre, s'y connaissent pourtant, en lutte antidrogue. Vous allez encore me seriner que le cartel de Medellin possède des radars et qu'il surveille toute cette zone, pour lui si sensible. Eh bien ! Qu'il nous repère ! Je vous le répète : dans le doute, les trafiquants n'oseront pas nous abattre, car ils dévoileraient immédiatement leur position. Et puis... oh, eh puis vous m'ennuyez, à la fin ! Exécutez mes ordres. C'est tout ! Auf baldiges Wiedersehen Herr Götz !

Herr Götz claqua ironiquement des talons et s'éclipsa.

Dans le ciel roulaient des nuages bas. La saison des pluies était

pourtant passée. Le court déluge qui allait noyer la forêt n'était qu'une péripétie quotidienne. Quand la cataracte se serait tarie, toute l'équipe scientifique déambulerait sur la plate-forme et s'extasierait, et les deux cinéastes engrangeraient des kilomètres de pellicule. Puis, la nuit enfin venue...

Von und Zu grinça des dents : sa discussion avec Goetz l'avait complètement dégrisé. Il s'était irrité au point d'oublier, en face d'un subordonné, de caler son monocle dans son orbite droite. Manquement coupable !

Il respira profondément, se ressaisit, se rasséréna.

Il se demanda s'il n'allait pas déboucher une autre bouteille de ce vin hongrois, de ce délicieux Harslevelü. Et puis, boire du vin hongrois quand Budapest cherche à larguer les amarres et à s'éloigner du continent communiste, n'était-ce pas une action morale, une dégustation de solidarité ?

Von und Zu en était certain : quand César avait pris la décision de franchir le Rubicon, il avait rempli plusieurs fois sa coupe de vin de Falerne !

5. La porte de Belphégor

Qui n'a pas rêvé de vivre avec Marilyn Monroe ? D'être marié à Marilyn Monroe ?

Voilà un fantasme des plus communs, pour qui n'aurait vu qu'un seul film, qu'une seule photo de la star !

Or, je suis le mari de Marilyn Monroe. Position peu enviable, qui n'a rien, mais vraiment rien de folichon ! Tout le contraire d'une sinécure ! Car je fantasme à rebours. Le passé me torture. Je prends un malin plaisir à l'ausculter, le soupçonner, et à détruire une légende commode. Je vais finir par attraper un ulcère à l'estomac.

Mon tort ? Avoir lu et relu, jusqu'au masochisme, trop d'ouvrages sur Marilyn, ouvrages malsains où les approximations le disputent aux médisances, les ragots aux calomnies.

Il n'empêche ! Je n'y crois plus en cette larmoyante histoire de la pauvre petite orpheline qui, du fait de sa seule beauté, serait devenue le jouet des hommes en général et de l'industrie cinématographique en particulier, et qui, pour avoir trop servi, pour s'être trop vite usée, aurait été brisée par un système inhumain et finalement jetée au rebut.

Marilyn en pitoyable marionnette ? Ou le contraire : Marilyn en marionnettiste hyper-douée ? Le contraire, désormais, me fascine et me hante. Car elle était ambitieuse, calculatrice, manipulatrice, jusqu'au génie ! Elle couchait surtout avec ceux qui pouvaient lui rendre d'incalculables services dans son irrésistible ascension. J'éviterai une interminable et pénible énumération : les amants, toujours, sentent le placard des vaudevilles. Et qu'importe que le placard prenne les dimensions d'un hall de gare ! Plus émouvants sont les époux légitimes. J'en sais quelque chose !

Marilyn épouse Joe Di Maggio, le dieu du stade, puis Arthur Miller, le dieu de la littérature, enfin, elle jette son dévolu sur John F. Kennedy, le dieu de la politique. Croyait-elle vraiment qu'il divorcerait pour elle ? Elle, une femme à hommes, lui, un homme à femmes. Elle, divine, lui, olympien. Deux mythes, deux météores qui, en se croisant dans le même ciel au même moment, ont explosé. Un pseudo suicide et un assassinat véritable. Avec en toile de fond, la mafia, la CIA, le FBI et les pleurs convulsifs de millions de fans.

Pseudo suicide, j'insiste : projetée dans le futur du fait des lubies d'un vieillard sénile, Nicolas Walburgis, elle accepte de jouer les prostituées sur une planète des plaisirs les plus chauds, épouse un ambassadeur au nom en tire-bouchon, l'abandonne tout aussitôt et convole en de nouvelles noces avec... moi, moi Peyr de la Fièretailade, devenu le Père Noël, le vrai, l'indiscutable et par là-

même l'un des Maîtres Secrets de l'Espace et du Temps.

D'où la question. Irritante, taraudante, torturante : Marilyn m'a-t-elle épousé par amour ou par calcul ? Elle a toujours su utiliser son physique de rêve avec un maximum d'efficacité, j'ai fini par craquer, j'ai fondu, je me suis répandu, vidé, dégonflé, rougissant comme un petit garçon qu'une trop belle dame intimide. Et j'ai dit oui... Et...

M'aime-t-elle vraiment ? Ou ne suis-je qu'un numéro à plusieurs chiffres sur la liste de ses amants ? Liste semblable à ces monstrueux annuaires téléphoniques d'autrefois ?

Non, je n'aurais pas dû fouiller dans le passé de ma femme, la Mère Noël ! Je n'aurais jamais dû y deviner un art parachevé de la rouerie ambitieuse.

Marilyn ! M'aimes-tu ?

Ne serait-ce qu'un peu ?

Un tout petit peu ?

— Tu penses trop fort, Père Noël ! Tu m'empêches de me concentrer ! Consuela m'avait arraché à ma rêverie. Visage renfrogné, elle poursuivait :

— C'est pas tous les jours rigolo d'être télépathe. Surtout si on ne perçoit que d'aussi sottes pensées !

— Sottes pensées ? répétais-je, indigné.

— Les questions stupides que tu te poses, retourne-les !

— Comment cela ?

— Essaie. Tu verras. De toute façon, ce n'est plus vraiment le moment. Nous avons d'autres chats à fouetter.

— Chats ? Quels chats ?

— Greta Garbo, entre autres. Dans quelques minutes, notre vaisseau va sortir de l'hyperespace et se matérialiser à proximité du Palais Walburgis.

Je ressentis comme une décharge électrique et réalisai : j'avais un rendez-vous. Un rendez-vous important. Avec une autre star du cinéma, un autre mythe immortel !

— Encore une minute ! prévint Consuela. Ajoutant tout aussitôt :

— Au fait ! Je te préfère, et de beaucoup, avec ton vrai visage, papa Noël !

— Pour la barbe, j'hésite encore !

Sur la baie vitrée du poste de pilotage, la grisaille uniforme céda la place à une lente symphonie chromatique, qui se transforma progressivement en une sarabande endiablée. Puis les couleurs trop vives perdirent de leur éclat, s'estompèrent. Alors, sur la prodigieuse tapisserie des étoiles fixes, se superposa le Palais Walburgis, avec ses coupes démesurées, ses puits insondables, ses minarets vertigineux, ses passerelles entrecroisées, ses lumières flamboyantes ou clignotantes, ses fioritures baroques, ses trompe-l'œil en cascade, et

ses arcs, ses pylônes, ses boursouflures et ses belvédères.

Après identification de l'appareil et de ses deux occupants, permission fut accordée de se poser sur la concession Belphégor, une des plus petites du Palais. Un rayon tracteur nous accrocha et nous glissâmes sur un rail invisible.

Entre un dôme titanesque et une pyramide m'as-tu-vu appartenant à d'autres concessions, était coincée une pauvre plate-forme circulaire qui reçut notre vaisseau. Un astronef stationnait là. Un troisième n'aurait pu se poser, faute de place.

— Belphégor, c'est pas grand chose, n'est-ce-pas ?

— Pas grand chose en effet, Consuela. Trois planètes arides et glacées gravitant autour d'un soleil moribond. La concession ne pouvait être luxueuse.

Un boyau de communication se colla contre le sas de l'appareil. Déjà je me précipitai.

— Je te trouve bien fébrile et bien pressé. Papa Noël. C'est vrai, que la dame à qui nous allons rendre visite est plutôt jolie.

— La dame s'appelle...

— ... Greta Loyisa Gustafson, dite Greta Garbo, née le 18 septembre 1905, à Stockholm, morte, en principe, le 15 avril 1990 à New York.

— Comment sais-tu...

— Je me suis discrètement renseignée tandis que tu dormais, pendant le voyage. Les mémoires de ton vaisseau sont réellement étonnantes. Mais je n'ai pas demandé à visionner un film de celle qu'on a surnommée la Divine. Je suis sûre que cela m'aurait ennuyée.

Elle trottinait sur mes talons, et tant parler l'essoufflait vite.

Sortant du boyau articulé, nous traversâmes ce qui ressemblait à une salle d'attente, puis un jardin aux essences mêlées et enfin nous débouchâmes dans un salon de vastes proportions, tout en marbre blanc, aveuglant.

Là, debout, nous attendaient quatre personnes : deux enfants de l'âge de Consuela, un colosse impressionnant et Greta Garbo.

— Bienvenue à la concession Belphégor, modula la Divine de sa voix chaude et rauque, une voix qui vous faisait frissonner l'échine et palpiter le diaphragme.

La Divine portait une interminable robe noire, avec col emprisonnant le cou gracile, des plis moirés, parallèles, descendant jusqu'au bout des escarpins vernis. Par contraste, le visage discrètement maquillé semblait d'ivoire. Oh ! ce visage à l'ovale parfait, ou plutôt ce fantôme de visage, comme une apparition, comme un ectoplasme flottant au-dessus du cierge funèbre de la robe !

Je bégayai :

— Ma... mada... madame...

— Bonjour, la compagne ! claironna Consuela. Poursuivant tout de

go :

— J'm'appelle Consuela. Et voici le Père Noël. Alias Peyr de la Fièretaillade, alias un clone de l'authentique Saint Nicolas, patron des écoliers, de la Lorraine et de la Russie, entre autres !

Je protestai :

— Voyons, Consuela. Que signifient ces manières cavalières ! Est-ce ainsi que l'on se présente et que...

— Laissez, Monsieur de la Fièretaillade, ne la grondez pas ! Le tempérament plutôt... dynamique de Consuela ne m'offusque en rien, bien au contraire. Et puisque votre charmante protégée a commencé les présentations, je les poursuivrai. (Tournant la tête vers les enfants :) Voici Tsanoma et Heruka.

Tsanoma, une fille, et Heruka, un garçon, ne devaient pas avoir plus de 7 ou 8 ans. Entièrement nus, excepté un brassard multicolore de fleurs et de plumes, ils présentaient une peau cuivrée sur laquelle s'enroulaient ou zigzaguaient des tatouages rituels, ainsi que le nez légèrement épaté et les pommettes saillantes des Indiens. Plutôt mignons et potelés, ils se dandinaient un peu en retrait de la Divine, visiblement pressés de gambader par toute la salle.

— Tsanoma et Heruka sont télépathes comme moi ! se réjouit Consuela. Mais ça va pas être facile de communiquer : ils ne causent pas la koiné, notre langue, ni l'anglais, ni l'espagnol d'autrefois !

Dans ma cervelle, un constat fulgura : Greta s'était exprimée en koiné, et pour me joindre sur Colombine, et à l'instant pour nous recevoir, la koiné, langue utilisée par l'ensemble de la galaxie, patchwork complexe des anciens idiomes les plus utilisés, pidgin plus évident que l'archaïque espéranto. Elle n'avait pas usé du suédois, sa langue maternelle, ni de l'anglais, langue désormais aussi morte que le latin ou le sanskrit.

— Va falloir que j'utilise des images et des symboles, avec mes futurs copains, que je titille des coins de leur cerveau que je n'ai pas l'habitude de titiller. Ça va être d'un coton, mon colon !

— Consuela, laisse donc continuer madame Garbo !

Et madame Garbo, prenant sur elle pour conserver son sérieux, pour ne rien gêner à son hiératisme de statue, nous présenta le colosse :

— Konrad von Thüringen, Grand Maître de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, considéré comme disparu à la bataille du lac Peipous le 5 avril 1242.

Par dessus sa cote de mailles, le géant à barbe rousse portait un long manteau blanc frappé d'une croix noire, distinctif de son ordre. Dans le creux de son coude, reposait un heaume formidable, sur les côtés duquel s'élargissaient des bois de cervidé.

— Avez-vous faim ? demanda la Divine. J'ai préparé une petite

collation.

Avait été dressée une longue table au plateau blanc, blanc comme le marbre du sol et des murs, et dans cette pièce tout immaculée, se fondait le manteau du Teutonique, mais ressortait la maigre et noire silhouette de la Divine. Et explosaient les brassards des deux petits Indiens.

Autour de la table, des sièges d'époque reculée (Louis XV ? Louis XVI ? Je n'y connaissais pas grand chose en style mobilier, je n'en avais jamais fait ma tasse de thé). Sur le vaste plateau de neige, des jus de fruits, du vin, de la charcuterie, des petits fours, des toasts, des sucreries...

— Consuela, j'espère que tu sauras te tenir, que tu ne vas pas t'empiffrer...

— T'inquiète pas, Papa Noël ! Et puis, je suis en pleine discussion avec mes nouveaux amis, Heruka et Tsanoma. C'est rigolo ce qu'il y a dans leur tête. Rigolo et passionnant. Je sens qu'on va bien s'amuser tous les trois !

— Ah, parce que vous êtes déjà en train de faire connaissance...

— Tout juste !

Longtemps, Consuela ne dit plus rien (événement rarissime !). Se contentant, parfois, de glousser, voire de rire franchement. Comme les deux petits mongoloïdes. Qui alors battaient des mains, et les plumes et les fleurs de leurs brassards s'agitaient, embaumaient, mêlaient leurs couleurs flamboyantes.

— Ils viennent de la forêt amazonienne, précisa Greta.

— De Sol III ? Enfin, de Terra ? euh... je veux dire...

— De la Terre Mère, oui.

— Une planète, hélas ! pratiquement morte, aujourd'hui, chère madame, et qui se remet lentement, trop lentement à mon goût, des outrages d'une pollution imbécile.

— Tsanoma et Heruka viennent de la Terre, certes, mais de la Terre de l'année 1989.

— 1989 ! De si loin dans le passé ? Donc ce serait...

Greta Garbo confirma ce que j'avais pressenti depuis le début :

— Ce sont bien des Pérégrins, comme Consuela, comme tous les enfants de Pompéi des Sables, avant leur puberté. Puis sans transition : Un jus de fruit ? Ou un verre de vin ? Je me suis laissé dire que non seulement vous étiez un expert en antiquités, mais également un œnologue averti. Le nectar liquoreux qui étincelle dans cette carafe de cristal devrait satisfaire et votre odorat, et vos papilles, et votre gorge.

Elle me servit avant même que je ne pusse répondre.

Dans un grand froissement métallique, le Teutonique s'était plus écrasé qu'assis à la droite de Greta. À qui je faisais face. Konrad von Thüringen ne desserra jamais les dents, sinon pour engloutir quelques

choux à la crème et grignoter quelques biscuits secs. Je n'eus pas l'occasion d'entendre sa voix. Pour un peu, j'aurais pu croire en un tête à tête entre moi et la Divine.

Brusquement Greta émit un petit rire charmant, rire qui avait fait toute la publicité du film *Ninotchka* de Lubitsch, car l'affiche, à l'époque, avait proclamé en caractère gras : *Garbo Laughs !* Eh oui, alors pour la première fois, pour son 27ème et avant-dernier film, la Divine s'était enfin permis de rire à l'écran et de dévoiler, au monde entier, le double éventail de nacre de ses jolies dents.

Donc, elle rit, et expliqua, tout aussitôt, la raison de ce soudain accès d'hilarité :

— Je croyais que le Père Noël était un vieillard à barbe blanche et huppelante rouge. Surprise ! Je découvre un homme plutôt jeune, et ne me tenez pas grief de ce que vais vous dire, ni beau ni laid, ni grand ni petit, ni gros ni maigre, un homme sans signe particulier, un monsieur tout le monde, passe-partout, qui pourrait être chauffeur de bus à Chicago, scénariste de films à Hollywood, instituteur ou producteur de pastèques, ou, carrément le Maître Secret de l'Univers.

— Il faut toujours se méfier des idées reçues et des images d'Épinal. Prenez Saint Joseph : dans les crèches, le santon qui le représente habituellement est un vieillard chenu appuyé sur une canne noueuse. Or, Saint Joseph était un jeune homme vigoureux, bien bâti, plein de sève. Le fait que Marie soit restée vierge souligne mieux la sainte performance de ce charpentier qui, toujours, respecta l'intégrité physique de son épouse.

Greta se rembrunit brusquement et soupira :

— Vierge et mère ! Je ne suis ni l'une ni l'autre ! Si vous saviez combien je regrette de n'avoir jamais eu d'enfant ! Autant que Marilyn, votre femme l'a regretté.

— Est-ce vraiment trop tard, pour vous comme pour... ?

Ma question resta en suspens. Les points communs entre Marilyn Monroe et Greta Garbo étaient plus nombreux qu'il n'y paraissait de prime abord, je m'en rendais compte subitement. Aucune des deux n'avait connu les joies, et les souffrances, de la maternité. Pour le grand public, Marilyn avait péri (accident, suicide ou assassinat) à l'âge de 36 ans. À 36 ans également, Greta Garbo décida de mettre fin à sa carrière cinématographique et, près de 50 ans durant, elle vivra recluse, en véritable zombie, visage caché derrière d'immenses lunettes noires, déployant des trésors d'ingéniosité pour échapper à la meute des paparazzi, se contentant, lorsqu'elle acceptait de quitter son appartement new-yorkais, de promenades dans les montagnes suisses ou de visites au seul Muséum of Modern Art. Certes, si la vie sentimentale et sexuelle de Marilyn défraya la chronique, ce qu'avaient douloureusement confirmé mes recherches en la matière,

celle de Greta Garbo fut des plus sage, ou des plus discrète, tellement sage qu'on ne lui connut qu'un seul amant à peu près sûr, l'acteur John Gilbert.

La Divine interrompit mes divagations :

— Vous oubliez de boire votre Sauternes-Barsac.

— Ah ! parce qu'il s'agit d'un authentique...

— ... Château Climens, un excellent millésime, m'a-t-on assuré, d'il y a bien longtemps. Personnellement je n'y connais rien. Je n'apprécie que la vodka. J'espère qu'il sera à votre goût.

À mon goût, il le fut, assurément.

— Que Tsanoma et Heruka étaient des Pérégrins, vous l'aviez deviné, j'en suis certaine, je ne vous ai rien appris. Après avoir franchi les Portes Noires, ils peuvent, à leur gré, voyager dans l'espace et dans le temps, et même y guider des adultes, si cela leur chante.

— Une Porte Noire serait donc dissimulée dans la jungle amazonienne...

— Précisément.

— Faisons le compte : sur Terre existent plusieurs portes, pratiquement une par continent. En Afrique, dans une pyramide égyptienne ; en Europe, non loin d'une abbaye romane de Normandie ; en Amérique du Nord, assez près de Los Angeles, et c'est par cette porte que passa si souvent Nicolas Walburgis lorsqu'il réalisa un clone de Marilyn Monroe ; en Asie, dans quelque montagne de l'archipel nippon ; en Amérique du Sud, au cœur de l'Amazonie...

— ... ajoutez une porte dans la chaîne himalayenne et une autre en Australie, en bordure d'un site sacré des aborigènes...

— ... cela fait sept Portes, sept pour la seule planète Terre...

— ... planète originelle de la race humaine...

— ... sept, chiffre sacré ! En ce qui concerne les Portes disséminées dans l'espace, je connais celle cachée au cœur de l'astéroïde Vesta, donc au cœur du Palais Walburgis, ignorée de tous sauf du Père Noël, car c'est autour de cette Porte qu'il s'est constitué une antre inviolable. Je connais celle de la planète Écho, à Pompéi des Sables, dans le temple consacré à Jupiter. Et vous, miss Garbo, quelle Porte avez-vous utilisée ?

— Appelez-moi donc Greta. Et permettez que je vous appelle Peyr !

— Laquelle avez-vous utilisée, Greta ?

— Celle du système Belphégor, à quelques milliers d'années-lumière d'ici, très précisément tout au fond d'une gigantesque faille de la deuxième des trois planètes de ce système agonisant. Et c'est cette Porte Noire-là que vous et moi, Heruka et Tsanoma, Consuela et le Grand Maître des Teutoniques allons tantôt emprunter pour regagner l'année 1989.

Lentement, je vidai mon verre. Puis je demandai :

— Vous désiriez me rencontrer uniquement pour que je sois votre chevalier servant lors d'une petite excursion dans la jungle amazonienne en 1989 de l'ère chrétienne ?

— Pas uniquement. D'ailleurs, pour si peu de chose, Konrad aurait amplement suffi. Vous êtes attendu.

— Donc, je suis attendu. Et par qui ?

— Par mon actuel... imprésario.

— C'est-à-dire ?

— Je préfère qu'il se présente lui-même. Et que lui-même vous explique le marché qu'il tient à vous proposer.

— Un marché ?

— Quelque chose comme un... (elle retrouva le terme anglais...) comme un deal. Un deal très particulier.

— Vous ne pouvez pas m'en dire plus ?

— J'ignore tous les tenants et les aboutissants de ce marché. Je n'en ai qu'une trop vague idée.

— Pourquoi souhaitiez-vous tant que je ne prévienne point Marilyn, avant de me rendre avec Consuela à votre concession du Palais Walburgis ?

— Pourquoi ? Mais pour lui éviter de s'inquiéter inutilement. Vous savez, je n'ai pas connu personnellement votre épouse. À mon époque, je veux dire, au temps où je tournais encore, les actrices adulées se nommaient Mary Pickford et Gloria Swanson, Edna Purviance et Louise Brooks, Clara Bow et Lilian Gish, ou encore Claudette Colbert et Pola Negri, enfin, je ne veux pas vous accabler sous un flot de noms qui, sans doute, ne vous disent rien.

— Détrompez-vous ! Certains... euh... quand même...

— Si je n'ai jamais eu le loisir de croiser Marilyn, cependant j'ai toujours admiré l'immense actrice qu'elle fut, j'ai toujours été fasciné par le mythe qu'elle devint, et j'ai toujours estimé qu'au fond, en dépit de certaines apparences fâcheuses, c'était une bonne et brave fille. Un peu dépassée par ce qui lui arrivait, mais généreuse et sincèrement aimante, incontestablement. Donc, si elle apprenait que vous deviez vous rendre sur Terre, en une époque troublée, elle en tomberait malade d'appréhension et ne chercherait rien tant qu'à vous rejoindre, en dépit des obstacles ou des dangers éventuels.

— Je ne comprends que ceci : vous ne teniez vraiment pas à ce que Marilyn m'accompagne.

— Sa présence en Amazonie n'est en rien nécessaire. De toute façon, vous pourrez toujours revenir à votre époque quelques minutes seulement après l'avoir quittée. Ainsi votre femme n'aura pas eu le temps de se ronger les sangs. Même si vous, vous aurez un peu vieilli. Vous serez alors plus âgé exactement du temps vécu dans le passé. Quelques heures ou quelques jours. Tout dépendra de ce qu'il vous

sera demandé par... enfin, j'espère que vous vous entendrez avec mon... imprésario.

Depuis un moment déjà, les enfants avaient quitté la table. Et bien sûr Consuela n'avait pas cru bon de m'en demander la permission ! Elle avait conduit ses deux nouveaux amis (car, de toute évidence ces trois-là s'entendaient déjà à merveille, mieux que larrons en foire) vers une autre table dans le plateau de laquelle étaient encastrés plusieurs écrans Tri D. Elle leur apprenait, à une vitesse stupéfiante, des jeux d'une incroyable complexité. L'enseignement par la télépathie, mieux, par la télé-sympathie, s'avérait des plus efficaces. Bientôt, à hauteur des six yeux gourmands, voltigèrent des figures bariolées, symboles, volumes ou personnages.

— Pour nous rendre dans le système de Belphégor, nous utiliserons mon propre vaisseau, Monsieur Peyr. Le vôtre restera ici.

— Que craignez-vous ?

— Je ne doute pas que vous auriez continué à tenir votre promesse de ne point contacter la planète Écho. Je serai moins affirmative en ce qui concerne Consuela. Nos systèmes de communication lui sont inconnus et resteront verrouillés. Elle ne saurait les utiliser.

— Quelle méfiance !

— Ne m'en veuillez pas. Je ne fais qu'exécuter des ordres reçus. Si l'on part à votre recherche, il faudra du temps avant que l'on ne vous retrouve, devenu Francisco de la Torre de la Cruz, et l'on devra passer par la concession Belphégor, puis son affreux système planétaire et déjouer tous les pièges protégeant la Porte Noire.

— Du système Belphégor à la jungle amazonienne année 1989, le voyage sera-t-il direct ?

— Pour quelle raison passer par l'Amérique du Nord ?

— La Porte de l'Amazonie est elle aussi piégée. Des détecteurs infailibles reconnaîtraient le code génétique et décrypteraient la mémoire récente du grand Maître, de Tsanoma et Heruka, ainsi que les miens. Mais comme ils ne reconnaîtraient ni ceux de Saint Nicolas, ni ceux de Consuela, des armes entreraient immédiatement en action, carbonisant les malheureux !

— D'où votre allusion à d'éventuels dangers ! Cependant, il suffit de déconnecter ces armes ! De les rendre inoffensives !

— Mon imprésario est homme de grande, d'infinie précaution. Les armes une fois neutralisées, n'importe qui ou n'importe quoi, amical ou hostile, pourrait surgir venu d'autres univers. Et comme mon ami n'apprécie guère les mauvaises surprises.

— Un léger détour par les États-Unis d'Amérique s'impose ! Consuela revenait vers notre table. Elle enfourna d'un coup un éclair au chocolat et déclara, tout en mangeant, ce que je lui avais pourtant toujours expressément défendu, et on avait peine à la comprendre :

— Est-ce que... j'pourrais pas... me promener... toute nue... comme Heruka et Tsanoma ?

— Pourquoi veux-tu... ?

— Ces vêtements m'agacent.

— Tu sais bien, Consuela, qu'il s'agit d'une question d'éducation et de civilisation. Certes, l'Amazonie, avec ses tribus indigènes, a longtemps ressemblé à un gigantesque camp naturiste. Néanmoins, tel n'est pas le cas de ta planète d'origine. Et imagine un instant ce qu'auraient pensé les employés de l'agence Immo IV, si tu t'étais proménée toute nue dans le satellite Colombine. Le Cercle de Callimaque est un monde d'une effroyable pudibonderie.

N'empêche, j'avais sans doute exagéré. J'avais drôlement affublé la petiote : ruban rose dans les cheveux, chemisier empesé, jupe plissée, socquettes blanches et souliers vernis. Qu'est-ce qu'elle avait rouspété !

— Estime-toi heureuse ! J'aurais pu t'habiller en communicante du rite catholique, trimbalant avec elle son cierge et son missel.

— Avec mon cierge, j'aurais fichu le feu à ton satellite.

— Ça, je le crois volontiers.

— Et quand on sera enfin arrivé en Amazonie, j'pourrai me débarrasser de mes habits ? Et ne porter qu'un brassard comme Tsanoma et Heruka ? C'est si joli, ces plumes et ces fleurs de toutes les couleurs !

— On verra sur place ! Mais... comment sais-tu que nous allons nous rendre en Ama...

— J'l'avais deviné depuis le début ! Pas besoin d'être télépathe pour comprendre. Suffit de voir la trombine de mes nouveaux amis !

Greta Garbo refit entendre son rire chaud et vibrant. Alors le blanc du visage, aussi lisse qu'un masque funéraire, s'égayait, et les joues un peu creuses s'emplissaient de rosé. Je lui demandai à brûle-pourpoint :

— Qui donc mourut le 15 avril 1990 dans un appartement new-yorkais ? La vraie Garbo ou son clone ?

— Quelle importance ?

— Et qui réalisa l'opération de clonage ?

— Qui ? Mais celui que vous allez rencontrer, celui qui vous a donné rendez-vous et dont je suis la messagère.

— J'ai hâte de voir sa tête.

— Alors, ne tardons plus. À moins que vous ne désiriez un second verre de vin.

— Inutile. J'emporterai la bouteille avec moi pour le voyage. Ce serait un crime que de laisser s'éventer ici un si somptueux nectar.

Elle attrapa la bouteille encore aux trois-quarts pleine, revissa le bouchon de force dans le goulot, provoquant une pluie de fines particules de liège, puis l'enfonça avec des tapotements de la paume.

J'en avais visionné, des films de la Divine, dans mon satellite Colombine, avant mes aventures sur la planète Écho. J'avais toujours été un fanatique du cinéma à deux dimensions, surtout des archaïques films muets. J'en étais certain : je n'étais pas assis en face d'une copie de Greta Garbo. Je retrouvais les gestes hésitants, la maladresse gracieuse, la gauche réserve et la timidité intimidante qui avaient illuminé des kilomètres de pellicule qui, sans cela, auraient été bêtement sépia.

Greta se leva dans un doux et imperceptible froissement d'étoffes. Konrad von Thüringen se leva à son tour, et son haubert rendit une longue série de cliquetis métalliques, puis récupéra son heaume gigantesque abandonné sur une desserte. Dans ma précipitation, je renversai ma chaise (Louis XV, Louis XVI ?) et les trois gosses éclatèrent de rire.

La Divine nous précéda d'une démarche si légère que ses pieds ne semblaient même pas effleurer les dalles de marbre. Nous traversâmes le jardin aux essences variées et la salle d'attente. Le boyau de communication avait délaissé mon vaisseau pour se coller contre l'astronef de Greta Garbo.

Excepté la Divine, le Teutonique et les deux petits Indiens, je n'avais pas croisé âme qui vive à l'intérieur de la concession, aucun personnel d'entretien ou résident permanent. Je m'en ouvris à Greta qui expliqua :

— Ici, tout est robotisé. Et dans le système Belphegor, vous ne rencontrerez que quelques natifs de cet univers désolé. Univers que, pourtant, mon imprésario racheta.

Tout en cheminant dans le boyau, je murmurai, presque pour moi-même :

— Garbo, Monroe, Bardot... Curieux cette similitude de noms, deux syllabes et une même rime en "o" pour les trois plus grands mythes du cinéma du XX^{ème} siècle.

— Coïncidence, mon cher, répliqua la Divine. De mon temps d'actrice, les trois mythes de la séduction masculine se nommaient Antonio Moreno, Rudolph Valentino et Ramon Navarro.

— Navarro ?

— Serait-il déjà oublié ? J'ai joué avec lui dans Mata-Hari. Et, présentement, je porte une des robes que je portais dans ce film.

— Elle vous va à ravir.

— Merci du compliment. J'en portais d'autres, en jouant le rôle de la célèbre espionne, des robes autrement plus... sexy. Si le cœur vous en dit... ou plutôt... les yeux...

Consuela, derrière nous, intervint sèchement :

— C'est fini votre numéro de charme, chère madame ?! Papa Noël est déjà marié, ne l'oubliez pas !

— Mais je ne l'oublie pas, ma pauvre enfant ! se récria la Divine. Et rien ne te permet de croire que...

— Quand faut y aller, faut y aller ! la coupa Consuela. Car ce n'est pas la porte à côté, l'Amazonie de l'année 1989 !

— Ramon Navarro... répéta la Divine pour elle-même avec un soupçon de nostalgie dans la voix. Puis, de façon à ce que tous l'entendent :

— Nous admirerons sous peu un village Navajo dans le désert de l'Arizona, tout près de la frontière avec la Californie.

— Ah ? ponctuai-je stupidement.

Le système Belphégor fut atteint après un voyage de 36 heures standard dans l'hyperespace. Voyage sans histoire, sans incident notable. Chacun possédait sa propre cabine, luxueuse. Même les enfants, pourtant devenus presque inséparables. Moi, j'eus tout le temps, trop de temps pour penser à Marilyn Monroe, pour me reposer les mêmes et sempiternelles questions, sur Marilyn Monroe. Greta remarqua ma mine renfrognée. Elle se doutait bien que sous mon crâne roulaient de sombres et tumultueuses pensées qui ne concernaient pas, forcément, la forêt équatoriale. Elle eut le tact de m'importuner un minimum, de m'imposer le moins souvent possible sa trop glorieuse féminité, et surtout de ne jamais m'interroger sur ce qui me taraudait et l'esprit, et le cœur, et l'âme.

Le système Belphégor ? Rien à ajouter à la description antérieure, succincte mais suffisante : trois planètes arides et glacées gravitant autour d'un soleil moribond.

Effectivement, nous n'y croisâmes aucun autochtone. Après un long et chaotique parcours souterrain, après utilisation de navettes successives, après un nombre record de contrôles tatillons – et nul laser ne nous grilla sur place, nul fulgurant ne nous volatilisa – nous pénétrâmes dans la grotte.

Une grotte quelconque, avec stalactites, stalagmites, colonnes biscornues et concrétions extravagantes. Mais, attendant à la grotte, avait été creusée une salle qui ressemblait furieusement à un laboratoire, et dans laquelle, jetant un coup d'œil rapide, je pus apercevoir des alignements de bacs cryogéniques. Ce qui dormait congelé dans ces bacs ? Je m'en doutais déjà. Et au fond de la grotte... la Porte Noire, semblable aux autres Portes Noires disséminées sur Terra et dans l'Univers.

Greta m'avait prévenu :

— Personne, parmi les quelques centaines d'habitants que compte le système Belphégor ne connaît l'existence de cette grotte. Ici, pas d'enfants Pérégrins, comme sur Écho, ou en Amazonie.

— Cette Porte-là, c'est votre... imprésario qui l'a découverte ?

— Pas exactement.

— Nicolas Walburgis ?

Elle n'avait pas répondu. Et je n'avais pas besoin de confirmation.

La Porte... Comment décrire ce qui défie le regard ? Sabbat frénétique de points grisâtres sur un fond d'ébène. Et le fond était autant devant, occultant les phosphènes dansants, que derrière, les révélant.

Instinctivement, je saisis la mimine de Consuela. Greta prit la main du petit Heruka. L'immense paluche du Teutonique emprisonna la menotte de Tsanoma. Et les adultes se laissèrent remorquer par les enfants, piloter comme des êtres aveugles, dans un univers aberrant.

Levant le menton et souriant d'un sourire ironique, Consuela demanda à Greta :

— Pourquoi vous êtes-vous encombrée de ce balourd habillé de fer, de ce Konrad arraché à la noyade dans un lac gelé ?

— Il veille sur ma sécurité, répondit la Divine. Car quoi, je ne suis qu'une faible femme !

— Franchement, vous craigniez réellement que le Père Noël ne vous viole ?

— Non pas cela ! (Et, pour la troisième fois, le rire inimitable cascada) Mais l'on ne sait jamais quelle mauvaise rencontre l'on peut faire sur les chemins de l'espace-temps.

— Sur ce point, madame, je vous donne raison. Et je m'y connais !

Pendant ce court échange, Heruka et Tsanoma n'avaient pas arrêté de babiller en leur incompréhensible langage. Seule Consuela pouvait les comprendre. En se donnant la peine de lire directement dans leur esprit.

La Porte était suffisamment large pour nous avaler tous les six avançant de front. Pourtant nous hésitions encore, avant le grand, l'inconcevable saut. Et je demandai, souffle court, voix blanche :

— Consuela... ?

— Oui ?

— Tu as bien une petite idée.

— Sur... ?

— Le nouvel imprésario de Greta Garbo. Celui qui m'a donné rendez-vous pour un deal d'un genre nouveau.

— Bien sûr.

— Alors ?

— Tu es le Père Noël. Il est ton second. Ton pendant. Ton... ah ! le terme exact m'échappe, je l'ai sur le bout de la langue...

— Mon second ? Mon pendant ?

— Quel est le mot ? En religion ? Ah oui ! Parèdre ! C'est ça ! L'imprésario de Greta Garbo est ton parèdre. D'autant plus que toi tu as épousé Marilyn Monroe.

— Au fond de ma cervelle, la lumière fut :

— Tu veux dire qu'il est le Père...

— C'est le Père Fouettard !

— Et tu n'en as pas peur ?

— Tu rigoles !

— Tu ne connaîtrais rien d'un peu plus précis sur lui ?

— Franchement, le bonhomme ne m'a jamais follement intéressé.

Ce conseil, quand même, sait-on jamais : concentre-toi sur ses sandales.

— Ses sandales ? Mais... ?

— Tu verras. Ou plutôt, tu sentiras : le Père Fouettard, il pue des pieds !

Greta Garbo ne crut pas bon d'ajouter quoi que ce fût aux révélations de la petite.

Et nous avançâmes tous, d'un même mouvement, sans que personne n'eût crié : en avant ! ou : andiamo ! ou : adelante ! ou : let's go ! ou encore : vorwärts ! (ce qu'aurait pu beugler le Teutonique).

Froufrouta la longue robe de Greta Garbo.

Cliqueta la cotte de mailles de Konrad von Thüringen.

Et je me répétais, gorge nouée, cervelle tournant à vide :

— Le Père Fouettard pue des pieds ?!

Nous plongeâmes dans les intermondes.

Alors, de derrière un stalagmite, surgit un ourson en peluche.

De sa patte, il se gratta le sommet du crâne, signe d'une intense perplexité. Sa truffe de plastique clignota un instant comme si elle expédiait un message à l'invisible.

Puis le teddy bear s'assit sur son derrière. Et attendit.

Dieu seul savait quoi.

Qu'il était rouge, le velours du nœud papillon !

Le nœud papillon du nounours, bien sûr, pas celui du bon Dieu !

Quoique, la différence...

6. Eve en Paradis

Dans le Maine, Mickey Booney avait eu affaire à un sosie de l'inspecteur Colombo. À l'aéroport de la Guardia l'attendait le double de Karl Malden. L'agent, Baxter, en effet, possédait un nez aussi phénoménal que celui de l'acteur fétiche d'Elia Kazan.

Si, à la racine, l'arête s'avérait plutôt fine, plus bas s'épanouissait une énorme patate douce. Et sur cette patate se multipliaient des excroissances rougeaudes comme des germes de tubercule.

Au milieu des embouteillages, entre deux gigantesques échangeurs autoroutiers que baignait la lumière louche d'une aube saturée d'humidité, Booney demanda en soupirant :

— Nous nous rendons directement chez Mamovan ?

— Directement ! Nous y sommes attendus !

— Par qui ?

— Par un spécialiste qui saura, bien mieux que moi, répondre à vos questions.

— Et il s'agit de... ?

— Kirkerian lui-même.

— Connais pas ! Ou à peine.

— Ah bon ! Vous ne vous intéressez ni à la peinture contemporaine ni au marché de l'art ?

— L'opéra me suffit amplement. Mais vous allez me mettre au parfum.

Et, tout en roulant, l'agent Baxter mit au parfum son supérieur hiérarchique. Tandis qu'il expliquait, il mâchouillait la moustache que cachait à moitié l'énormité de son bulbe nasal.

Achod Kirkerian était un des plus prestigieux marchands d'art du moment. Il possédait des galeries à New York et Toronto, Paris et Tokyo. Il était envié par des directeurs de galeries aussi célèbres que Léo Castelli, Anina Nosei, Holly Salomon, Marisa del Re ou Barbara Mathes. Achod Kirkerian avait exposé les œuvres de débutants dont les toiles, désormais, valaient des millions de dollars : Gorky, Rothko ou Tobey. Il avait également fait connaître le talent de jeunes prodiges comme Georges Baselitz, Jim Dine, Jean-Michel Basquiat, Cy Twombly, Joseph Beuys ou Robert Rauschenberg.

— Pitié ! supplia Booney. Cessez ce déluge de noms qui ne me disent absolument rien !

— Il s'agit pourtant de peintres...

— ... qui ont fait fortune ? Je veux bien vous croire. Mais je ne possède aucun de leurs supposés chefs-d'œuvre. Et je n'en posséderai jamais. Pour moi, de toute façon, la peinture s'arrête à Van Gogh et les Impressionnistes. J'accepterai encore Picasso, Matisse ou Dali, juste

pour rire.

La grande découverte de Kirkerian, ancien réfugié arménien, avait été celle d'un autre arménien : Levon Ter Mamovan. Et une toile de Mamovan valait maintenant autant que celles d'un Balthus, d'un Pollock ou d'un Hartung.

Le style de Mamovan ? Ma foi ! valait mieux voir par soi-même. Parce que, pour ce qui était de définir précisément pareil délire chromatique...

Où habitait Mamovan ? Au dernier étage d'un gratte-ciel en bordure de Central Park, dans un appartement de plus de 400 mètres carrés donnant sur le Sud et à l'Ouest. Non loin du "Met", le Metropolitan Muséum of Art. Tout près, également, de la rue où vivait, recluse, la célèbre Greta Garbo.

— Pourquoi cette allusion à Garbo ?

— Vous verrez, Monsieur Booney, vous verrez...

— Dans le Maine, j'ai entendu. Et ce que j'ai entendu n'était vraiment pas commun. Je gage, désormais, que ce que je verrai sortira tout autant de l'ordinaire.

Une place de parking leur avait été réservée, près de Central Park, au pied du building où Levon Ter Mamovan avait installé et ses pénates et son atelier.

Au dernier étage, Achod Kirkerian les réceptionna à leur sortie d'ascenseur. Kirkerian ne mesurait guère plus d'un mètre cinquante. Tête chenue, teint cireux, gestes nerveux et débit saccadé, il prévint le haut responsable de la DEA :

— Vous n'en croirez pas vos yeux !

Deux policiers en tenue s'effacèrent et Mickey Booney, suivi de l'humble agent Alan Baxter et du célèbre propriétaire de galerie Achod Kirkerian, pénétra dans l'appartement atelier de Levon Ter Mamovan.

Dans tout l'appartement, il ne restait ni table ni chaise, ni lit ni armoire, ni canapé ni desserte, ni porte ni rideau, ni même chevalet ou cimaise. Ni cuvette de WC ni baignoire. Plus de lavabo ou d'évier.

Radiateurs et système d'air conditionné s'étaient envolés. Les immenses baies vitrées qui auraient dû donner sur Central Park avaient été bouchées. Toute ouverture vers l'extérieur avait été colmatée et ne laissait plus passer le moindre rai de lumière. Des spots, des réflecteurs, des lampes halogènes, alimentés par un générateur électrique, avaient été disposés par le FBI suivant les conseils de Kirkerian et éclairaient tous les murs et leurs recoins. Car tous les murs, sans exception, étaient couverts de fresques. Était également peint le support quelconque (plâtre, bois, toile, colle ou détrempe) qui recouvrait les fenêtres. Les plafonds uniformément gris et la moquette omniprésente et verdâtre rehaussaient les vives couleurs répandues sur le moindre centimètre carré de surface

verticale.

Longtemps Mickey Booney déambula à pas lents, admirant chaque peinture, bouche bée. Enfin, il demanda à Achod Kirkerian de lui fournir un minimum d'explication.

— Soit ! Mais, si vous le voulez bien, regagnons le hall d'entrée, monsieur Booney. Ne restons pas dans cette ultime et si... funèbre pièce !

L'avant-veille, Achod Kirkerian avait plusieurs fois tenté, mais en vain, de joindre Levon Ter Mamovan au téléphone. Il s'était rendu, en personne, au domicile de l'artiste. Trouvant porte close, n'obtenant pas de réponse à ses coups de sonnette rageurs, sachant pertinemment que le peintre n'était pas sorti de chez lui depuis près de quatre jours, il avait fait appel à la police qui avait défoncé la porte. Immédiatement contacté, le FBI s'en était mêlé, bouclant tout l'étage et opérant les premières investigations, avec l'aide éclairée du propriétaire de galeries. Qui allait rendre compte au haut responsable de la DEA venu tout droit d'Arlington (Virginie).

Sur les murs du hall d'entrée avait été représenté un gigantesque amphithéâtre romain. Sur la cloison de droite, debout au milieu de la loge impériale, protégé des ardeurs du soleil par un vélum pourpre, un caesar tendait un bras et pointait son pouce vers le bas. Dans l'arène maculée de tâches cramoisies, un mirmillon casqué, les muscles zébrés d'estafilades sanglantes, s'apprêtait à enfoncer son épée dans la gorge du rétiaire vaincu qui gisait à ses pieds.

— Un "pollice verso" ! commenta Achod Kirkerian.

— Pardon ?

— Une expression latine signifiant "pouce vers le bas". Ce genre de tableau, de style pompier et grandiloquent, propre à remporter le Grand Prix de Rome, était fortement prisé au XIX^e siècle, avant la tempête impressionniste. Un artiste comme Jean-Léon Gérôme s'en fit une spécialité.

— L'empereur, dans sa loge, c'est...

— C'est Tibère. Une erreur en l'occurrence. Car Tibère avait en horreur les jeux du cirque.

— Mamovan avait-il déjà peint quelque chose dans ce genre ?

— Jamais. Mais l'académisme qu'il plagie est ici magnifié. Il a atteint un réalisme tel que, pour un peu, on imaginerait que le gladiateur vainqueur, sa première besogne achevée, pourrait s'extirper du mur, nous attaquer en rugissant et...

Il s'interrompit, parvint à calmer le tremblement de ses membres.

Sur le mur de gauche, le style différait du tout au tout. Un gladiateur noir faisait tourner, au-dessus de sa tête, l'adversaire qu'il venait d'emprisonner dans son filet. Et une partie des gradins de bois, suite à une explosion d'origine indéterminée, jaillissait vers le

ciel. Sur l'un des fragments projetés, on lisait l'inscription : FIDENA.

— Très fantastique, cette représentation. Et quelle école est ainsi pastichée ?

— Ce n'est pas une école qui sert de modèle. Mais un peintre français du XVII^e siècle, qui œuvra à Rome, Monsu Desiderio, c'est-à-dire Monsieur Didier. Atmosphère irréelle, quasi surréaliste, gigantisme du décor, petitesse des personnages, violence des coloris, tout y est. Avec plus de puissance, de force et d'étrangeté encore que dans l'original.

— Cette inscription ?

— Fidena ? Il s'agit d'une ville antique, sur le Tibre. En 27 après Jésus-Christ, un certain Attilius, affranchi d'origine, y fit bâtir un immense amphithéâtre de bois qui s'écroula, la première fois qu'il fut plein. Bilan de la catastrophe : 50 000 morts ou blessés. L'historien latin Tacite relate cette funeste tragédie dans ses Annales, au livre 4, chapitre 62.

— Quelle précision !

— Voilà près de 36 heures que nous étudions, analysons et tentons d'interpréter ces fresques !

— Car vous êtes persuadés que le choix des sujets n'est pas anodin.

— Nous en sommes persuadés. Ils repassèrent dans le grand salon.

Chacun des quatre murs supportait le même motif, célèbre depuis des siècles, et travaillé selon des écoles différentes : la Tentation de Saint Antoine. Étaient imitées les versions de Salvador Dali, de Max Ernst, de Paul Delvaux ; quant à la quatrième, il s'agissait d'un mixte détonnant où se devinaient des emprunts à des œuvres plus anciennes, celles de Schöngauer, Grünewald, Bosch ou Teniers.

Dans la version Dali, sur un fond d'une platitude désolante, façon désert sans fin, un Saint Antoine nu brandissait une croix de bois pour conjurer un défilé d'animaux cauchemardesques : d'abord un cheval cabré aux pattes de derrière démesurées, puis quatre éléphants, aux interminables cuisses de sauterelles, le premier portant sur son dos la coupe de luxure d'où jaillissait une femme nue se pelotant les seins. Achod Kirkerian expliqua :

— En 1946, le metteur en scène Albert Lewin, pour les besoins de son prochain film *La Vie Privée de Bel Ami* d'après le roman de Guy de Maupassant, souhaite la représentation inédite d'un thème rebattu, la Tentation de Saint Antoine. Un concours fut organisé. Y participèrent, entre autres, Dorothea Tanning, Louis Guglielmi, Ivan Le Lorraine Albright et, bien sûr, Salvador Dali, Max Ernst et Paul Delvaux. Le jury, présidé par Marcel Duchamp accorda la palme à Max Ernst.

— Mamovan a quelque peu modifié ses modèles.

— Dans l'original de Dali, la prostituée dansant sur la coupe de la

luxure n'était pas identifiable. Alors qu'ici...

— Il s'agit de... Monroe. Marilyn Monroe.

Marilyn Monroe offrant complaisamment sa plastique dénudée, voilà un fantasme des plus communs. Mais je ne me souviens pas que Mamovan ait été particulièrement hanté par les formes plantureuses de cette actrice. Le second éléphant portait, chez Dali, un obélisque égyptien.

— Ici, il porte un... vaisseau spatial ?

— Cet appareil racé, rutilant, le nez pointé vers le ciel et qu'on dirait prêt à décoller, je pense qu'on peut l'appeler vaisseau spatial. Chez Dali, les éléphants trois et quatre transportaient des architectures vénitiennes, des villas palladiennes. Et dans la reproduction de Mamovan...

— Sur le dos des éléphants trois et quatre, le même temple... précolombien ?

— Précolombien ! Je n'aurais pas choisi d'autre qualificatif. Même si ce temple-montagne relève de l'art maya autant qu'aztèque. Au fond du tableau, derrière un banc de nuages, point de cinquième éléphant porteur de tour phallique, comme dans l'original.

— ... mais un gigantesque... nounours en peluche, façon King Kong, secouant dans sa patte droite un hélicoptère de combat attrapé par la queue ! Ça... ça n'a aucun sens !

— Marilyn Monroe, une pyramide précolombienne, un teddy bear géant... Je reste persuadé qu'un lien existe entre tous ces éléments apparemment disparates. Mamovan seul aurait pu nous révéler le sens caché d'un pareil puzzle, ou en expliciter les pièces manquantes.

Dans la reproduction du tableau de Max Ernst, des modifications semblables avaient été apportées : le visage de Marilyn Monroe remplaçait la face simiesque prête à dévorer le corps couché et arqué de Saint Antoine, et se devinait, au-dessus du décor de jungle grouillante, la triomphante nudité de...

— Greta Garbo ! Aucun doute, Monsieur Booney, il s'agit bien d'elle. Mais de la Garbo de 36 ans, au moment où elle abandonnait définitivement le cinéma. Monroe, Garbo, nous les retrouvons dans le pastiche de la toile de Delvaux.

Le décor et l'organisation générale voulus par le belge Delvaux avaient été parfaitement respectés. Au premier plan, se tenaient debout trois femmes nues, corps potelés, blancs comme lait, sur lesquels se détachaient, obsédants, les noirs triangles pubiens. Les Trois Grâces ? Le Jugement de Paris sans le juge lui-même ? Et pas de Saint Antoine ! Ou si lointain, à peine discernable !

— Les trois femmes peintes par Delvaux étaient impossibles à identifier. Ici, nous reconnaissons...

— ... Monroe, Garbo et Brigitte Bardot ! Trois mythes du cinéma,

trois sex-symboles dont les noms riment étrangement.

Dans l'inextricable fouillis de la quatrième version de la Tentation, on ne retrouvait aucun portrait de ces trois stars. Mais des détails étonnaient. Certes l'on reconnaissait l'homme aux pieds palmés, au corps couvert de plaies et de pustules, au ventre ballonné, tenant dans un sac le livre du saint, tout droit sorti du polyptique d'Issenheim peint par Grünewald. L'on reconnaissait également le combat entre un navire-cigogne et un bateau-poisson monté par un oiseau cuirassé, tel que l'avait imaginé Jérôme Bosch vers 1500. Mais des éléments avaient été ajoutés qui n'appartenaient ni à Bosch ni à Grünewald : un formidable tyrannosaurus rex, derrière la gueule ouverte duquel jaillissait le même astronef que celui porté par un éléphant de Dali ; un furieux combat entre des samouraïs et des pirates ; un char Tigre de la deuxième guerre mondiale canonnant des hordes mongoles ; et des planètes rouges et jaunes, de différentes grosseurs, tournant les unes autour des autres.

— Il a vu, n'est-ce-pas, Monsieur Booney ?

— Qui a vu quoi ?

— Mamovan. Il a vu, ce qu'il a peint. Ce monstre préhistorique, ce combat entre des pirates et des samouraïs, ce char Tigre et ces hordes mongoles, il les a vus !

— Moi, ce que je veux revoir, ce sont les fresques des pièces suivantes.

Tous les couloirs de l'appartement s'embrasaient de fulgurances abstraites. Qui s'y serait intéressé, y aurait décelé l'influence des principales écoles ayant prôné le non-figuratif : orphisme, tachisme, constructivisme, suprématisme. Se devinaient les rythmes colorés ou les architectures chromatiques des Kandinsky, Klee, Kupka, Mondrian, Malevitch, Alechinsky ou Poliakoff.

Mickey Booney et Achod Kirkerian pénétrèrent dans ce qui avait été la chambre de Levon Ter Mamovan. Le nez énorme d'Alan Baxter suivit, à distance respectueuse. À aucun moment le sosie de Karl Malden n'avait interrompu la discussion entre le directeur de la galerie et le haut ponté de la DEA.

Mickey Booney n'attendit pas le commentaire du petit arménien. Il avait déjà pressenti le titre de cette gigantesque fresque historique :

— La Bataille du lac Peipous. Kirkerian s'inclina, sincèrement admiratif :

— Bravo ! Il s'agit effectivement de la représentation de cette fameuse bataille qui opposa les chevaliers teutoniques aux troupes russes d'Alexandre Nevski.

Cavales éentrées, glaces disloquées, casques défoncés, cadavres démembrés. Dans le ciel, les nuages bas s'affrontaient avec autant de sauvagerie que, dans la neige, les guerriers bardés de fer.

— Jamais Mamovan ne s'est frotté au genre historique, totalement démodé. Jamais il n'a tenté de rivaliser avec les œuvres colossales d'un David, d'un Delacroix, ou d'un Hodler. Ce qu'il a peint là, c'est autant la bataille du lac Peipous que la bataille finale de l'Apocalypse, celle d'Armageddon qui verra les légions angéliques affronter les hordes infernales de Gog et de Magog.

Prise à main gauche et dans le sens des aiguilles d'une montre, la fresque continue se lisait comme une bande dessinée, ou à la façon de la tapisserie de Bayeux. Et, lorsque le lecteur subjugué en était revenu tout près de l'entrée de la chambre, il découvrait une scène curieuse : monté sur une haridelle efflanquée, un moine, tout aussi efflanqué, portant sandales et robe de bure, offrant prunelles hallucinées au-dessus des joues maigres et d'une barbe effilochée, conduisait derrière un bois une cinquantaine de chevaliers qui avaient échappé au désastre. Le premier des chevaliers portait un heaume impressionnant, à double ramure de cerf.

— Ce moine ressemble fichtrement aux Saint Antoine des quatre Tentations. Et nous allons le retrouver dans la salle du fond, celle qui, il y a peu, donnait sur Central Park et servait d'atelier.

Dans la tête d'Arthur Ash a subsisté une image de chevalier teutonique, se souvint Booney. Et Roberto Casals m'a parlé de la Bataille du lac Peipous et du film réalisé par Eisenstein sur cet événement capital. Il réprima un frisson glacé.

Ils quittèrent la chambre et évitèrent deux autres pièces déjà visitées. Sur les murs de l'une avait été peinte une scène difficile à identifier : une foule paniquée s'écrasait contre des grilles de fer tandis qu'au-dessus d'elle explosaient des feux d'artifice ; les personnages portaient des habits d'une coupe ancienne, de la fin du XVIII^e siècle peut-être. Sur les cloisons de l'autre était représenté un spectacle prophétique, la chute du mur de Berlin. La Porte de Brandebourg se reconnaissait aisément. Vœu pieux ! avait songé Booney. La fin du rideau de fer n'est pas pour demain !

Ils pénétrèrent dans l'ancien atelier, la pièce la plus vaste. Les sunlights arrachaient aux ténèbres une crucifixion au réalisme cru. Crucifixion à la fois formidable et blasphématoire. Car Marilyn Monroe avait prêté ses traits à Marie-Madeleine et Greta Garbo à la Vierge Marie. En cette époque de fanatisme religieux, où l'on brûlait des cinémas projetant La Dernière Tentation du Christ de Martin Scorsese, et où un Salman Rushdie était condamné à mort par une fatwa de Khomeiny, le chef suprême de la révolution iranienne, pour avoir écrit Les Versets Sataniques, voilà une œuvre qui n'était pas à mettre sous les yeux des chrétiens intégristes ! Garbo en Notre Dame des Sept Douleurs ! Monroe en putain repentie !

Les narco-trafiquants colombiens Pablo Escobar, Jorge Luis Ochoa

et José Rodriguez figuraient les Romains jouant aux dés le manteau du crucifié. Le légionnaire Longin, reconnaissable à la lance qu'il tenait encore à la main et dont la pointe dégouttait de sang, était habillé de curieuse manière, en petit marquis, avec perruque poudrée, pourpoint rosé bonbon, culotte mauve, bas violets et talons rouges.

Le Père Noël tenait le rôle du bon larron, supplicié à la droite de Jésus : il avait conservé ses symboles distinctifs, sa mitre d'évêque, sa barbe blanche et sa houppelande rouge ; au pied de sa croix, était renversé une hotte dégorgeant de jouets. Un teddybear à nœud papillon rouge garance avait roulé contre un caillou. Le mauvais larron, juste pendant, était joué par le Père Fouettard : robe de bure, barbe charbonneuse, martinet aux lanières de cuir accroché à la ceinture ! Le visage du Père Fouettard ? Le même que celui des quatre Saint Antoine, le même que celui du moine guidant une cinquantaine de Teutoniques loin d'un combat furieux, le portrait craché de Grigori Iefimovitch Raspoutine !

Au-dessus de la tête du Christ, le panneau cloué ne portait pas l'inscription habituelle I.N.R.I., mais L.A.S.E.R.

Quant à celui qui figurait le Fils de Dieu, le Roi des Rois...

— Comment Mamovan a-t-il pu se crucifier lui-même ? Puis enduire tout son corps d'une résine protectrice transparente afin que son cadavre, jamais, ne pourrisse ?

— Car vous êtes certain, Monsieur Kirkerian, que personne...

— Non Monsieur, personne n'a pénétré dans cet appartement depuis que moi-même l'ai quitté il y a quatre jours de cela, la dernière fois que j'ai vu Mamovan vivant. Au-dessus de la porte d'entrée, il y a une caméra savamment dissimulée qui filme tous les visiteurs, colporteurs et autres importuns. Cette caméra était reliée à deux récepteurs, l'un ici, récepteur disparu, l'autre chez moi. La police a visionné les bandes des quatre dernières journées. Sa conclusion est formelle : personne n'est entré, personne n'est sorti.

Le corps nu, excepté le perizonium pudique ceignant les hanches et cachant les parties génitales, était tout entier zébré de traces de fouet. Au côté droit, une béance ouverte, avait laissé couler un double filet de sang et d'eau. Saisissant était le relief de ce corps se détachant sur l'ensemble de la fresque, développant une ombre torturée. Mâchoire pendante, muscles tendus, côtes et nerfs saillants : aucun peintre, aucun sculpteur, jamais, n'avait pu atteindre un tel réalisme.

— Je croyais que Mamovan était un homme plutôt petit.

— Il avait la même taille que moi, Monsieur Booney. En se crucifiant, il s'est allongé d'une bonne vingtaine de centimètres. Pour un peu sa poitrine se déchirerait.

Regardant droit dans l'au-delà, les yeux étaient restés ouverts. Pour les refermer, il aurait fallu les débarrasser de leur film de résine

protectrice.

— Vous n'ignoriez pas qu'il se droguait, n'est-ce-pas ?

— Si vous saviez, Monsieur Booney, les trésors d'éloquence que j'ai pu déployer afin de le convaincre de tenter une cure de désintoxication ! Hélas !! Tous mes efforts sont restés vains. Mais vous, vous avez peut être une petite idée sur cette drogue nouvelle que Mamovan a absorbée.

— Certes, j'ai mon idée sur cette drogue nouvelle.

— Et elle s'appelle ?

— Son nom est écrit, en toutes lettres, au-dessus de la tête de Jésus-Mamovan.

— Laser ?

Au pied de la croix centrale poussait, incongrue, une plante ombellifère, ressemblant à du persil, à la manière de la mandragore qui, selon la légende, croissait au pied des gibets.

— Cette herbe curieuse, peinte par Mamovan...

— Le laser ressemble peut être à cela.

La scène du Golgotha occupait ce qui avait été une immense baie vitrée. Sur le mur de droite, une caverne figurait le futur tombeau du Christ, et au fond de cette caverne était peinte une porte d'ébène mouchetée de blanc. Porte allégorique ? À gauche un séisme était représenté, des temples romains s'écroulaient, des roches s'ouvraient en deux, des volcans crachaient haut leurs entrailles, des étoiles tombaient, et sur l'une d'elles était écrit : Absinthe-Tchernobyl. Détail anachronique : un zeppelin pointait un nez surnois derrière un geyser de lave. Et sur ce nez on lisait : "Von und Zu". Un mystère de plus !

— J'ai obéi aux injonctions du F.B.I. Je n'ai parlé à personne de la fin tragique de Levon Ter Mamovan.

— Vous avez fort bien fait, monsieur Kirkerian.

— Pourtant, j'aurais aimé que d'autres amateurs d'art, des connaisseurs, des esthètes avisés, puissent également admirer...

— Il n'en est pas question !

— Même pas Philippe de Montebello, le directeur du MET ?

— Même pas lui !

— Qu'allez-vous faire de cet appartement ?

— Le gouvernement fédéral l'achètera. Et le condamnera. S'il le faut, toutes les fresques seront recouvertes de minium !

— De minium ! même ce qui a été peinte dans l'ancienne salle de bain ?

— Même cela ! surtout cela ! Pour expliquer la disparition de l'artiste, nous inventerons. Pourquoi pas un suicide en haute mer ? Mamovan, me suis-je laissé dire, appréciait immodérément la navigation de plaisance. En solitaire.

Comme ils se détournèrent enfin du corps crucifié, Kirkerian

remarquait :

— Tiens ! L'agent Baxter n'est plus avec nous.

En effet. Le tarin boursouflé ne se profilait plus sur fond de fresque vive.

— Où est donc passé votre compagnon ? (Tout en posant la question, Kirkerian trouva la réponse)

— Le Paradis ! Il est retourné au Paradis !

— Le fou ! jura Booney.

Les deux hommes se précipitèrent. Dans sa hâte, le haut responsable de la DEA renversa un projecteur dont le spot explosa. S'accusèrent les ombres dévorant le cadavre du supplicié.

Le couloir menant à l'ancienne salle de bains n'était point décoré de motifs abstraits comme les autres couloirs : il s'étourdissait de prairies émaillées de fleurs, de papillons voltigeants, de rivières glougloutantes. Les murs de la salle de bains, une salle, véritablement, car Mamovan avait tenu à ce que sa baignoire tienne plus du bassin olympique que du sabot, avaient été peints de ce qui ne pouvait être que l'Éden originel. Et sous la fraîcheur des frondaisons, les loups jouaient avec les agneaux, les lions avec les biches, et les ours croquaient des pommes juteuses. Sur un ciel bleu pervenche, musaient des nuages floconneux. Dans les branches contournées d'arbres inconnus se devinait la circulation d'une sève d'éternité. Aucune lampe halogène, aucun spot, nul sunlight, nul projecteur n'éclairait la pièce. Qui s'illuminait de sa propre fresque. Car une clarté de lune pleine irradiait des couleurs, clarté tiède et enivrante, semblable également à celle que produit, la nuit, un paysage sous la neige.

Adam n'était pas représenté. Eve seule, folâtrait dans les herbes. On ne la voyait pas immédiatement. Il fallait entrer dans la pièce et se retourner. Et on restait tétanisé. Admirer une telle perfection dans sa naïve nudité vous statufiait sur place.

Pareille splendeur n'avait eu pour modèle ni Monroe, ni Garbo, ni Bardot, car elle était vraiment l'Idée Même de Beauté Féminine, avec toutes les majuscules qui s'imposent, celle qu'avaient si imparfaitement, si grossièrement tenté de reproduire les corps difformes et de Monroe, et de Garbo et de Bardot.

Toutes les Eve de Durer, de van Eyck ou de Cranach, toutes les Vénus callipyges ou anadyomènes sculptées par les Praxitèle ou les Phidias, toutes les odalisques langoureuses d'Ingres ou de Delacroix, toutes les nixes, les sirènes, les "maja desnuda", les "Olympia" et autres madones au sein dévoilé, ne valaient pas la Créature Absolue qu'avait caressée le pinceau de Levon Ter Mamovan.

D'ailleurs, s'agissait-il d'Eve ou de Lilith ?

Lilith, la première compagne d'Adam, façonnée comme lui dans le limon paradisiaque. Et qui, s'ennuyant à mourir en un lieu où il fallait

d'abord être tenté pour pécher, s'était laissé pousser des ailes pour mieux s'enfuir en jouant les filles de l'air. Lilith, la première des magiciennes. Qui n'avait pas eu besoin, pour cela, de goûter à l'Arbre de la Science du Bien et du Mal.

Vision dangereuse. Proprement délétère.

Car alors vous devenez pur regard. Vous vous désincarne petit à petit en vous échappant à vous-même par vos propres yeux. Toute votre substance fuit, éperdue, par votre prunelle, fond dans la prunelle d'Ève/Lilith, ou plutôt se répercute dans sa pupille. Vous rejaillissez. Et vous êtes Adam. Adam admirant, pour l'éternité, la nudité foudroyante de sa compagne. Vous êtes Adam, que vous ayez été, au départ, un homme ou... une femme.

Sur la portion du mur faisant face à Eve/Lilith la Parfaite, embaumait une nature vierge et bruissante. Sur ce fond végétal, avaient été projetés, en deux dimensions, un agent du F.B.I. et un policier de New York. Ils avaient été hypnotisés et piégés par la Première des femmes. Ils s'étaient désincarnés. Ils ne subsistaient plus que sous l'aspect de personnages peints. Dans le registre hyperréaliste.

Tempêtant de concert, Kirkerian et Booney firent irruption dans la salle du Paradis. Figé, Alan Baxter devenait déjà translucide. Booney le gifla. Sa main s'enfonça dans ce qui ressemblait à du saindoux frais, ou de la pâte à modeler tiède, ou de la vase aspirante. Avec l'aide du marchand d'art, il parvint néanmoins à renverser le statufié mollissant, et cela fit un grand "flotch" sur le carrelage. Tandis qu'Alan Baxter reprenait de la consistance, sur le mur des Élus, en face de la nudité d'Ève/Lilith, s'effaçaient progressivement les premiers linéaments et les premières couleurs d'un portrait en pied déjà criant de vérité.

Ils traînèrent le corps par les chevilles pour le sortir de la salle-piège. Et Baxter, réalisant enfin, murmura toujours couché sur le dos :

— Où suis-je ? Tout bêtement. Puis :

— Quel est le fou... le sadique... le monstre qui m'a chassé du Paradis ?

Booney explosa :

— Je ferai murer cette salle de bains ! Je refermerai définitivement la porte de l'Éden !

Il s'en prit vertement aux agents en faction qui auraient dû interdire le passage vers la salle de bains.

— Mais l'agent Baxter fait partie de la maison... lui fut-il répondu. À quoi Booney répliqua :

— Désormais, même à moi il faudra interdire le passage. Dussiez-vous m'assommer !

Un peu plus tard, sur le palier, en attendant l'arrivée de l'ascenseur, il demanda à Kirkerian :

— Ce n'était pas la première fois que Mamovan se shootait au laser, n'est-ce pas ? Il ne vous a pas raconté ce qu'il avait ressenti... ou vécu, lors de la première prise ? Vous étiez son seul confident, je suppose donc...

— Oui, il m'a raconté ce qu'il avait vécu.

— Alors ?

— Il avait vécu toute l'existence d'un des plus illustres peintres de l'antiquité, celle d'un certain Euphronios, qui vécut à Athènes au VII^e siècle avant Jésus-Christ.

— Vous avez cru à cette fable ?

— Après son trip, Mamovan parlait parfaitement le grec ancien !

— Je comprends que vous n'ayiez pas réussi à le dissuader de recommencer.

— Hélas ! Il nous a révélé le Paradis. Et vous, vous emprunterez la détestable mais nécessaire défroque de l'Ange à l'Épée de Feu. En quatre jours, Levon Ter Mamovan a réalisé la plus ahurissante, la plus fabuleuse suite de fresques qu'il m'ait été donné de contempler. Combien vaut désormais cet appartement ? C'est un marchand d'art qui vous parle : ce n'est plus en millions, mais en milliards de dollars qu'il faudrait compter.

— Le calcul n'a jamais été mon fort. Vous savez ce qui, ici, m'a le plus étonné ? Non ? C'est que l'appartement ne sentait même pas la peinture fraîche.

La mâchoire de Kirkerian se décrocha.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit en chuintant.

Un agent du F.B.I. ramena Baxter chez lui afin qu'il retrouvât tous ses esprits, puis reconduisit Mickey Booney à l'aéroport de la Guardia. Chaleur de serre à l'extérieur. À passer sans cesse de cette touffeur de fin d'été aux intérieurs bénéficiant de l'air conditionné, Booney accumulait rhinites, gripes et coryzas. Il pensa : Vivement l'hiver !

Dans l'avion filant vers Arlington, il prit garde à ne point s'endormir. Certes il n'avait contemplé qu'une fraction de seconde la nudité d'Ève/Lilith. Il craignait cependant qu'un rêve ne le transportât à nouveau dans le Jardin de l'Éden, face à la sublime créature, et qu'il se désincarnât progressivement dans son sommeil pour se retrouver, à tout jamais, collé comme une mouche, contre le mur d'une ancienne salle de bains.

Lui avait réussi l'exploit de s'arracher, presque immédiatement, à la fascination. Pas comme cet écerelé d'Alan Baxter ! Ah ! Le nez d'Alan Baxter, cet appendice phénoménal et monstrueux ! Monstrueux ? Voire ! Projeté dans la fresque du Paradis, au milieu des élus admirant la Parfaite Beauté, le pif démesuré n'aurait plus choqué. Au contraire. Il aurait été admirablement intégré. Il aurait trouvé sa justification dernière. Son excellence dans la tératologie même.

Un peu avant l'atterrissage, Booney pensa encore : Quel foin ferait Greta Garbo si elle apprenait qu'elle était représentée, dans la maturité de ses 36 ans, entièrement nue et de façon hyperréaliste, sur le mur d'un appartement situé tout près du sien !

Dans l'immeuble de la DEA, il retrouva un Roberto Casals triomphant qui l'attendait impatiemment :

- J'ai tous les renseignements que vous désiriez, Monsieur Booney.
- Renseignements... ?
- Concernant le laser.
- Vite ! Suivez-moi dans mon bureau !

Une fois installé dans un confortable fauteuil, Roberto Casals chaussa ses lunettes, ouvrit le volumineux dossier qu'il avait longtemps tenu coincé sous son bras et se lança dans une longue explication où se mêlaient histoire et médecine, botanique et géographie, linguistique et numismatique.

— Le laser qui nous préoccupe n'a, évidemment, rien à voir avec la lumière cohérente. Il s'agit du nom latin d'une plante. Au génitif, on disait "laseris". Je n'ai pas très bien compris ce qu'est le génitif, les explications de l'ordinateur étant, sur ce point, fort embrouillées. Il semble, heureusement, qu'il s'agisse là d'un détail de peu d'importance.

— Au fait !

— Le laser, ou laserpitium, ou encore silphion ou silphium pour les Grecs de l'Antiquité, était une plante ombellifère et monoïque qui devait ressembler au persil. (Persil ? s'interrogea Booney. Il n'avait pas oublié la plante peinte au pied de la croix centrale.) Monoïque signifie : qui porte des fleurs mâles et femelles. Sur ce point, l'ordinateur fut fort clair. J'ai bien dit : le laser "était" une plante monoïque, car selon toute vraisemblance elle a totalement disparu. Pour certains botanistes la *Ferula Asa Foetida*, que l'on trouve en Iran, serait une espèce inférieure, abâtardie de laser, toujours utilisée comme condiment, entrant, notamment dans les ingrédients de la sauce Worcestershire.

— Je déteste la sauce Worcestershire !

— Je ne l'aime pas non plus. Petit historique du laser : le laser apparut dans le Nord-Est de la Libye, en 630 avant J.C., quand le Grec Battus y fonda la dynastie des Battiades. Longtemps le "silphium" assura la prospérité de la Cyrénaïque avant de disparaître aux alentours de 50 après J.C. Néron lui-même ne put obtenir, en tout et pour tout, qu'un seul pied de la plante. (Booney soupira : il s'attendait à ce que son assistant fit mention de Tibère, et voilà qu'il parlait de Néron !) Les causes de cette disparition soudaine sont multiples : surconsommation, destruction massive par les Arabes marmarides, de

fougueux voisins, ou encore troupeaux trop importants paissant en liberté et friands de "silphium".

— Mais les vertus du laser...

— J'y arrive précisément. Le laser était exploité pour ses vertus gustatives et thérapeutiques. Les feuilles de la plante purgeaient puis engraisaient le bétail, rendant leur chair plus douce et plus goûteuse, un peu comme la bière dont, aujourd'hui au Japon, on frictionne les bœufs de Kobé. Le gastronome Apicius, sous le règne de Tibère, (ah ! le voilà !), accommodait le chevreau, le porcelet et les vulves de truie au laser. Oui, monsieur, les Romains prisait fort les vulves de truie. Mais c'est surtout comme médicament universel, panacée miraculeuse, que le laser était utilisé. Il possédait des propriétés expectorantes, carminatives et emménagogues. Je me suis renseigné sur ces adjectifs : carminatif signifie "propre à nettoyer les intestins" et emménagogue "qui provoque l'apparition de menstrues". Le laser était également un abortif, un antispasmodique, un désinfectant, un hémostatique et un analgésique. On pouvait l'utiliser en compresses, en cataplasmes, eclegmes ou pessaires. Un eclegme était un médicament dont on enduisait des bâtons de réglisse à sucer lentement, quant au pessaire, il s'agit d'un appareil destiné à maintenir en place un organe interne, notamment le vagin, et, entre nous, je savais qu'une médecine pouvait s'administrer par voie buccale ou anale, mais par voie vaginale, euh... passons !

— En tout cas, Roberto, cette enquête va singulièrement enrichir votre vocabulaire.

— Ce sera toujours ça de gagné ! En fumigation, le laser soignait les hémorroïdes. On le prescrivait dans les traitements de la goutte, de la jaunisse, de l'hydropisie, de l'enrouement, de l'angine, de l'amygdalite, des néphrites et des cystites. Entre autres. Il provoquait des flatulences soulageantes et guérissait de l'impuissance chronique. Mais ce n'est toujours pas le plus important.

— Enfin le vif du sujet !

— D'après des descriptions concordantes, celles des auteurs antiques comme Strabon, Pline l'Ancien ou Théophraste, le laser présentait, à la jonction de la racine et de la tige, une tubérosité qui, par incision, rendait un suc laiteux. Suc semblable à celui qui s'écoule de la capsule du pavot.

— Les effets de l'absorption de ce suc... ?

— Hélas ! sur ce sujet, les anciens, déjà, se montraient volontiers cachottiers. Je n'ai trouvé aucun compte-rendu, aucune description des effets induits par l'ingestion du suc de laser. Je parlerai donc gros sous. En ce qui concerne le prix à payer, nos Strabon et autres Théophraste s'avèrent plutôt prolixes. Car le laser valait son poids en or. À Rome, il était enfermé dans l'aerarium, le Trésor public,

sévèrement gardé. Pourtant Jules César, au début de la Guerre Civile, enleva de l'aerarium près de 500 kg de laser. En ce qui concerne la numismatique, il est curieux de constater que seules des pièces de monnaie, en provenance de la Cyrénaïque, nous offrent une représentation à peu près exacte de la plante. Voici.

Casals tendit une planche avec reproduction de six pièces anciennes où se répétait le même motif. Il prévint :

— Évidemment, c'est très stylisé.

Et Booney vit six fois la même tige colonne autour de laquelle étaient disposées des feuilles symétriques se rejoignant pour former comme des nacelles superposées. Au sommet de la colonne était juchée une espèce de brocoli ou de chou-fleur, ou d'inflorescence de rhubarbe.

Booney rendit la planche.

— Votre conclusion, Roberto ?

— Ma conclusion ? Facile : quelqu'un, d'une façon ou d'une autre, a retrouvé le laser du roi Battus. Par hasard, dans quelque coin perdu de la Cyrénaïque en Libye, auquel cas, le colonel Khadafi pourrait bien être impliqué dans le trafic qui nous préoccupe, soit, plus simplement grâce à quelques manipulations génético-chimiques effectuées sur l'actuelle... (il rechercha l'appellation dans ses notes)... *Ferula Ada Foetida*.

— Je suppose que votre dossier comporte un double qui m'est destiné.

— Évidemment !

— Excellent travail, Roberto !

— Merci, Monsieur.

Et Booney changea brusquement de sujet :

— Des nouvelles des dealers que nous filons ?

Le visage de Casals se rembrunit aussitôt :

— Hélas, Monsieur ! Rien sur la dernière conquête masculine de Fausto Cavalcanti, sur l'homo qui a fourni au chef d'orchestre sa deuxième dose de laser. Quant au fournisseur de Mamovan...

— Alors... ?

— On l'a retrouvé dans le sous-sol d'un immeuble abandonné du Bronx. Avec une cravate colombienne.

Booney ne put réprimer un frisson d'horreur. La cravate colombienne... Les tueurs des cartels ouvraient la gorge de leurs victimes et, par cette sanglante béance, sortaient la langue qu'ils nouaient serrée.

— Je ne vous retiens plus, Roberto.

Après le départ de son assistant, Mickey Booney se leva. Il appuya son front contre la baie vitrée de son bureau.

Dehors le temps se couvrait, le tonnerre grondait déjà. Sur les

bretelles autoroutières, des automobiles, plus excitées que des puces, s'étourdissaient dans les figures complexes d'un dangereux gymkhana.

Booney soupira. Il lui fallait prendre des décisions. Vite. Quelque part au fin fond de la forêt équatoriale, au Nord de Tapajas peut-être, un botaniste illuminé cultivait une plante dangereuse réputée disparue, le laser. Par quel miracle cette plante avait-elle été retrouvée ? Miracle ou expérimentation biomoléculaire et dévolution génétique ? Ou s'agissait-il d'une nouvelle variété, plus puissante que l'originelle, d'un micro-organisme transgénique aux propriétés dépassant les plus folles espérances de son ou ses inventeurs ? Que ne permettait la science, en cette fin de siècle !

À force de patience, la DEA était parvenue à remonter une partie de la filière, du Maine à New York, de New York à Medellin via un aéroport de l'Arizona, et enfin de Medellin à un laboratoire clandestin perdu dans le milieu de la jungle. Bien des agents avaient payé de leur vie. Un corps expéditionnaire avait même été anéanti, ne laissant qu'un survivant amnésique.

Qu'avait dit Roberto Casals ? Le laser valait son poids d'or ! Aujourd'hui, il valait plus encore. De discrètes enquêtes financières, à la limite de la légalité, avaient conclu que Mamovan comme Cavalcanti avaient payé leur première dose... 100 000 dollars. Pour la seconde, ils avaient accepté de déboursier dix fois plus ! Les dealers qui livraient la marchandise devaient certainement ignorer ce qu'elle coûtait. Mais qui avait fait l'article auprès des acheteurs ? Quel publicitaire, forcément efficace, avait pu convaincre des personnalités immensément riches à déboursier, dès le premier essai, une somme pareille ? Somme immédiatement multipliée par dix ! Fallait que les utilisateurs aient été définitivement conquis à leur première expérience !

Quant au résultat... ! Un orchestre de statues s'animant aux rayons du soleil, un appartement musée offrant le Paradis au premier voyeur venu...

La DEA surveillait étroitement trois acheteurs éventuels. Trois acheteurs déjà contactés : John Fairfax, une sommité mondiale ès mathématiques pures, David Costello, un astrophysicien et Rupert Kipley, un golden boy ayant profité de la grande folie des "junk bonds", mais sans se compromettre, en se gardant soigneusement des foudres de la redoutable SEC.

Oui, Booney devait prendre une décision. Permettre ou non que d'autres se shootent au laser. Arrêter ou non un dealer au moment de la livraison. Fallait-il se condamner à ne jamais remonter toute la filière, s'interdire un gigantesque coup de filet auquel ni le menu fretin ni les gros poissons ne sauraient échapper ? Fallait-il au contraire courir le risque d'autres trips, aux effets aussi inattendus que

dévastateurs ?

Un éclair zébra le ciel fuligineux.

Début septembre, songea Booney, mauvaise saison. Celle des cyclones. Et Charleston, où Madame Booney avait choisi de vivre, n'était pas à l'abri. Bien au contraire !

Nouvel éclair.

Booney balançait toujours.

Il se doutait que tout se jouerait bientôt dans un quelconque bureau du proche Pentagone.

Il se doutait qu'au fond, la situation lui avait déjà échappé.

7. D'une Amérique l'autre

Qui franchit une Porte Noire, pénètre dans un ici-ailleurs paradoxal, dans un éternel présent, comme dans l'envers d'un décor ; il passe derrière la toile peinte de notre univers étriqué, fuit un cadre stupidement spatio-temporel, échappe à un niveau d'existence réduit à trois dimensions dérisoires et suffocantes.

Derrière les Portes Noires, le "je" explose/implose. Le "je" devient un "on" indéterminé et pourtant conscient qu'il peut s'évanouir d'horreur ou s'anéantir d'extase.

Pourtant, les Intermondes indicibles s'étendant derrière toutes les Portes Noires de l'univers n'ont rien à voir avec le Paradis ou le Nirvana. Car là n'est pas l'accomplissement. Là n'est que le début de tout. Le point originel. Universellement répandu. Point zéro en attente de dissociation, en possibilité d'individualisation, en germe de détermination.

Combien de temps dure le voyage d'une Porte à l'autre ? Une nano-seconde ou 100 000 ans, c'est tout comme, on ne se souvient plus, et puis, quelle importance quand on émerge loin dans le passé ou plus encore dans le futur ?

Dans la matrice des mondes où mon moi se mêlait/mêle/mêlera à celui de Consuela, autant qu'à ceux de Greta Garbo et d'un vieux Maître Teutonique, où l'ex-Peyr de la Fièretailade, ex-Papa Noël se confondait avec tous les nautes de l'impossible, comme un bombardement de pensées, m'assaillant de partout et de nulle part, autant successives que simultanées :

— Père Fouettard, me voilà ! J'écouterai ce que tu auras à me dire, je pèserai le pour et le contre de ton marché (j'écoute, car déjà tu parles, et je prends ma décision et je m'en souviendrai hier, ah ! ce faux continuum dans lequel je baigne horrifié et ravi !). Père Fouettard, quelle évidence tu fais ! (je fais ! puisque tu es moi, puisque tu as voyagé/voyages/voyageras dans le même non-lieu, dans la même Utopie). Tu es/fus/seras mon double nécessaire, mon âme damnée, mon ombre portée. Les Allemands te nomment/nommèrent/nommeront Knecht Ruprecht, les Hollandais Piet Le Maire, les Alsaciens Hans Trapp ou Rupelz, les Lorrains... Père Fouettard. Tu es/fus/seras longiligne, poilu, griffu, armé de fouets pour faire peur aux enfants désobéissants. Visage barbouillé de suie. Prunelles incandescentes. Robe de bure. Doigts de pieds crasseux dans des sandales fatiguées. Dans le dos, un méchant sac de jute laissant s'échapper un bras et un mollet sanguinolents, spectacle plus carnavalesque que réellement terrifiant.

Puis, avant et en même temps, une vision de nounours de peluche, superposée à celle de Ruprecht/Rupelz : œil de verre teinté, truffe de plastique, nœud papillon de velours rouge.

Forcément : Papa Noël/Saint Nicolas ne peut qu'apporter des nounours aux enfants sages, en plus du pain d'épice, des dattes, des figues et des oranges.

Et cette certitude absolue : la matrice des mondes est lourde de teddy bear de même qu'elle est remplie de croquemitaines sardoniques et d'évêques mitres, de samourais en goguette et de chevaliers teutoniques en fuite, et gorgée d'enfants espiègles, des enfants à la peau blanche, ou noire, ou cuivrée, des enfants chantants, riants, baguenaudants, tous ne faisant qu'un.

Avec les visions, des chiffres incongrus, enchevêtrés, inextricablement, comme pour ne former qu'un seul nombre, un zéro tendant vers l'infini :

1242 : bataille du lac Peipous.

47 : mort de l'empereur Tibère.

1989 : ouverture probable de Portes Noires et possible rencontre de mondes parallèles.

78 : (av. J.C.), mort du dictateur Sylla.

1770 : mariage du futur Louis XVI avec Marie Antoinette d'Autriche.

630 : (av. J.C.), fondation du royaume de Cyrène par le grec Battus.

Je suis/nous sommes : Tibère et Sylla, Marie-Antoinette et Louis XVI, Konrad von Thüringen et Alexandre Nevski, Battus et tous ses descendants, les manieurs de pic éventrant le mur de Berlin et les manifestants de Timisoara...

Je suis/nous sommes les guerriers Qimbayas et les Haroharos, Mickey Booney et Pedro Armendariz (Mickey... qui ? Pedro... quoi ?).

Je suis/nous sommes Marilyn Monroe et Greta...

Oh ! Marilyn ! Comme j'aimerais tant être avec toi, si je pouvais répondre à cette seule question : m'aimes-tu, Marilyn, nous aimes-tu ?

Adorable Marilyn, as-tu jamais aimé ? Aimeras-tu un jour ?

Marilyn, les Intermondes embaument de ton seul parfum. Tu te confonds avec l'utérus originel. Tu es la matrice des univers. Tu...

On arrive !

Consuela qui m'entraîne a hurlé/hurle/hurlera analogiquement.

Alors, quelque part dans le ni lieu ni temps, comme un flux qui s'éveille. Flux sanguin et temporel. Marin et menstruel.

Le ventre gonflé de l'ici-ailleurs va m'accoucher, moi qui sens déjà (!) que je ne suis plus nous, qui souffre de ce que je me distingue, dissocie, individualise.

Konrad von Thüringen ronchonne dans l'invisible.

Et Garbo rit de mes visions enfantines de Père Fouettard cruel.

Tsanoma et Heruka fredonnent et je me surprends à traduire sans difficulté les paroles de leur comptine :

Saint Nicolas, mon bon patron,
Apportez-moi des macarons,
Des marrons pour les garçons,
Des biscuits pour les petites filles,
Des mirabelles pour les d'moiselles,
Des beaux rubans pour les mamans,
Du tabac pour les papas,
Des lunettes pour les grand-pères,
Des navettes pour les grand-mères,
Un pot de fleurs pour la cher'sœur,
Un baiser pour mon petit cœur.

J'ai le temps (?) de penser : c'est mignon votre chanson. Et encore : mais oui, il y aura un doux baiser pour votre petit cœur.

Et mon corps se reconstitue, ses atomes se regroupent, ses molécules se retrouvent.

Et je roule dans un lit de sable doré.

Je tente de me relever. Me sens embarrassé.

J'ouvre les yeux : dans mes bras repose le corps délicat et replié de la Divine.

Consuela, déjà debout, me secoue l'épaule. Et Garbo s'écarte de moi, en un long mouvement coulé. Et je suis comme une grève navrée quand le tiède océan s'est retiré.

Peu de chose distinguait la grotte que nous venions de quitter sur Belphégor dans le futur, de celle où nous venions de débarquer dans le présent de 1989 : stalagmites et stalactites, inévitables, plus une glauque luminescence jouant sur une suite zigzagante de concrétions, comme dessinant le chemin à suivre pour sortir de là.

Dans notre dos, la Porte Noire zonzonnait ainsi qu'un essaim de guêpes ivres. J'évitai de me retourner pour la contempler : je craignais trop l'attraction qu'elle exerçait, j'avais déjà fait l'expérience de son irrépressible et dangereux magnétisme.

À côté de moi, Konrad von Thüringen s'ébrouait, et le froissement métallique de son haubert s'harmonisait curieusement avec le bourdonnement de la Porte. Par petits coups secs donnés du revers de la main, Garbo expulsait de sa longue robe noire les grains de sables incrustés. Déjà, les deux petits Indiens avaient filé, pressés sans doute de regagner l'air libre. Je criai :

— Mais attendez-nous ! ce que, longtemps, répercuta l'écho. Garbo me rassura :

— Heruka et Tsanoma connaissent le chemin. Ils nous attendront,

au sommet de la falaise, en compagnie de Juanito.

J'évitai de demander qui était Juanito. J'allais le savoir incessamment. Ma question, plus générale, fut interrompue :

— Nous sommes réellement en 19...

— ... Bienvenue sur la Terre de 1989. Bienvenue en Arizona, Papa Noël !

L'Arizona de 1989, c'est encore le Far West légendaire : villes fantômes, cactus gigantesques, rocs contournés, serpents à sonnettes, horizons lointains, tremblants dans la fournaise. C'était les spectres increvables de Sitting Bull, Doc Holliday ou Kit Carson hantant les canyons coupe-gorge et les mesas arides. C'était toujours de vrais cow-boys boit-sans-soif et va-de-la-gueule, fiers-à-bras et traîne-éperons-poussiéreux. C'était d'immenses troupeaux beuglants et d'innfinies plantations de noix, de melons et de pastèques.

L'Arizona de 1989, ce n'était plus le Far West légendaire : c'était de misérables réserves indiennes où croupissaient les derniers Navajos, c'était 25 millions de tonnes de déchets radioactifs enfouis à la va-vite dans 360 lacs de goudron, c'était les innombrables terrils des anciennes mines de cuivre, et sur ces terrils, crapahutaient en culottes courtes, espadrilles, chemisettes et lunettes de soleil, de pitoyables "diggers" à la recherche de turquoise et d'azurite, prospection strictement interdite, et la première amende coûtait 40 dollars, la deuxième 300 dollars, et la troisième vous valait quelques semaines ou quelques mois de prison ferme.

Télépathiquement, Consuela me racontait l'Arizona de 1989, tandis que nous nous faufillions dans des failles étroites, contournions des éboulis, nous cassions en deux sous des linteaux de roc. Nous gravîmes encore plusieurs volées de marches grossièrement taillées. Derrière nous résonnaient de sourds grondements. Greta Garbo expliqua :

— Le passage se referme. Nul ne doit découvrir la Porte Noire cachée ici. Des mécanismes secrets, savamment dissimulés et connus de rares initiés, permettent de rouvrir la voie.

Un soleil aveuglant nous accueillit à la sortie d'une gorge étouffante. Il me fallut du temps pour accoutumer mes yeux à pareille lumière. Je vis une roche plate, brunâtre, immense, et un vieil Indien au sourire édenté, à la peau plus recuite et craquelée qu'une poterie ancienne, encadré par les mines réjouies de Tsanoma et Heruka. Juanito !

— Juanito, confirma Greta.

Et Juanito nous précéda sans mot dire.

Nous gagnâmes le bord de la roche immense. Je réalisai : nous nous trouvions sur un plateau volcanique taillé par l'érosion. Depuis cette formidable table de lave, nous contemplions un village pueblo protégé, dans un arc de falaise, par un encorbellement vertigineux :

maisons aux toits terrasses, tours de guet contre lesquelles s'appuyaient des échelles, kivas ou cuvettes circulaires dans lesquelles, autrefois, la population du village se réunissait à l'occasion de cérémonies religieuses. En contrebas, un parking s'encombra de grosses automobiles et de bus rutilants. Des colonnes de touristes, aussi têtues que des fourmis, avaient envahi le site pueblo, mais la distance nous empêchait de percevoir leur piétinement obstiné.

Nous descendîmes un semblant d'escalier, heureusement à l'ombre, et, à un premier palier, Juanito proposa des rafraîchissements tirés d'une glacière qu'il avait glissée dans un renforcement.

— Notre mentor n'est guère bavard, commentai-je après avoir aspiré, à petits coups, sur une paille coudée.

— Guère bavard, mais efficace, corrigea Greta.

— Et il nous mène où... ?

— Au pied de cette falaise, Juanito a rangé sa voiture tout terrain. Il va nous conduire jusqu'à un aérodrome proche.

Le gaz du coca-cola frais me titillait le gosier et les fosses nasales.

— Pourquoi a-t-il l'air si renfrogné ?

— Il n'a jamais admis ces touristes bedonnants qui polluent de leurs papiers gras, et de leurs réflexions stupides, le village de ses ancêtres.

— C'est une raison suffisante.

Nous descendîmes par une voie étroite et roide nous forçant à rester à la queue leu leu. Durant la descente je demandai à Greta qui me précédait :

— La Porte Noire dissimulée dans le ventre de cette montagne... ?

— Eh bien... ?

— Est-ce celle déjà utilisée par Nicolas Walburgis quand il entreprit le clonage de Marilyn Monroe ?

— Il s'agit bien de cette Porte.

— Et à cette époque, Nicolas Walburgis sut se gagner la confiance des Navajos vivant dans les parages.

— Confiance que mon imprésario... le Père Fouettard, a su conserver.

Au pied de la falaise, nous trouvâmes le 4X4 de Juanito, nous nous y casâmes, et le véhicule souleva derrière lui un nuage de poussière. Du village pueblo à l'aérodrome, si le trajet n'excéda pas la demi-heure, il m'apporta néanmoins confirmation de ce que Consuela m'avait appris : l'Arizona, c'était des horizons lointains (voilés par des brumes de chaleur), des rocs torturés (comme sculptés pour offrir le fier profil d'un guerrier peau-rouge ou celui d'un oiseau de proie), des cactus gigantesques (espèces désormais protégées), des serpents à sonnettes (mais je n'entendis aucun carillon).

Au milieu d'autres appareils, coucous démodés dont on se demandait comment ils pouvaient encore voler, nous attendait, au

bout d'un tarmac poussiéreux, un jet privé flambant neuf.

— Il appartient à une multinationale dont le siège est au Lichtenstein.

— Votre imprésario est quelqu'un de fort riche.

— D'immensément riche.

— Et cette multinationale s'occupe... ?

— ... d'import-export.

— Quels produits ?

— Tous produits.

— Mais tous pas forcément licites.

— Pas forcément.

Juanito nous abandonna au pied de la passerelle. Il murmura quelque chose que je ne compris pas.

— Il te souhaite bonne chance, Papa Noël, me traduisit Consuela.

— Bonne chance pour quoi ?

— Il t'a sondé par mon intermédiaire et il t'a trouvé plutôt... bon bougre.

— Bon bougre ?! Je ne savais pas si je devais m'en réjouir ou m'en fâcher.

— Le Père Fouettard est un personnage redoutable. Juanito souhaite que vous vous entendiez bien.

Le pilote et le co-pilote étaient eux aussi des Indiens Navajos. Je pensai :

— Comme ça, on reste en famille. Mais où vont-ils nous déposer ?

— À Bogota, capitale d'un pays appelé Colombie, répondit à haute voix Consuela qui, dans ma tête, avait attrapé la question.

— Et à l'aéroport de Bogota, ajouta Greta, nous emprunterons un autre appareil, plus petit, capable de se poser sur des pistes très courtes.

— Comme certaines pistes dissimulées dans la jungle ?

— Par exemple.

Nous décollâmes. L'avion effectua un grand virage, et je pus admirer, de très haut, mesa, cactus, village pueblo, et les colonnes de touristes-fourmis, et un petit, tout petit Juanito qui, près de son 4X4, agitait la main.

C'est au-dessus du Pacifique que mentalement je questionnai Consuela. Elle piocha la plupart de ses réponses dans les cervelles consentantes de Tsanoma et Heruka qui s'empiffraient de pop-com caramélisé.

Consuela me raconta les Haroharos, Indiens d'Amazonie habitant autour d'un temple précolombien, et ce temple enfermait une Porte Noire piégée, et les enfants des Haroharos étaient capables, comme les Pérégrins de Pompéi des Sables sur la planète Écho, de voyager par les chemins invisibles et paradoxaux de l'espace-temps. Elle me raconta

les Qimbayas, autres farouches guerriers, chassant et nomadisant entre le territoire des Haroharos et une bourgade nommée Tapajas. Et les Qimbayas possédaient en Tika un sorcier redoutable.

Pedro Armendariz ? Mickey Booney ? Ces noms, qui m'avaient titillé lors de mon tout dernier "passage" dans les Intermondes, ne lui disaient rien, ou plutôt, ni Tsanoma ni Heruka ne savaient quels visages y superposer.

Le jet privé ? Lui, il servait au trafic de la drogue. Mais d'une drogue nouvelle, toujours transportée en quantité infinitésimale, qui, jamais, lors des rares fouilles effectuées à Phoenix, Los Angeles ou Miami, n'avait été décelée par le flair, en principe infailible, des chiens policiers.

Ce jet sert donc au trafic de... Je n'en revenais pas. À haute voix, Consuela déclara :

— Voici ce que t'aurait dit Juanito, le vieil Indien : les Américains, par leurs déchets radioactifs, détruisent à petit feu le peuple Navajo ; pourquoi les Navajos s'opposeraient-ils au passage de la drogue qui détruit à petit feu le peuple américain ?

— À part les Haroharos, qui d'autres vivaient près du temple-montagne de la jungle amazonienne ?

Et Consuela me visualisa l'image d'un petit marquis : bas violets, culotte mauve, pourpoint rose-bonbon, perruque immaculée. Le tout baignant dans l'odeur du santal et du patchouli. Pough !

— Comment s'appelle-t-il, ce noble si improbable dans pareil tableau ?

— Et d'abord ; c'est un faux noble et un vrai usurpateur d'identité. Normalement il s'appelle Cagliostro. Je dis bien normalement, car il possède plein de pseudonymes.

— Cagliostro ?

Ce nom me disait vaguement quelque chose. Ma mémoire défaillante ne me fournit aucun éclaircissement plus précis.

— Le petit marquis vient de voler un collier très précieux, le collier d'une reine. Pour le voler, il est descendu dans le passé. Ou plutôt, redescendu.

— Car il peut...

— Oui, lui aussi peut voyager dans les Intermondes. Cependant, de façon limitée. Car il utilise toujours les deux mêmes Portes Noires. Et il se rend toujours à la même époque. En ce qui concerne le collier, le Père Fouettard est furieux. Il devra une nouvelle fois faire fesser le marquis par tous les enfants des Haroharos.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? Tu es certaine, Consuela, que tes deux nouveaux copains, Tsanoma et Heruka, ne te racontent pas n'importe quoi ?

— Non, ils ne cherchent pas à me mener en bateau.

Et je posai enfin la question :

— Ce Père Fouettard, quel est son vrai nom ?

— Son vrai nom ? Facile ! Haroharos et Qimbayas l'appellent El Dorado.

Trop ! C'était trop ! Je clamai pitié. Consuela se retira de ma cervelle et ne m'apprit plus rien.

Au-dessous de nous défilèrent les déserts de l'Arizona et du Mexique, les flots du Pacifique et les neiges de la Cordillère. Apparurent enfin les gratte-ciels de Bogota.

Nul contrôle douanier à l'aéroport. Nous changeâmes d'appareil comme si de rien n'était. Aux deux réacteurs du jet, se substituèrent deux hélices ronronnantes.

Nous passâmes une nouvelle chaîne et survolâmes bientôt le vert moutonnement de la jungle. Moutonnement fastidieux, hypnotique. Greta Garbo somnolait. Tout comme Konrad von Thüringen.

Ni en Arizona, ni à Bogota, nul n'avait eu le loisir d'importuner la Divine, d'interpeller le Grand Maître teutonique, ou de s'offusquer de la tenue, plus rudimentaire, des deux petits Indiens. Car personne n'avait pu s'approcher d'assez près.

Et pourtant, qu'elle fascinait la beauté irréelle de Greta Garbo, qu'il intriguait le heaume branchu du Teutonique, et qu'elle avait détonné la nudité cuivrée et potelée de Tzanoma et Heruka, au milieu des jets au profil racé et des gros porteurs au ventre lourd de la capitale colombienne !

Le moteur changea brusquement de régime, l'appareil piqua du nez, redressa, amorça un large cercle, sa carlingue rasant le sommet des arbres.

Je ne voyais encore aucune piste d'atterrissage. Et comme je m'étonnais, la jungle s'ouvrit lentement, comme si une gigantesque fermeture éclair était tirée. Une tranchée de terre battue apparue, plaie vive, aux lèvres smaragdines, coupant net le fouillis végétal.

— Piste admirablement camouflée, n'est-ce pas ? commenta Garbo qui s'extirpait de son demi sommeil, en baillant de façon tout à fait charmante. Aucun satellite d'observation, aucun avion espion ne saurait la repérer. À condition, bien sûr, de se poser rapidement, et de refermer sans tarder ce qui a été ouvert dans le tissu continu de la forêt équatoriale.

L'appareil se posa entre deux murailles émeraudes.

Et nous empruntâmes un quatrième véhicule, une jeep puant l'essence qui cahota longtemps sur une piste étroite et défoncée sinuant entre des arbres gigantesques, en une pénombre étouffante.

Soudain, à un détour de piste, la forêt s'interrompt.

Je découvris le lac aux crocodiles, l'immense gazon, et la pyramide précolombienne, si astucieusement dissimulée.

Sur la première terrasse du temple-montagne, attendait un géant vêtu d'une robe de bure, visage, mains et pieds saupoudrés de paillettes d'or. Autour de lui, des guerriers haroharos et des chevaliers teutoniques.

Quand, après avoir passé à pied le pont de pierre, après avoir traversé la pelouse et gravi l'interminable volée de marches, je parvins auprès du géant, ce dernier se présenta en ces termes :

— Moi, El Dorado, alias le Père Fouettard, alias Grigori Iefimovitch Raspoutine, je vous souhaite la bienvenue en mon humble demeure, Papa Noël.

Voix grave, quasi caverneuse. Mon diaphragme en trembla de stupeur.

Je pris enfin sur moi afin de ne pas être totalement désarçonné par pareille impression, et par si étonnante révélation : Raspoutine ! Le rôle du Père Fouettard était donc tenu par le légendaire Raspoutine. En personne ?

Consuela me prévint mentalement :

— Évite de le regarder droit dans les yeux.

Ses prunelles, en effet, étaient incandescentes.

— Concentre-toi sur ses sandales !

En dépit de la poussière d'or, je sentis. Et je dus me rendre à l'évidence, admettre en moi-même :

— Vrai, le Père Fouettard pue des pieds ! Horriblement !

Consuela éclata de rire !

8. Une piscine, une équation et un cyclone

Au temps de sa splendeur, c'est-à-dire en 1987, le golden-boy Rupert Kipley, de chez Speyer and Worms, gagnait près de 23 millions de dollars par mois. Une paille comparée au salaire de Mike Milken, "l'homme aux doigts d'or", de la banque Drexel-Burnham-Lambert, qui, lui, empochait le double. Rien que de très normal : les émoluments de Kipley ou de Milken étaient, depuis belle lurette, indexés sur le volume d'affaires qu'ils apportaient à leurs sociétés respectives.

En golden-boy digne de ce nom, Rupert Kipley avait profité, sans état d'âme, du libéralisme reaganien, il avait surfé, avec un authentique talent, avec, osons le mot, génie, sur la formidable vague financière des années 80, une déferlante qui allait se briser sur la falaise du krach de... 1987, justement.

Lors de ce krach qui rappela, au monde entier, le spectre hideux de 1929, Kipley s'en sortit en beauté, pratiquement indemne. Jamais il ne fut soupçonné de fraude, d'entente illicite, de racket ou de délit d'initiés.

Pas comme d'autres. Comme beaucoup d'autres.

Ivan Boesky, le roi de l'arbitrage-risque, fut inculqué par la Security Exchange Commission, ou SEC, la police de la bourse new-yorkaise, et, avec lui, furent appréhendés le banquier Martin Siegel et le courtier Boyd Jeffries.

Le grand Mike Milken lui-même, une véritable légende vivante, le créateur visionnaire des célèbres Junk Bonds, ou obligations pourries, qui avaient permis de financer tant de L.B.O., les Leverage Buy Out, ou O.P.A totales au cours desquelles le raider rachetait l'ensemble des actions d'une société visée, quitte à démanteler ladite société pour rembourser ses emprunts, donc, l'immense, l'incontournable Mike Milken lui-même, finit par être inculqué comme un vulgaire malfrat.

De la façon la plus déshonorante qui fût, sans considération pour le prestige de son col blanc : par un RICO Act, Racketeer Influenced and Corrupt Organization Act, une loi votée en 1970 pour contrer, de façon enfin efficace, les activités illégales de la Mafia, rackets, jeux clandestins, trafic de drogue ou d'influence. Le RICO Act autorisait le parquet à saisir les biens des inculpés avant leur jugement. Et Mike Milken risquait une peine de plusieurs années de prison ferme et une amende de 600 millions de dollars, digne du Guinness Book des records. Même si pareille amende n'était que bagatelle quand on possédait une fortune estimée à plus du double.

Rupert Kipley, qui jamais n'avait craint ni les fouineurs de la SEC ni les foudres du RICO Act, représenta longtemps l'archétype du yuppie

(young urban professional) le nec plus ultra du dinks (double income, no kids, deux salaires, pas d'enfants), ne roulant qu'en Rolls, jouant au squash au Harvard Club qu'il subventionnait largement, organisant de somptueuses réceptions autour de l'immense piscine et des douze fontaines parfumées de sa propriété de Cap Cod.

La spécialité financière de Kipley, le secret de sa réussite ? Le montage d'une opération tout à fait licite, et tant pis si les grincheux la jugeaient peu fair play : le greenmail, ou chantage au billet vert, consistant à rafler en actions, sans crier gare, une minorité de blocage, minorité fort embarrassante pour la holding agressée, qui ne pouvait être rachetée qu'au prix fort.

Rupert Kipley, de toute son existence, ne commit qu'une seule erreur. Mais de taille ! Il s'intéressa d'un peu trop près aux drogues inédites. Sniffer une ligne de coke tout en s'empiffrant de pilules Ecstasy, était devenu d'un commun ! Kipley entendit parler de cette merveille encore très confidentielle, le laser. Il paya cher, très cher, sa première dose. Et il rêva... non, il vécut, chair et sang, cœur et boyaux, le summum de la haute voltige financière : après avoir réussi une première OPA sur les Lieux Saints les plus courus, Jérusalem, Rome, La Mecque, Borobudur, Bénares, Teotihuacan et Salt Lake City, il tenta une super LBO sur l'ensemble de la Création, avec un succès tel qu'il lessiva complètement Dieu le Père himself, ne lui laissant même pas la possibilité de se refaire lors d'une autre éternité. Et il s'apprêtait déjà, l'insatiable, à coter en bourse l'Incréé lui-même, à faire main basse sur la totalité de l'Indéterminé !

Après sa deuxième prise de laser, et pour cela il dut verser un million de dollars, ainsi que l'a démontré depuis une brigade d'investigation financière, Rupert Kipley, ou ce qu'il était devenu, fut retrouvé flottant au milieu de sa piscine, ou plutôt au milieu de ce qui faisait désormais office d'eau dans la piscine.

La transparence tiède et bleutée avait été remplacé par des millions de pièces d'or : 10 et 20 dollars US, cruzedos mexicains, napoléons français. Et le corps même s'était métamorphosé : il était devenu un seul bloc de diamant, d'une pureté incomparable, aveuglante.

Dans ce bloc, au niveau de la poitrine, bien à sa place, palpitait un cœur saignant. Tout le diamant résonnait étrangement. Et les pièces d'or en tintaient doucement, gentiment.

Le FBI camoufla l'affaire. La seule DEA, à son plus haut niveau, fut mise au courant. On fit accroire la fiction d'un enlèvement du financier par la Mafia, d'une demande de rançon non satisfaite, d'une exécution et d'une disparition définitive du malheureux, sans doute au fond de l'océan, les pieds coulés dans une bassine de ciment à prise rapide.

La piscine fut vidée. Discrètement. Les pièces d'or doublèrent pour

le moins les réserves fédérales, et le cadavre de diamant, après avoir été ausculté sous toutes ses tailles par des spécialistes éblouis, littéralement et métaphoriquement, fut verrouillé dans la chambre-forte d'un obscur troisième sous-sol de béton armé.

Coincidence (?), la compagne de Kipley avait fait ses valises quelques jours avant l'extraordinaire mutation, et tous les domestiques avaient, ce jour-là obtenu congé : jamais la vérité ne transpira. L'invraisemblable vérité.

Dans la chambre forte d'un troisième sous-sol, boum boum, fait un cœur saignant qu'entretient une minuscule pile atomique. Vibre, vibre, le diamant brut en forme de corps flottant, abandonné.

Céleste résonance.

Mais il n'y a plus personne pour l'entendre.

Rupert Kipley avait permis à l'astrophysicien David Costello de réaliser de substantiels bénéfices lors d'opérations boursières à très hauts risques. Il lui avait également parlé, sur le ton de la confiance, de cette poudre miraculeuse, au nom si évocateur : laser.

Et l'astrophysicien s'était laissé tenter une première fois : 100 000 dollars, satisfait ou remboursé. Jamais personne n'avait été remboursé, tous les consommateurs avaient été pleinement satisfaits. Et en avait redemandé. Comme Fausto Cavalcanti. Ou Levon Ter Mamovan. David Costello en redemanda. Et déboursa, sans barguigner, un million de dollars.

Le premier voyage sous laser de David Costello s'avéra des plus curieux. Il plongea, à la fois quelques semaines dans le futur, et quelques milliers de miles vers l'Est, en plein océan Atlantique, au large de l'Afrique, près du Tropique du Cancer. Il fut (sera) l'eau salée, un fort courant marin, et beaucoup de poissons, du plancton à la baleine bleue. Mais il ne fut (sera) pas cela seulement. Il fut aussi ce qu'il y avait au-dessus des vagues sans cesse recommencées. Il fut l'air humide et surchauffé, les courants aériens, les nuages, les merveilleux et terribles nuages. Il fut un système dépressionnaire, qui après enclenchement, s'emballa brusquement et devint irrésistible.

David Costello fut le cyclone Hugo.

En se réveillant, l'astrophysicien se souvint de ce futur proche, de la Guadeloupe, de la Désirade et de Porto Rico, ravagés ; il se souvint des Américains de la côte Est, pris de panique ; et de la ville de Charleston, aux maisons soufflées, éparpillées comme fétus de paille. Il se souvint de ces jours de colère où il posséderait en son ventre la puissance de plusieurs bombes atomiques, il se souvint de sa poitrine-colonne céleste aspirant maisons, bateaux, requins, camions, cocotiers, de sa bouche-maelström avalant pour mieux dévoiler ce qui, en principe, restait invisible, les racines des arbres, et les caves des

maisons, et même le fond sableux de l'océan.

Souvenir inoubliable pour David Costello, certain déjà que cela aurait bien lieu, qu'il serait effectivement le cyclone Hugo, qu'à nouveau il se confondrait et hurlerait avec le formidable ouragan.

Quand au second "trip" de David Costello... !

Le 25 février 1987, scrutant le Nuage de Magellan, depuis l'observatoire de Las Campanas (Chili), un jeune canadien, Ian Shelton, avait révolutionné toute l'astrophysique en découvrant l'explosion d'une étoile se muant en supernova, immédiatement baptisée par les scientifiques S.N. 1987 A. Pareil événement avait été attendu par tous les astronomes de la Terre entière depuis plus de quatre siècles, depuis exactement 1504 ! Une multitude d'hypothèses se verraient enfin infirmées ou confirmées : y aurait-il, au cœur de l'astre agonisant, apparition d'une étoile à neutrons, appelée "pulsar", tournant sur elle-même en 18,4 millisecondes, expédiant dans l'espace, avec une régularité caractéristique, des ondes électromagnétiques ? Et l'étoile qui avait ainsi explosé n'était pas une géante rouge, comme on aurait pu le supposer, mais bien une naine tirant sur le bleu !

David Costello, de Stanford University, membre de la très célèbre Société Américaine d'Astronomie, fut chargé, dans le cadre d'un lobbying appuyé, de faire un exposé complet sur cette découverte autant fabuleuse qu'inespérée, devant le Congrès lui-même, qui n'y comprit goutte. David Costello, comme tous ses confrères, se préparait à l'apparition, statistiquement envisageable, d'une autre supernova, proche de la première. Il attendit longtemps.

Deux ans et demi après l'apparition de S.N. 1987 A, dans la galaxie Sanduleak 69202, l'astrophysicien David Costello craqua et ingurgita sa deuxième dose de laser.

Il fut incontinent projeté à 150 000 années-lumière, et dans l'espace et dans le temps, quelque part dans l'amas stellaire Sanduleak 69202. Il fit exploser une supernova. Il fut la supernova. Il fut ce qu'il allait étudier, ce que tous les astrophysiciens de Terra/Sol 3 étudieraient avec passion, 150 000 années plus tard.

Et aussi et encore : insatiable, David Costello fut le trou noir, ou astre occlus, qui ne serait découvert que le 16 juin 1987 par Danièle Alloin de l'ESO (European Space Organisation) en Araklian 120.

Il fut aussi et encore un Macho (Massive Compact Halo Object), un corps totalement visible car entièrement constitué de matière noire.

Il fut aussi et encore un quasar.

Il fut aussi et encore...

Peu après son réveil, David Costello fut conduit à l'hôpital psychiatrique de Sacramento, dans le service très spécialisé d'un de ses oncles par alliance.

Nul ne sut jamais, ni même ne devina, que David Costello avait été la supernova S.N. 1987 A. Cependant, avant d'avalier sa deuxième dose de laser, l'astrophysicien avait laissé un rapport-confession : il y expliquait, dans un style aussi scientifique que poétique, ce qu'il avait vécu et ressenti en devenant Hugo et en ravageant une partie des Antilles et la ville de Charleston.

Mickey Booney, le 14 septembre 1989, eut ce long rapport entre les mains. Il en frémit d'horreur. Il téléphona aussitôt à sa femme, qui s'était installée depuis peu... à Charleston.

Un médecin chef en blouse blanche entre dans une chambre capitonnée de l'hôpital psychiatrique de Sacramento. Sur le bord de Tunique lit, un malade est assis. Menton sur la poitrine, mains crispées sur les genoux.

— Monsieur Costello... ? demande le médecin.

Le malade ne réagit pas. Le médecin réitère sa question sans obtenir plus de résultat. Alors il relève le menton du dément.

Lentement se soulèvent les paupières de David Costello. Les yeux sont uniformément noirs : plus d'iris, de sclérotique ou de caroncule, comme si la pupille avait tout envahi. Le médecin reste fasciné par la double flaque de néant.

Puis il distingue, dans cette profondeur d'ébène, l'apparition tremblotante d'un minuscule point blanc. Qui s'enhardit. Devient tache laiteuse. Grossit en mouchetis animé d'un lent, très lent mouvement giratoire. Comme la reproduction d'un tourbillon de nuages.

Le psychiatre reconnaît le maelström : il a vu, ce matin même, sur la chaîne d'informations continues CNN, une série de photos satellite concernant la naissance d'un cyclone, que les météorologues ont déjà baptisé Hugo. Au fond de l'œil de Costello, c'est le même typhon qui enfle. Le médecin-chef, ahuri, observe ce qu'observe, au même moment, le satellite météo.

Le fond de l'œil grandit brusquement aux dimensions de l'océan. Le médecin s'effare. Des profondeurs de l'espace, il se sent chuter vers la Terre. Droit dans l'œil du cyclone, nouvelle et terrifiante pupille de David Costello, le créateur d'hurricane !

C'est en hurlant d'horreur, de douleur et de rage que le médecin parvient à s'arracher. Il se détourne, le cœur battant la chamade. Sur sa joue coule un liquide chaud. Qu'il recueille dans sa paume. Du sang. Ses caroncules saignent, car il a contemplé l'impossible et s'en est arraché trop violemment.

Jambes flageolantes, le médecin se précipite hors de la chambre. Il faut qu'il prévienne, et ses confrères et les plus hauts responsables de la DEA !

David Costello et John Fairfax s'étaient connus au collège

d'Amherst (Massachusetts) et s'étaient liés d'une indéfectible amitié, même si, depuis, leurs chemins avaient quelque peu divergé. Costello, spécialisé en astrophysique, s'était retrouvé à l'université de Stanford et Fairfax, obnubilé par les seules mathématiques pures, enseignait désormais dans le cadre prestigieux d'Harvard.

Dès l'âge de 26 ans, John Fairfax avait décroché la Médaille Fields, considéré comme le Nobel des mathématiques. À 33 ans, il avait déjà réalisé une œuvre gigantesque en topologie, arithmétique et géométrie différentielle.

On l'avait surnommé le Mozart des maths. Mozart ? Pourquoi pas ? Toujours Fairfax avait considéré sa discipline comme une musique dont il n'entendait, certes, jamais le son, mais dont il possédait, néanmoins, tout le solfège. Malgré sa surdité, Beethoven n'avait-il pas créé d'admirables symphonies ? En Fairfax le mathématicien, se combinaient harmonieusement Beethoven et Mozart, s'accordaient parfaitement Harvard, Bonn et Salzbourg.

Quand, à court d'imagination, un journaliste demandait à John Fairfax si le bonheur en mathématiques pures ressemblait à celui du joueur d'échecs, le chercheur reprenait à son compte la formule du mathématicien Michel Serres : En maths, il n'y a jamais d'adversaire. C'est comparable à l'amour où les deux partenaires gagnent, s'ils jouent bien tous les deux.

Oui, la recherche mathématique était une parade amoureuse, une danse nuptiale. Rechercher une inconnue X, c'était toujours rechercher une "belle" inconnue, séduire, apprivoiser et conquérir une autre Garbo, une autre Monroe, une nouvelle Bardot. Poser une équation définitive, c'était coucher dans son lit la plus belle des femmes, c'était se retrouver avec Eve en Paradis.

Vrai, dans le domaine particulier des inconnues mathématiques, John Fairfax, d'Harvard University, était un sacré Don Juan !

En 1988, le chercheur hérita d'une grosse fortune et acquit un pavillon cossu et cosy de la banlieue de Boston. Quelque temps plus tard, il fut convaincu d'essayer cette drogue incroyable, le laser, par son ami David Costello qui lui raconta comment il était devenu, véritablement, en nuages, pluies et vents, un cyclone ravageant les Antilles et la côte Sud-Est des États-Unis, David Costello qui s'était déjà promis de renouveler l'expérience, en dépit d'un tarif que les pingres auraient trouvé rédhibitoire.

Ce que vécut John Fairfax lors de son premier voyage sous laser ? Nul ne le sait. Car, contrairement à son ami Costello, le mathématicien ne crut pas bon de laisser derrière lui une quelconque note-confession.

Après son deuxième essai, essai qui engloutit près de la moitié de sa récente fortune, John Fairfax téléphona, tout excité, à son collègue es mathématiques pures Warwick Mayer. Il le suppliait, avec la dernière

énergie, avec de véritables sanglots dans la voix, de venir le rejoindre de toute urgence à son domicile de la banlieue de Boston. Gémissant (horreur ? Extase ?) : — J'ai découvert l'équation qui prouve l'existence de Dieu ! Expliquant, en phrases hachées, qu'il avait dû inventer des symboles nouveaux, que son ordinateur le plus performant avait imploré, qu'il avait couvert de graffitis des centaines et des centaines de feuillets et les murs de son salon, et ceux de ses chambres, et ceux de sa cave, que la formule finale ne pouvait se dire simplement, mais se chanter, se moduler, mieux, se rire ! Car Dieu n'avait pas "dit" la création. Il l'avait ri. Et c'était pour cette raison que le rire était banni de tant de religions, notamment la chrétienne.

Mayer demanda : — Tu me fais un essai au téléphone ? Tu veux me rire, ne serait-ce qu'une seule fois, ton équation absolue ? Et Fairfax se récria, horrifié. Il aurait pu rendre fou son interlocuteur, mieux l'anéantir, car selon que la formule était modulée, le résultat pouvait être aussi bien la destruction que la création. Avant de raccrocher, il avait encore hurlé :

— Dieu est une formule mathématique ! Et je l'ai découverte ! Je suis son égal !

Warwick Mayer roula à tombeau ouvert. Et arriva trop tard. La demeure de John Fairfax était la proie des flammes. Quand l'incendie eut enfin été noyé sous des trombes d'eau, on découvrit, dans la cave, le corps carbonisé du mathématicien. Sur tous les murs couraient des équations incompréhensibles, des lemmes gribouilles ou superposés en palimpsestes illisibles, des théorèmes éclatés comme des tags. Quant à l'équation définitive, proprement divine, Warwick ne put la découvrir. Si tant est qu'il y ait jamais cru...

Une enquête conclut rapidement que l'origine du sinistre était dû à un court-circuit. Warwick Mayer resta sceptique. Au siège de la DEA, on fut tout aussi perplexe. Car le jour où mourut Fairfax, presque à la même heure, un attentat était perpétré, un attentat, véritablement, il ne pouvait y avoir de doute sur ce point.

Le congé d'Arthur Ash prenait fin. Sous peu, il regagnerait le siège de la DEA et obtiendrait un nouvel ordre de mission. Il venait de passer quinze jours de rêve à pêcher dans le bayou, en pays cajun. Devant un vieil hôtel de bois, était rangée sa Chevrolet Camarro. Et très tôt ce matin là, alors que la brume ne s'était pas encore dissipée au-dessus des marécages, Arthur Ash tourna sa clef de contact. Se produisit une formidable explosion.

Il ne resta pas grand'chose de la Chevrolet Camarro.

D'Arthur Ash, il ne resta plus rien du tout.

En apprenant l'assassinat de l'agent amnésique de la DEA, Grigori Iefimovitch Raspoutine, dit El Dorado, dit encore le Père Fouettard, piqua une colère mémorable.

9. Raspoutine and Cie

Donc, le Père Fouettard était en colère. Dans une colère terrible. D'abord, à cause d'un attentat, d'un attentat aussi inutile que stupide.

Sur le premier palier de la pyramide, il m'expliqua :

— J'avais promis à Tika, le grand sorcier de la tribu des Qimbayas, que l'agent Arthur Ash de la DEA aurait la vie sauve. Mais les "sicarios", les tueurs du cartel de Medellin se méfiaient. Ils craignaient que l'amnésique ne recouvre la mémoire. Et ils ont frappé. Sans en avoir reçu l'ordre.

Je ne comprenais pas grand chose. Je demandai des éclaircissements.

— Je suis en cheville avec la Mafia pour écouler une drogue nouvelle, que je produis, dans cette pyramide, à partir d'une plante appelée laser. L'agent Arthur Ash était le seul survivant d'une expédition qui avait atteint, il y a plusieurs mois de cela, cette pyramide perdue au cœur de l'Amazonie. Espérons que Tika pardonne ce crime. Car ses pouvoirs sont étendus. Presque autant que les miens.

Je restais toujours dans le brouillard. J'aurais aimé demander :

— Monsieur Raspoutine, commencez-donc par le commencement ! mais déjà le moine s'excusait :

— Il me faut momentanément vous abandonner. Une affaire à régler. Que je ne peux laisser en souffrance. Car, à sa seule pensée, j'entre en ébullition. Joseph Basalmo, alias Cagliostro, a échappé, une nouvelle fois, à la surveillance de mes Teutoniques. Une nouvelle fois, il a filé dans le passé. Et pourquoi ? Pour enlever Marie-Antoinette, l'Autrichienne dont il est tombé amoureux fou. Et il veut l'enlever avant même son mariage avec le futur Louis XVI !

La Mafia, Cagliostro, le laser, Marie-Antoinette, des chevaliers Teutoniques, Raspoutine, El Dorado, Greta Garbo et un sorcier aux pouvoirs dangereux... Je perdais pied.

— Ne vous inquiétez pas, Père Noël, je vous laisse en fort agréable compagnie. Greta vous servira de guide pour le tour du propriétaire.

Il s'éclipsa prestement, abandonnant, sur la première terrasse, quelques paillettes dorées.

Consuela émit ce qui ressemblait à un sifflement d'admiration :

— Fortiche, notre client ! Beaucoup plus que je ne le croyais !

— Eh bien... ?

— Le Père Fouettard n'est peut-être pas brillant question télépathie. Chez lui le don ne s'est pas développé suffisamment, faute d'un professeur compétent. N'empêche ! Le Père Fouettard sait quand un esprit cherche à pénétrer le sien, il sait fermer sa cervelle, il sait ne dévoiler que ce qu'il souhaite faire connaître.

— Et qu'as tu appris d'autre, petite fouineuse ?

— J'ai encore appris ceci : un, le Père Fouettard est capable de voyager seul par delà les Portes Noires, sans l'aide d'un enfant Pérégrin même s'il lui arrive parfois de s'égarer ; deux, c'est le vrai Raspoutine, pas un sosie, ni un clone.

— Tu sais, toi, qui était le terrible Raspoutine ?

— Un personnage historique autrefois redouté. Et qui aurait pu changer la face du monde. Qui aurait dû la changer, du moins d'après l'intéressé lui-même.

— Mais encore... ?

— La Mère Fouettarde t'en apprendra plus.

— La Mère... ?

L'expression ne convenait vraiment pas pour qualifier la Divine. Et Greta de babiller :

— Venez venez ! J'ai tant de choses à vous montrer !

Durant toute notre visite, seul le Grand Maître Konrad von Thüringen nous suivit comme un chien fidèle. Raspoutine redoutait-il quelque coup fourré de ma part ?

Et je découvris l'intérieur de la pyramide. Empruntant sans cesse des ascenseurs ultra-rapides ou des tapis roulants à grande vitesse, je fus étourdi par une succession de salles gigantesques, de couloirs interminables ou de pièces douillettes. D'abord le quartier des Teutoniques, dortoir, réfectoire, chapelle, écuries, gymnase. Puis les appartements de Raspoutine, ceux de Greta, ceux de Cagliostro, ceux qui m'étaient réservés, avec une chambre d'enfant pour Consuela. Enfin, dans les profondeurs de la terre, les laboratoires, la centrale énergétique, les serres pour cultures hydroponiques. Plus bas, beaucoup plus bas encore, l'autre aux concrétions violines où grésillait une Porte Noire. Près de la Porte, des châssis vitrés protégeaient ce qui ressemblait à du persil à divers stades de sa croissance. Le Laser dont m'avait parlé Raspoutine ?

— Tout ceci vous appartiendra en propre, m'assura Greta.

— Quand ?

— Quand vous aurez accepté la proposition de Grigori Iefimovitch Raspoutine.

— J'aimerais en savoir plus sur votre... compagnon. Elle ne refusa pas le terme.

— Mon compagnon vous a préparé un "digest" de sa première vie. Sur écran Tri D.

— Moi aussi, j'pourrai le voir ? demanda Consuela.

— Mais bien sûr, ma petite. Ta soif d'apprendre est tout à fait louable. Certaines scènes cependant...

Vautré au creux d'un profond fauteuil d'une salle climatisée, j'assistai à un surprenant spectacle concernant les antécédents de mon

hôte, ou plutôt à un vibrant panégyrique, à une complaisante hagiographie !

Avec, dans l'ordre, les épisodes suivants, commentés, en voix off, par le Père Fouettard lui-même :

— dans les années 1870, un fils et petit-fils de moujik, crotté et morveux dans son pauvre village natal de Pokrovskoïe, Sibérie Occidentale.

— dans les années 1890, le fils de moujik est devenu un faux moine mais un vrai vagabond, errant de village en village, annonçant la Bonne Parole et contant la vie des thaumaturges.

— le même, épousant Praskovie Féodorovna, dont il aura trois enfants (femme et enfants ne réapparaissant pratiquement plus dans la suite du film).

— le même, toujours, subjuguant les abbés des monastères les plus fameux et les évêques des villes les plus importantes ; et le moine acquiert son premier surnom "Raspoutine", d'après l'adjectif "raspoutnik" signifiant "le débauché", "le fornicateur", "le coureur de jupons" ; car l'essentiel de son message pastoral aurait pu se résumer en une formule célèbre : "Faites l'amour et pas la guerre !" ; et le moine prêchait d'exemple : l'écran Tri D se brouilla au moment où, à l'intérieur d'une riche datcha, de splendides créatures renversaient leurs nuques et offraient leurs gorges dénudées. Consuela rouspéta :

— Sous prétexte que je suis une petite fille, Greta vient de saboter la première scène intéressante du film ! Comme si je ne savais ce que c'est que "faire l'amour" ! Je ne suis pas ...

— Tu n'es pas née de la dernière pluie, je sais, l'interrompis-je en riant. Et la projection reprit normalement.

— Automne 1905 : Raspoutine est présenté pour la première fois au Tsar Nicolas II et à la Tsarine Féodorovna (Féodorovna, comme cette mère de famille que l'on ne voit pratiquement plus à l'écran) ; et le moine acquiert son deuxième surnom, le Staretz, le "vénérable".

— 1911, au numéro 64 de la Gorokhovaïa, Saint Pétersbourg, dans l'immense appartement où officie désormais le Staretz : une théorie ininterrompue de visiteurs ; Raspoutine reçoit de 300 à 400 personnes par jour, 700 en période de pointe ; dans la pièce du fond, le moine "bénit" et "purifie" les dames ; mais la méthode exacte pour bénir et purifier est censurée ; râleries de Consuela ; Raspoutine fait payer cher ses consultations ; avec la plus grosse partie de ses émoluments, il aide les pauvres et les infirmes, les humiliés et les offensés ; et le Staretz tonne contre ceux qui persécutent les Juifs, il tempête contre les abominables pogroms, il anathémise les assassins.

— 1912 : pèlerinage au Saint Sépulcre de Jérusalem.

— 1913 : avec la Tsarine, les quatre grandes-duchesses ses filles et le tsarévitch son fils ; le garçon est couché sur un sofa, face blême et

yeux clos ; au-dessus du corps frissonnant, Raspoutine effectue des passes magnétiques destinées à soulager le mal qui ronge l'enfant.

— Juin 1914 : première tentative d'assassinat, le Staretz est poignardé lors d'une visite dans son village natal ; il est énergiquement soigné à l'hôpital de Tioumen ; éclate la Première Guerre Mondiale ; le Tsar part au front ; Raspoutine, que l'ignoble boucherie rend fou, persuade la Tsarine de conclure une paix séparée avec le Kaiser.

— Nuit du 16 au 17 juin 1916, Raspoutine est invité au palais du prince Félix Youssoupov ; le madère et le gâteau qu'on lui sert sont empoisonnés au cyanure ; le prince lui tire une balle de revolver en pleine poitrine ; le député de droite Pourichkhévitch lui expédie à son tour des balles dans le dos et à la tête ; Raspoutine est ensuite garrotté avec une chaîne de fer, traîné au dehors et jeté dans la petite Neva partiellement gelée.

Scènes d'un réalisme cru. Mais il en faut plus pour émouvoir la petite Consuela qui déclare : — J'en ai vu d'autres en parcourant les chemins de l'espace-temps !

Je devine la suite du film. Et je ne me trompe pas. Le corps apparemment sans vie est examiné par le professeur Kossotov, assisté d'une seule religieuse, la sœur Akoulina, une ancienne possédée du démon exorcisée avec succès par le Staretz. Ni la femme de Raspoutine, ni ses filles, ni ses admirateurs, ni ses zélatrices ne sont admis à contempler une dernière fois et à veiller le corps embaumé.

Obsèques quasi secrètes : un cadavre est inhumé non loin du parc impérial, et l'on projette d'y bâtir une chapelle ou un hospice.

Mais ce n'est pas la dépouille de Raspoutine qui fut ainsi enterrée.

Nicolas Walburgis descendant du futur a prêté main forte au professeur Kossotov et à la sœur Akoulina. Il a tiré le corps de sa léthargie et, par un passage secret, emmené Raspoutine loin de Saint Pétersbourg et loin de cette terrible époque.

Le Staretz se réveille, des siècles plus tard, en un lointain système nommé Belphégor.

Sur l'écran Raspoutine se métamorphose lentement en El Dorado : debout, gigantesque, il porte un caftan sombre, des bottes enduites de goudron et une casquette de paysan ; ses yeux bleus flamboient et hypnotisent ; progressivement, presque insensiblement, le caftan devient robe de bure, les bottes sandales à hautes lanières, la casquette s'efface, le visage, les mains, les mollets se couvrent de paillettes d'or. Dans les prunelles, toujours le même flamboiement de l'acier. La voix off commente :

— Pour jouer le rôle du Père Fouettard, le choix aurait pu porter sur des monstres comme Gilles de Rais, alias Barbe Bleue, qui aimait tant les petits garçons, sur un Néron ou un Caligula, sur un Hitler ou

un Staline, un PolPot ou un Khomeiny, sur un spécialiste du Grand Guignol sanguinolent comme Bokassa ou Amin Dada. Non ! Paradoxalement, le choix a désigné le seul qui, après le Christ, prêcha l'amour et la paix, vilipenda la haine et la guerre, et qu'un complot international tenta d'éliminer.

— C'est fini ? demanda Consuela.

— Chut ! lui intima Greta. La seconde partie du film commence.

— Ce sera long ? Je m'ennuie ! Surtout que les scènes les plus croustillantes sont coupées ! J'veux retrouver Heruka et Tsanoma ! J'veux... !

— Mais tais-toi donc !

Moi, je me demandais si les scènes auxquelles je venais d'assister étaient réelles ou fictives. Si elles étaient réelles, avaient-elles été tournées par Raspoutine lui-même, descendu en cachette dans son propre passé, ou tournées par Nicolas Walburgis pour ma gouverne personnelle ?

Reprise du film avec cette réflexion désabusée de Consuela : — y'a eu ni bonbon ni crème glacée à l'entracte !

1241, les chevaliers teutoniques envahissent la Russie. Raspoutine s'affuble d'une défroque qu'il connaît bien, joue les moines errants et thaumaturges, devient le conseiller privé – tellement privé que l'Histoire ne retint pas son nom – du seigneur Iaroslavitch, grand prince de Vladimir et Novgorod, qui, pour avoir écrasé les Suédois sur les bords de la Neva, se fait désormais appeler Nevski. Le Staretz s'avoue devin, désigne la date et le lieu de la prochaine bataille, les eaux gelées du lac Peipous, le 5 avril 1242. Il promet une victoire totale et demande, en échange de ses services, que le Grand Maître Konrad von Thüringen ainsi qu'une cinquantaine de ses hommes lui soient livrés.

Et les masses d'armes écrasèrent les heaumes, les lances éventrèrent les chevaux, le sang bouillonnant rougit la neige, et l'armée teutonique en déroute fut engloutie quand cédèrent les glaces. Hurllement d'horreur, spectacle d'Apocalypse. (Je croyais, dès lors, en des prises de vues authentiques, car aucune des scènes ne reprenait ou ne plagiait les séquences du film d'Eisenstein Alexandre Nevski). Raspoutine entraîna, depuis le Golfe de Finlande jusqu'à une pyramide oubliée du désert libyque, Konrad von Thüringen et quelques dizaines de rescapés.

Commentaire final d'El Dorado :

— Nicolas Walburgis avait choisi, pour garde prétorienne autour de Saint Nicolas, les derniers Samourais commandés par l'illustre Saïgo Takamori. Moi je me suis choisi les Teutoniques de Konrad von Thüringen. Je prise trop les retournements de situation et les conclusions morales : les plus farouches adversaires de la Russie sont

aujourd'hui les serviteurs dociles d'un fils de moujik. Et moi qui servis les intérêts d'un Nicolas, Nicolas le Deuxième, je suis prêt à servir les intérêts d'un autre Nicolas, le clone du Saint, ni plus ni moins, alias le Père Noël, alias Peyr de la Fièretaillade !

— Dommage pour la conclusion ! ironisa Consuela. Ça gâche le film qui était plutôt bien. Du grand spectacle, avec de la bagarre, du sang et des morts !

— En tout cas, cela ne t'a pas traumatisée ! protestai-je avant de me tourner vers Greta : — Y aurait-il une troisième partie ?

— Non c'est tout pour aujourd'hui, répondit-elle. Qu'espériez-vous ?

— Après avoir choisi des Teutoniques comme gardes du corps, le Père Fouettard décide de prendre pour compagne la star des stars, le mythe des mythes, Greta Louyisa Gustafson, alias Greta Garbo. Et explique les raisons de son choix.

— Explication superfétatoire, mon cher ! Vous avez pour conjointe Marilyn Monroe. La compagne du Père Fouettard n'aurait su déroger !

— Moi, intervint Consuela, ce que je ne comprends pas, c'est l'année.

— Pardon ?

— Pourquoi 1989 ? Et pourquoi pas 7 827 ou - 44 250, ou encore... Greta lui coupa la parole :

— Le Père Fouettard s'en ouvrira au Père Noël. Dès son retour.

— Donc, le film est bien fini. Heureusement qu'il était sans odeurs. Parce que, les pieds du Père Fouettard, c'est vraiment une infection ! (Et, brisant net mon fou-rire naissant :) — J peux filer ? Retrouver mes nouveaux copains ?

Mais oui, tu peux disparaître !

Elle se leva en hurlant de joie, et, comme une mini-tornade, quitta la salle de projection.

— Elle retrouvera la sortie ? me demanda la Divine.

— Elle la retrouvera. Sans se tromper une seule fois sur la voie à suivre dans le dédale de cette pyramide. De même, sans coup férir, elle retrouvera ses petits amis, où qu'ils se cachent dans la jungle.

— Je ne vous ai pas encore présenté une des attractions de ce coin d'Amazonie.

— Non, mais je gage que vous allez le faire incessamment.

Ascenseur et trottoir roulant nous menèrent jusqu'au pied de la pyramide. Je fus surpris de trouver le gazon si tendre, si frais, si moelleux. Une fine brume adoucissait les ardeurs du soleil. Au-dessus du lac circulaire, s'arrondissaient les lèvres tempétueuses de lourds nuages.

— La saison des pluies n'est pas tout à fait finie. Mais la technologie futuriste de mon compagnon permet qu'un micro-climat tempéré

protège ce site. Et les nuages butent contre un invisible champ de force.

Quelques chevaliers teutoniques patrouillaient en lisière de forêt vierge ou stationnaient sur les terrasses du temple-montagne.

Comme nous approchions de l'eau, surgirent, en quelques reptations, trois énormes sauriens.

Je ne pus réprimer un mouvement de recul.

— N'ayez crainte, mon cher. Ils n'approcheront pas à plus de 5 mètres.

— Vous... vous en êtes sûre ?

Elle releva sa manche et découvrit, à son poignet, un bracelet de métal. Elle expliqua :

— Il s'agit d'un bracelet répulsif. Il émet des ondes spécifiques qui provoquent dans la cervelle des crocodiles, ou dans ce qui leur tient lieu de cervelle, des décharges douloureuses, quand ils outrepassent la distance de sécurité.

Je pensai : pauvres bêtes !

Le dos des sauriens explosaient en rayons aveuglants, car le soleil allumait mille pierres précieuses incrustées entre leurs écailles. Greta me désigna le plus gros des crocodiles :

— Je vous présente Joseph Djougatchvili.

Le monstre claqua des mâchoires comme s'il avait compris que c'était de lui que nous parlions. Après avoir avalé ma salive, je dis salut ! tout simplement.

— Les vrais nom et prénom de Staline étaient Joseph Djougatchvili. À son réveil sur Belphégor, Raspoutine enragea en apprenant ce qu'il était advenu de la Sainte Russie qu'il venait de quitter prématurément : la Révolution bolchevique, la dictature de Staline, la Seconde Guerre Mondiale, le goulag... Des dizaines de millions de morts. L'abomination de la désolation pour le Staretz qui, toute sa vie, n'avait rien chanté que l'amour et n'avait travaillé que pour l'avènement d'une ère de paix définitive. Staline fut un monstre sanguinaire. Joseph Djougatchvili le crocodile n'est qu'un cabotin inoffensif.

Nous nous dirigeâmes vers le pont de pierre. De l'autre côté une pluie drue accablait la forêt, produisant un grondement sourd, continu, lancinant. Nous passâmes entre de gigantesques atlantes de granit.

Je demandai brusquement :

— Qu'est-ce que cette drogue, le laser ? Quels en sont les effets ?

— Mon compagnon vous expliquera...

Compagnon... Greta Garbo couchait-elle avec Raspoutine ? Question qui resterait sans réponse. Je n'allais quand même pas importuner la Divine sur ce point, encore moins le Père Fouettard.

Consuela m'aurait dit : — Cela ne te regarde pas, Papa Noël ! Et elle aurait eu raison !

— Vous n'avez vraiment aucune idée du marché que Raspoutine tient à passer avec moi ?

— Aucune.

— Vous n'éprouvez aucune appréhension ?

— Quelle appréhension ?

— Le rôle qu'il vous fait jouer, épouse d'un dealer international vivant dans une pyramide cachée au cœur de la jungle amazonienne et protégée par des chevaliers teutoniques et des crocodiles...

— Ce rôle m'amuse. Je le trouve en tout cas plus distrayant que ceux, répétitif et convenus, que je fus obligée de jouer : les intrigantes sournoises ou les phtisiques compassées.

— Mais votre... compagnon, vous ne le trouvez pas un peu... dangereux ?

— Dangereux ?

Elle s'accouda au parapet, me présenta son admirable profil que les reflets de l'eau éclairaient par le bas : les plus grands photographes d'Hollywood n'auraient rien trouvé à y redire.

— Raspoutine est un peu fou, certes, dangereux, je ne le crois pas. C'est un idéaliste, plus à craindre qu'à combattre. Il ne serait pas faux de le considérer comme l'ancêtre des beatniks, le père spirituel des hippies, qui après la Seconde Guerre Mondiale, désirèrent changer le monde. Mais l'argent corrompt tout, toujours, hélas ! Jerry Rubin, un des papes du mouvement hippie, dont le slogan était "Do it", proclame aujourd'hui : "Making Money is fine" ! Raspoutine, ai-je cru comprendre, possède enfin le remède universel.

— Lequel ? Le laser ? Le remède ne saurait être une drogue ! La drogue, jamais, n'a été une solution ! À quoi que ce soit !

— Vous verrez bien.

Consuela ne reparut que le soir. En même temps que Raspoutine.

La petite fille s'était débarrassée de ses vêtements. Plus de corsage blanc, de jupe plissée, de socquettes ou de souliers vernis. Tout son corps, visage excepté, était teint de rouge. Et, sur ce rouge, des dessins avaient été tracés au charbon de bois, imitant les tatouages ou les scarifications rituelles des Haroharos. Contre son épaule gauche, froufroutaient les fleurs et les plumes d'un brassard aux couleurs éclatantes.

— Tu en prends à ton aise, m'exclamai-je ! Tu aurais pu au moins demander la permission de...

— Laissez, laissez ! intervint Greta. Comme ça, votre petite protégée ne jurera plus dans le décor.

— Et j'aimerais qu'elle ne s'approche pas trop du lac aux crocodiles !

— N'ayez aucune crainte. Les plumes et les fleurs de son bracelet sont piquées dans un anneau répulsif. Comme mon bracelet. Il faudra d'ailleurs vous en procurer un. Il n'y a que vous à être en danger.

Quant à Raspoutine, il exhibait un œil au beurre noir et sa longue carcasse flottait dans ses vêtements déchirés : redingote ancienne fendu à la couture du dos, bottes maculées et béantes, chemise en charpie. Lors du repas du soir, pris au pied de la pyramide (les Teutoniques avaient installé sur le gazon table, chaises et couverts), le Père Fouettard raconta :

— J'ai failli y laisser ma peau. Une fois de plus !

— Où donc ? demanda Greta, sincèrement épouvantée.

— À Paris, place Louis XV, en mai 1770. Pour fêter le mariage de Marie-Antoinette d'Autriche avec le Dauphin, futur Louis XVI, un feu d'artifice était offert au peuple de Paris. Balsamo/Cagliostro y assistait, l'âme en peine. Je l'ai trouvé au moment du drame : des fusées ont filé droit sur la foule. S'en est suivie une indescriptible panique. J'ai réussi à m'en sortir. Et à sauver, par la même occasion, cet imbécile de Cagliostro !

— Comment va-t-il ?

— Il est plus mal en point que moi. Deux côtes cassées, un bras en capilotade. Présentement, il dort, après avoir été énergiquement soigné par mes robots médecins. Le Père Noël ne pourra le rencontrer que demain. Si la honte n'a pas étouffé Giuseppe d'ici là ! Et avec tout ça, je n'ai pas eu le courage de restituer un certain collier. De toute façon l'histoire est écrite : bien des romanciers broderont sur l'Affaire du Collier de la Reine.

Vaisselle d'argent, verres de cristal, mets délicats et variés, vodka et vins fins de Crimée, Raspoutine cherchait à m'éblouir. Je relançai la conversation sur Cagliostro. J'entrevois déjà certaines vérités :

— Ce Balsamo/Cagliostro est capable de quelques voyages dans l'espace-temps. Est-ce lui qui vous a découvert sur la planète Belphégor ?

Alors qu'il allait enfourner une pleine cuillère de caviar, Raspoutine suspendit son geste, s'exclama (des œufs d'esturgeon dégringolèrent et tâchèrent l'immaculé de la nappe) :

— Père Noël, vous m'épatez ! Comment avez-vous deviné ?

— Simplement en essayant d'imaginer les plans concoctés par la cervelle tortueuse de Nicolas Walburgis : c'est moi qui, tôt ou tard, aurait dû vous découvrir, endormi dans un bac cryogénique, près de la Porte Noire de Belphégor.

— Bravo !

— Mais, surgi du passé, c'est Cagliostro qui est apparu.

— Il avait découvert, grâce à quelque grimoire brûlé depuis, la Porte Noire dissimulée en France, en Normandie. Après moult

tentatives qui ont failli me tuer, il a enfin réussi à me sortir de mon sommeil gelé.

— Et en compagnie de Cagliostro, mettant vos dons en commun, vous avez voyagé dans le temps.

— Et j'ai découvert cette pyramide. J'ai subjugué les Haroharos comme autrefois j'avais ensorcelé le peuple russe et la famille de Nicolas II. Cagliostro m'a alors parlé d'une plante mystérieuse, disparue depuis des siècles.

— Le laser.

— Le laser, précisément. Je suis descendu dans la Cyrénaïque du premier siècle avant Jésus-Christ. J'ai percé le secret de cette plante.

— C'est elle qui grandit sous des châssis vitrés près de la Porte Noire ?

— C'est elle. Je vous en reparlerai demain.

À fréquenter les tsars et la haute société de Saint Pétersbourg, Raspoutine n'avait pourtant pas appris les bonnes manières. Il ne mangeait pas, il se goinfrait. Il parlait la bouche pleine et sa barbe devenait garde-manger. Bel exemple pour Consuela !

— J'ai repéré, Monsieur Raspoutine...

— Appelez-moi Grigori !

— J'ai repéré, Grigori, dans le laboratoire attenant à la grotte de Belphégor, un nombre impressionnant de bacs cryogéniques.

— Vous en concluez ?

— Que vos Teutoniques sont immortels. Comme mes Samourais.

— Admirable déduction ! C'est un plaisir que de discuter avec quelqu'un faisant preuve d'un minimum de bon sens et de jugeote ! Je n'en attendais pas moins du Père Noël !

Raspoutine avait donc multiplié, pour les congeler ensuite, des clones de ses guerriers. Si l'un d'eux devait mourir par accident, son double s'éveillait et prenait sa place. Régulièrement, les souvenirs des guerriers de glace étaient "réactualisés", par simple duplication d'engrammes, de cerveau à cerveau.

— Combien de temps vous a-t-il fallu, à votre réveil, pour prendre la mesure exacte de votre nouvelle position et de vos pouvoirs ?

— Pour moi, ce fut plutôt rapide. Je n'en dirais pas autant de Konrad et de ses hommes. Pour eux, ce fut beaucoup, beaucoup plus long.

Consuela bailla. Greta l'imita. Je songai : ces dernières heures furent plutôt mouvementées, surtout pour la petite.

— J'suis bien fatiguée, Papa Noël, et j'veux plus ni caviar, ni homard, ni rien de tout ça ! J'aimerais aller me coucher.

— Tu retrouveras ta chambre au milieu de la pyramide ?

— Facile !

— Et tu me feras le plaisir de te débarbouiller.

— Les faux tatouages partiront facilement. Mais pas la teinture rouge. Celle-là je la garderai un moment !

Moi aussi, je me sentis soudain éreinté. Je sollicitai la permission de me retirer.

— Mais vous êtes chez vous ! me susurra Greta.

— Nous reprendrons notre conversation demain ! claironna Raspoutine. Je n'en ai pas fini avec les révélations.

— Je n'en doute pas !

Consuela m'attendait à l'entrée de la pyramide. Elle me guida jusqu'à nos appartements. Et comme sur le seuil je l'embrassais en lui souhaitant bonne nuit, elle me souffla à l'oreille :

— Demain, faudra que je parle du nounours.

— Du nounours ? Quel nounours ?

— J'l'ai rencontré tandis que je jouais avec Heruka, Tsanoma et d'autres enfants du village haroharo. Heruka et Tsanoma le connaissent bien.

— Mais de quel nounours veux-tu donc parler ? Elle bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— J'suis vraiment très fatiguée. Et puis, c'est pas si urgent que ça. Elle m'embrassa à son tour et se glissa dans sa chambre. J'entrai dans la mienne, attenante, m'effondrai sur le lit (sans m'être lavé, c'est Consuela qui aurait ricané !) et je sombrai instantanément.

Longtemps je rêvai de Marilyn. Ma Marilyn. Et ce ne fut pas forcément un rêve agréable.

Sur le grand écran de mes cauchemars, déboulèrent des fantasmes masochistes. Et je vis : le même appartement que celui habité par Raspoutine à Saint Pétersbourg. Y sinuaient des centaines de messieurs en file disciplinée. Et dans la pièce du fond officiait...

Non ! Non ! Pas Marilyn ! En m'épousant, elle a fait une croix sur son passé. Elle a retrouvé une certaine forme de... virginité. Je ne dis pas du corps, ni même de l'âme, mais du moins du cœur.

— Es-tu vraiment certain qu'elle l'ait perdue, cette virginité du cœur ?

— Qui parle dans le noir et trouble mes cauchemars poisseux ?

— Papa Noël, je suis très fatiguée, je te l'ai dit et redit. Et tes rêves stupides troublent mon sommeil.

— Consuela... ?

— Combien de temps vas-tu encore te demander : Marilyn m'aime-t-elle ? Question de machiste ! de phallocrate impénitent !

— Parce que tu sais ce qu'est un machiste, un phallo...

— Je ne suis pas née...

— ... de la dernière pluie, je sais !

— Retourne la question, Papa Noël ! Ce n'est pas "Marilyn m'aime-

t-elle ?" qui devrait te titiller, mais bien...

— Mais bien... ?

— À toi de trouver ! Et puis, papa Noël, avant de connaître Marilyn, tu avais connu d'autres femmes, n'est-ce-pas ? Pourquoi Marilyn ne serait-elle pas jalouse de ton propre passé ?

— J'ai... j'ai effectivement été deux fois amoureux avant de connaître la Mère Noël. Mais deux fois seulement.

— C'est pas une excuse. Elles étaient comment ?

— Mon premier amour était lilas. Le second santal.

— Et Marilyn ?

— Marilyn ? Si elle était une fleur et un parfum, elle serait une giroflée.

— De quelle couleur, la giroflée ?

— Jaune. Jaune d'or. Comme ses cheveux. Comme son sourire.

— Sache-le, Père Noël, et c'est une petite fille qui te le dit : le parfum de la giroflée vaincra la puanteur dégagée par les pieds du Père Fouettard.

— C'est-à-dire... ?

— Bonne nuit, Papa Noël ! Et surtout, surtout, change de rêve ! J'obtempérerai : dans le fond de la pièce n'officiait plus Marilyn, mais Raspoutine, et la théorie des messieurs fut remplacée par une théorie de dames de tous âges et de toutes conditions. Et je me demandai, divaguant sur les terres de Morphée : si Raspoutine n'avait pas été assassiné en 1916, que serait-il advenu, et de la Russie, et du monde ? Après la tsarine, il aurait pu convaincre le tsar lui-même de signer un traité de paix séparé avec le Kaiser. Et la Révolution de 1917 n'aurait pas eu lieu. Et le communisme n'aurait pas déferlé sur le monde. L'assassinat de Raspoutine fut bel et bien une tragédie pour le destin des peuples !

Mais pourquoi m'inviter en 1989 ? Pourquoi ne pas retourner en 1916 ?

Consuela ne fut plus dérangée dans son sommeil. Elle n'eut plus à intervenir dans mes rêves.

L'uchronie, la politique-fiction, elle s'en fichait comme de l'an 40 !!

Pendant ce temps, Tika agissait.

Lui aussi avait appris la mort d'Arthur Ash. La mission que l'agent de la DEA n'avait pu mener à bien, le sorcier des Qimbayas la prendrait à son compte.

Tika était nyctalope. La nuit, il circulait dans la jungle aussi facilement qu'un jaguar en chasse.

Il quitta sa cabane et marcha plusieurs heures.

Il retrouva la mallette abandonnée sur un coude de racine. Par chance, l'eau du marigot n'était pas montée suffisamment pour la

noyer. Un moment les fermoirs rouilles refusèrent de s'ouvrir. Mais Tika s'obstina. Il tritura les entrailles électroniques. La flèche qui avait traversé la mallette et blessé Arthur Ash n'avait pas causé de dégâts irrémédiables. Tika déploya les instruments télescopiques. Pianota sur le clavier. Il attendit.

Sur un écran minuscule apparut un point lumineux. Un satellite d'observation avait repéré et localisé le signal émis depuis la jungle. Alors, portant la mallette ouverte dans ses bras, Tika s'extirpa du marigot, louvoya dans la pourriture, escalada la butte qui le séparait du lac circulaire. Il s'était entièrement couvert de boue, afin de déjouer les détecteurs thermotropiques signalant tout corps de 37° circulant entre les arbres.

Tika s'avança à découvert. Une lune pâlotte éclairait la pyramide, le gazon et les vaguelettes du lac. Il déposa la mallette au bord de l'eau et attendit. Pas très longtemps.

Se produisit un remous formidable. Une gueule de saurien surgit. Qui s'ouvrit. Et avala d'un seul coup la mallette.

— Bon appétit, Joseph Djougatchvili ! murmura Tika.

Le petit déjeuner fut servi sur la pelouse, comme le dîner de la veille. J'y retrouvai Raspoutine et Cagliostro.

— Bien dormi ? demanda le Père Fouettard.

Dans sa barbe avaient coulé de longs filets d'œufs brouillés agrémentés de morceaux de bacon.

Cagliostro s'exclama en se levant et en me tendant une main largement ouverte :

— Je suis ravi de vous rencontrer, Père Noël ! Il grimaça et expliqua : — Mes côtes me font encore souffrir !

Son bras gauche était bandé. Il n'était pas bien grand, 1 mètre 60 tout au plus. Bedonnant, rougeaud, il était accoutré à l'ancienne : juste-au-corps et culottes acidulées. Il fronça les sourcils :

— Cette ressemblance...

— Quelle ressemblance, monsieur Cagliostro ?

— Incroyable !

— Il se rassit, raconta :

— Avec Grigori Iefimovitch, je me suis rendu dans la Rome antique. J'y ai rencontré le dictateur Sylla.

— Et alors... ?

— Le dictateur Sylla et vous même... on croirait des frères jumeaux. Voilà qui ferait jaser l'Église très chrétienne. Puisque vous êtes un clone de Saint Nicolas.

— Réellement, entre Saint Nicolas et le dictateur Lucius Sylla...

— ... je ne vois pas plus de différence qu'entre deux gouttes d'eau !

— Il suffit ! grigna Raspoutine.

Ignorant cette injonction, je relançai aussitôt le sujet :

— Qu'alliez-vous faire dans la Rome de Sylla ? Y récupérer une plante appelée laser ?

Cagliostro applaudit d'admiration :

— Stupéfiant ! Le Père Noël est stupéfiant ! Autant que le laser ! Comment diable a-t-il deviné... ?

— Grigori m'a avoué être descendu dans la Cyrénaïque archaïque. Pour cause de laser.

Le Père Fouettard fut contraint de commenter :

— En Cyrénaïque se trouvait le matériau brut. Dans les coffres de Sylla se trouvait le produit raffiné. Je voulais comparer. (Et, se tournant vers Cagliostro :))

— Mon cher Joseph, (car, ne l'oublions pas, le véritable nom de Cagliostro était Giuseppe Balsamo), vous ne changerez donc jamais ! Toujours la langue pendue ! Ah ! vous êtes bien un italien ! (Me prenant à parti :)

— J'aurais dû, pour la énième fois, faire fesser cette tête brûlée par les enfants haroharos ! Cependant, deux côtes fêlées, un bras en écharpe, la leçon devrait enfin suffire. Du moins je l'espère.

— Il est vrai ! soupira Cagliostro. Inutile de me chapitrer plus longtemps ! Je ne tenterai plus de revoir Marie-Antoinette. Promis juré, croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en Enfer.

— À la bonne heure !

— Et pourtant... Ah ! J'en ai connu des souveraines et des princesses ! Les pharaonnes Hatchepsout et Cléopâtre, les juives Esther et Bérénice, la grecque Aspasia, la syrienne Zénobie, et Christine de Suède, et Catherine de Russie, et Élisabeth d'Angleterre (la Première, pas l'autre !). Jamais, au grand jamais, je n'ai rencontré plus de grâce, de fraîcheur et de spontanéité que chez Marie-Antoinette, mariée, contre son gré, à ce balourd, cet empoté de Louis XVI et promise à un si funeste destin !

Il soupira encore, ses épaules s'affaissèrent, et toute sa physionomie exprima le désespoir le plus complet.

Thé, lait et café, toasts, croissants et pancakes, miel et confiture, beurre et sirop d'érable, il ne manquait rien. Je demandai :

— Consuela... ?

— Votre petite protégée dort encore, répondit Cagliostro.

— Greta... ?

— Elle est partie. Tôt ce matin. Pour quelques emplettes à New York. J'en restai abasourdi.

— Mais...

Raspoutine haussa les épaules, geste instinctif trahissant plus son impuissance que son indifférence. Il m'expliqua (son appétit apparemment coupé car il cessa de s'empiffrer) :

— La Divine que vous avez rencontrée est la Greta Garbo de 36 ans, au summum de sa splendeur, un clone parfait avec tous les souvenirs de la star lors de l'année 1942. À New York vit une autre Garbo, âgée de 83 ans, ne sortant que coiffée d'un chapeau à larges bords et portant lunettes et imperméable noirs. La Greta d'hier et de demain ne peut s'empêcher d'épier la Greta d'aujourd'hui. Le mythe compatit devant la femme, l'éternel devant l'éphémère. Je n'encourage guère de telles escapades, destinées à assouvir un voyeurisme frisant le masochisme. Je ne peux, hélas, les empêcher.

— Et quand rentrera... Greta... ?

— Ce soir, avant la tombée de la nuit.

— Greta Garbo en Mère Fouettarde, intervint brusquement Cagliostro, j'ai toujours regretté pareil emploi pour cette star mythique. Dans le rôle, j'eusse préféré des caractères plus adaptés, plus trempés, des femmes ayant fait leurs preuves, partant, incontestables.

Il s'exprimait beaucoup avec les mains. Les deux. En dépit d'un bras douloureux.

— Par exemple... ?

— Par exemple, Père Noël ? Mais les exemples abondent ! La romaine Agrippine, qui assassina tant et plus, la comtesse Bathory, cette hongroise qui se baignait dans le sang de jeunes filles vierges, ou mieux encore, l'impératrice douairière Lu.

— Pardon ?

— En Chine, au deuxième siècle avant notre ère, lorsque mourut l'empereur Lieou Pang, le fondateur de la dynastie des Han, l'impératrice douairière Lu prit le pouvoir, car l'héritier du trône n'était qu'un enfant. Mais Lu avait une rivale, la belle concubine de feu Lieou Pang. Et l'impératrice tira une horrible vengeance de l'ancienne favorite. Elle lui fit couper les pieds et les mains, arracher les yeux, brûler la langue, crever les tympans, lui administra une drogue stupéfiante et l'enferma dans la porcherie du palais. Et Lu régna. Souvent, pour s'amuser, elle allait jeter des détritux à la truie humaine.

Quelle atroce histoire !

— Atroce mais véridique ! Vous conviendrez comme moi que, dans le rôle de la Mère Fouettarde, Greta Garbo ne fait pas le poids. Cette femme, d'ailleurs, ne fut jamais qu'une absence. Comme aujourd'hui. La preuve !

Et son bras valide désigna la place vide.

Avec difficulté, j'avalai une bouchée de toast beurré.

Cagliostro, qui depuis belle lurette avait fini de déjeuner, s'éclipsa enfin, déclarant :

— Je suppose, Père Noël, que vous avez encore bien des questions à

poser au Père Fouettard.

— En effet ! Dès le départ de Cagliostro, j'attaquai, bille en tête :

— Alors, pourquoi 1989 ?

Raspoutine ne se démonta pas et, tout de go, se lança dans un interminable catalogue :

— 1989 ? Mais voyons, simplement parce qu'il s'agit du 2450^e anniversaire de la naissance de Kong Fuzi, anciennement Confucius, du bicentenaire de la Révolution Française, du centenaire de la naissance d'Adolf Hitler, de Charlie Chaplin, de la Tour Eiffel et du soutien-gorge, du cinquantième anniversaire du début de la Seconde Guerre Mondiale, du vingtième anniversaire du premier débarquement sur la Lune, le dixième anni...

J'ose enfin interrompre cette énumération :

— La vraie raison, Grigori Iefimovitch, donnez-moi enfin la vraie raison !

Les rides de son front se creusèrent. Ses doigts disparurent dans sa barbe qui crissa. Il avoua :

— J'aurais pu choisir tant de dates. 1933, par exemple, pour empêcher qu'Hitler ne s'empare du pouvoir et pour éviter une guerre épouvantable, ainsi que les millions de victimes des camps d'extermination !

— Alors, pourquoi 1989 plutôt que 1933 ?

— L'année qui suivit ma disparition vit la prise du pouvoir par les bolcheviques dans ma chère Russie. Dans moins de deux mois, l'effondrement d'un mur à Berlin sera également l'effondrement de tout le bloc communiste. Ceausescu sera renversé en Roumanie, Honecker en RDA, le Pacte de Varsovie n'aura plus de raison d'être, et toute l'URSS ira à vau l'eau.

— Une ère de paix s'instaurerait donc ?

— Détrompez-vous ! Au Moyen-Orient d'autres guerres se préparent. Comme au cœur de l'Europe, dans les Balkans. Comme au sud de ma chère Russie, au Caucase. En Afrique, des millions d'enfants mourront de faim. Toute la planète agonise, la couche protectrice d'ozone disparaît ; comme disparaissent, à petits comme à grands feux, toutes les forêts tropicales et équatoriales. Le temple même au pied duquel nous prenons notre petit déjeuner, se trouvera bientôt au milieu d'un immense désert de cendres. Dois-je vous parler de cette redoutable maladie, le SIDA ? Dois-je vous parler des pays d'Amérique du Sud minés par leur lutte contre les narcotrafiquants, que je connais bien, et pour cause ! La planète est sur le fil du rasoir. Moi, je la ferai basculer du bon côté !

— Comment ? Par le laser ?

Il prit son temps avant de se lancer dans une nouvelle tirade. Ses yeux flamboyaient. Comme si, dans chacune de ses prunelles,

explosait une nova. Je me rappelai le sage avis de Consuela :

— Concentre-toi sur la puanteur de ses pieds ! Je m'arrachai à la terrible attraction, et mes narines palpitèrent de dégoût.

— Oui, Père Noël ! le laser est l'arme absolue. J'ai fouillé dans l'antique bibliothèque d'Alexandrie. Grâce à mon magnétisme et à mes dons de persuasion, j'ai pu emprunter, avant qu'ils ne brûlent, des livres interdits parce que dangereux. Y étaient décrits, notamment, les effets du laser, lorsque la plante parvenait à sa treizième et ultime floraison. Comme disait le poète : "la treizième revient et c'est toujours la première". Quand on ingurgite la fleur du laser parvenue à sa dernière éclosion, s'ouvre automatiquement une brèche dans l'espace.

Il ménagea une pause. Je tremblais de la tête aux pieds, comme une feuille secouée par la tempête.

— Qui dans l'univers, dissémina des Portes Noires permettant de voyager par les chemins de l'espace-temps ? Je ne sais pas, Père Noël. Et vous n'en savez pas plus que moi. Mais moi je sais désormais comment ces Portes furent créées. J'ai déjà testé, sur des cobayes soigneusement sélectionnés, la fleur du laser parvenue à ses 11 et 12ème éclosions. Les résultats furent spectaculaires et je vous les soumettrai. Je ne doute pas du résultat lorsqu'il s'agira de faire avaler la fleur ultime !

Je pus bégayer :

— Qu'a... qu'attendez-vous de... de moi... ?

— Dans deux jours, le laser que je cultive fleurira pour la treizième fois. C'est vous qui choisirez les personnes qui absorberont la fleur pour créer des brèches multiples dans l'espace-temps. Car j'ai décidé que cette planète de fous connaîtrait, à partir de 1989, des futurs innombrables. Vous serez le maître de tous ces futurs. Et je serai le premier de vos serviteurs.

Ma gorge n'était pas plus large qu'un chas d'aiguille :

— Et... si je refuse... de devenir ce maître. Si... si je trouve votre projet insensé... et si je cherche à... m'y opposer.

La réponse ne souffrit pas d'ambiguïté :

— Alors je me passerai de vos services, Père Noël. J'agirai seul. J'aurais voulu hurler : Marilyn, au secours !!

Mais aucun son ne franchit plus la barrière de mes lèvres.

Pendant ce temps, au fond du lac circulaire, Joseph Djougatchvili, le crocodile, connaissait quelques problèmes intestinaux pour avoir avalé trop goulûment la mallette de feu Arthur Ash. Il fut durement secoué par des coliques néphrétiques, pestant contre les pseudocadeaux offerts par des sorciers noctambules et jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus !

10. D'un côté et de l'autre du fleuve Potomac

Donc la balise avait fonctionné. Soudainement, miraculeusement. Et le siège de la DEA était entré en ébullition.

Le samedi 16 septembre 1989, à 10 heures a.m., Mickey Booney fut reçu au Pentagone pour une réunion "top secret". Du siège de la DEA au gigantesque bâtiment abritant le secrétariat à la Défense, la distance n'était pas considérable. Booney l'effectua à pied, ruminant les arguments qu'il allait développer. Puis il sacrifia à une multitude de contrôles, suivit docilement des appariteurs à l'armement impressionnant, et, enfin, pénétra dans une salle basse de plafond, sans fenêtre aucune, où stagnait une atroce odeur de cigare que l'air conditionné ne parvenait pas à dissiper. Pour tout ameublement, de méchantes chaises derrière de méchantes tables disposées en rectangle. Une seule était encore libre. Une parfaite ambiance de tripot clandestin, songea Booney.

Étaient présents : des officiers supérieurs de l'US Army, des représentants du NSC, le Conseil National de Sécurité, et quelques huiles du FBI, de la CIA et d'autres organismes, beaucoup plus confidentiels.

Mickey Booney tenta de repérer les membres les plus influents de cette assemblée d'une vingtaine de personnes, ceux qu'il se devait de convaincre à tout prix : le colonel Philip K. Hutchinson, commandant une base militaire ultra-secrète dans la jungle péruvienne ; un général quatre étoiles, un Noir, cas rarissime, sans doute inédit, à pareil échelon de la hiérarchie, dont le nom malheureusement lui échappait, quelque chose comme Paulin Cowell ; Jack Boorman, de la CIA ; et surtout, Ramsey Hunter, du NSC, même si, depuis l'Irangate et le retentissant procès du colonel Oliver North, le Conseil de Sécurité de la Maison Blanche faisait le dos rond et évitait toute initiative intempestive.

Et Booney raconta : l'expédition catastrophe conduite par l'agent Arthur Ash et ce qui en résulta ; l'orchestre de statues placé sous la direction de Tibère-Cavalcanti, exécutant des symphonies proprement solaires ; les fresques ultimes de Levon Ter Mamovan, et la nudité d'Ève en Paradis, plus fascinante et dangereuse que le fameux Serpent de la Tentation ; le corps de diamant du golden boy Rupert Kipley, et son cœur éternellement saignant, battant comme un tambour ; l'équation indicible de John Fairfax qui avait enfin et mathématiquement prouvé l'existence de Dieu ; la supernova S.N. 1987 À et le cyclone Hugo dans les prunelles de David Costello.

Des extraits de film furent projetés sur un écran grisâtre (et quelques cous trop longtemps cassés attrapèrent des torticolis), des

magnétophones dévidèrent leurs bobines crachotantes. Las ! Aucune bande-son n'avait pu enregistrer la musique des sphères, et toutes les pellicules étaient restées vierges, inexplicablement, quand il s'était agi de filmer le Paradis badigeonné sur les murs d'une salle de bains !

Mickey Booney conclut :

— Vous connaissez désormais les redoutables effets de cette drogue nouvelle, appelée laser. Et puisque, par miracle, la balise de l'agent Ash vient d'émettre plusieurs minutes et nous signaler, sans doute, le lieu de production de cette cochonnerie...

Il laissa sa phrase en suspens. L'assistance était saisie. C'est Jack Boorman, de la CIA, qui ouvrit le feu :

— Monsieur Booney, au nom de la DEA, vous sollicitez encore une aide militaire, vous êtes prêt à lancer les États-Unis d'Amérique dans une nouvelle et dangereuse aventure. Ne trouvez-vous pas que l'organisme que vous représentez a déjà commis trop de boulettes ?

— À quoi faites-vous allusion ?

— À l'attentat de Lockerbie, par exemple. Vous l'auriez déjà oublié ? Ce serait un comble !

Le 21 décembre de l'année précédente, au-dessus du village de Lockerbie, un attentat perpétré contre un Boeing 747 de la Pan Am, avait causé la mort de 270 personnes. À cette époque, la DEA cherchait à démanteler une filière d'héroïne en provenance du Moyen-Orient. Elle avait demandé aux autorités allemandes qu'aucun contrôle ne soit effectué lors de l'embarquement à Francfort. Qui avait eu vent de cette opération baptisée Courrier ? Car ce n'est pas une valise pleine de drogue qui fut placée dans la soute à bagages, mais bien une valise bourrée de Semtex, l'explosif favori des terroristes ! Le colonel Hutchinson intervint :

— Passons sur cette pénible affaire de Lockerbie. Monsieur Booney, croyez-vous sincèrement à l'efficacité d'une opération commando dirigée contre un laboratoire clandestin de la jungle amazonienne, quelque part au Sud de la Colombie, en une région hostile étranglée entre le Pérou et le Brésil ? Dois-je vous rappeler les résultats obtenus lors de l'opération Blast Furnace ?

Booney soupira. Il se souvenait trop bien !

Le 18 juillet 1987, en Bolivie, avait été lancée une vaste opération anti-drogue baptisée "Haut-Fourneau", avec la participation de 160 rangers de la 793^e Brigade des Forces Spéciales des commandos de l'armée de terre, et de six hélicoptères Black Hawk pour apporter un appui logistique à 15 agents de la DEA. Résultat de deux mois de recherches : la découverte et la destruction de trois laboratoires abandonnés, l'arrestation d'un jeune homme de 17 ans, et pas le moindre kilo de cocaïne saisi. Blast Furnace fut prolongé de 60 jours, pour un tableau de chasse final à peine plus reluisant !

Booney contre-attaqua :

— Il s'agira d'une opération coup de poing limitée dans le temps et dans l'espace, l'affaire, peut-être, d'une seule journée. D'une opération que je souhaiterais top secret.

— C'est-à-dire, Monsieur Booney... ?

— Lors de Blast Fumace, seul le président bolivien Paz Estenssoro avait été mis au courant, ce qui, par la suite, devait susciter une vive polémique au sein de son gouvernement, furieux de ne pas avoir été consulté. Et pourtant des fuites se produisirent, les gros bonnets de la drogue purent se mettre à l'abri.

— Vous souhaiteriez donc que nul, en Colombie, pas même le président de la République, ne soit informé de la possibilité d'une opération éclair menée par les forces spéciales de l'US Army ?

— Exactement.

— En cas de pépin... ?

— J'en prendrai toute la responsabilité.

Ramsey Hunter, de la NSC, explosa en tapant sur la table :

— Non ! Ce n'est vraiment pas le moment !

— Justement, monsieur Hunter, le temps presse. Mon exposé prouve amplement que...

— Il faut éviter à tout prix que l'armée américaine fasse parler d'elle, les semaines qui viennent. Si un seul de nos boys était tué en territoire étranger, ce serait une catastrophe.

— Expliquez-vous.

Hunter leva les yeux au ciel, ou plutôt vers le plafond bas contre lequel s'accumulaient les nuages bleutés des cigares.

— Vous nous avez annoncé, péremptoire, que le cyclone Hugo ravagerait demain la Guadeloupe et mercredi la ville de Charleston. Moi, je vous prédis la chute du mur de Berlin dans moins de deux mois, la réunification des deux Allemagne dans moins d'un an et demi, et la fin rapide du Pacte de Varsovie. Dès le mois de décembre, un complot renversera Nicolæ Ceausescu, des émeutes éclateront un peu partout en Roumanie. Et nous en profiterons.

— Nous en profiterons pour... ?

Tandis que l'attention des médias occidentaux sera polarisée par les convulsions des pays de l'Est en général et la révolution roumaine en particulier, l'armée américaine interviendra au Panama et procédera à l'arrestation du général Noriega.

— Arrête Noriega... ?! Pour... pour trafic de drogue ?

— Ne serait-ce pas réaliser un des vœux les plus chers de la DEA ?

— Mais le coût ? Le coût humain ? Noriega dispose de farouches partisans !

— Nous prévoyons 2 000 à 3 000 morts. Pas plus.

— Pas plus ! Vous avez de ces mots ! Mais l'opinion publique

internationale ne sera pas dupe. Elle devinera aisément que la chute de Noriega était due à ses prises de position politiques, notamment en ce qui concerne l'avenir du canal, plus qu'à son rôle d'intermédiaire dans le trafic de la coke.

— L'opinion publique internationale applaudira sans réserves à la chute de cette petite crapule de Noriega. Et ce n'est pas tout. Nos services de renseignements sont formels : l'été prochain, les troupes irakiennes de Saddam Hussein envahiront le Koweït. Et nous anéantirons les forces irakiennes !

Mickey Booney aurait voulu hurler : fou ! Vous êtes fou à lier ! Sans sourciller, le plus sérieusement du monde, on lui annonçait la fin prochaine du communisme et une guerre imminente dans le golfe ! Il se retint à temps : il se souvint d'une des fresques de l'appartement de Levon Ter Mamovan ; elle représentait la Porte de Brandebourg et des Berlinoïses, armés de pics et de masses, s'attaquant au Mur de la Honte.

Il observa l'attitude des militaires et des hauts responsables de la CIA : aucun ne paraissait autrement surpris. Hunter poursuivit :

— Après 8 années d'une guerre terrible contre l'Iran de Khomeiny, guerre que nous avons d'ailleurs activement soutenue, l'Irak se trouve au bord de la faillite économique. Saddam Hussein demandera de l'aide des autres pays, en particulier de ses voisins arabes, et surtout du Koweït, son principal créancier, qui répondra par une fin de non recevoir.

— Il suffira d'empêcher l'Irak d'envahir son petit voisin et de l'aider économiquement !

— Empêcher Saddam Hussein de s'emparer du Koweït ? Saddam Hussein est un salopard que nous écraserons !

Booney songea : — À salopard, salopard et demi !

— Nos troupes victorieuses défileront à Broadway, dans le canyon des héros ! L'humiliation du VietNam sera vengée !

Tant de révélations avaient désarçonné Booney. Il doutait désormais que son propre projet fût approuvé par un quelconque membre de cette réunion au sommet. Il se trompait. Depuis le début, Hutchinson s'était rangé à son point de vue :

— Je me moque éperdument, déclara le colonel d'une voix ferme, des prochaines guerres auxquelles, paraît-il, les États-Unis sont appelés à participer. Je me contrefiche des bouleversements provoqués par la fin du bloc communiste et par une possible confrontation armée entre le Nord et le Sud.

— Colonel ! fulmina le général noir. Vos propos sont inqualifiables ! Vous oubliez quel pays vous servez ! Vous injuriez la bannière étoilée ! Vous...

— Je n'oublie rien de tout, mon général ! Je ne sais, moi, si le bloc communiste s'effondrera aussi tôt et aussi rapidement qu'il a été

prédit. Ce que je sais, c'est que la guerre du Sud contre le Nord a déjà commencé. Et le Sud dispose d'une arme redoutable pour anéantir le Nord : la drogue ! (Le général noir se rasséréna) Et si j'en crois le rapport de Monsieur Booney, je ne connais pas de drogue plus destructrice que le laser. D'ores et déjà, je suis prêt à diriger une opération commando. J'irai sur place, dans la jungle colombienne. Si je découvre un laboratoire clandestin, je le détruirai. Et je préférerais que les autorités officielles ne soient pas prévenues de ma visite !

Ramsey Hunter affichait un sourire amène :

— Quand serez-vous opérationnel ?

— Dans moins de 48 heures.

— Parfait ! Combien d'hommes et quel matériel comptez-vous utiliser ?

— 40 hommes. 8 hélicoptères Huey et 2 hélicoptères Cobra. Le rayon d'action de mes appareils basés au Pérou est suffisant pour un aller-retour sans ravitaillement. Cependant, en cas d'accrochage sérieux, l'affaire devra être rondement menée !

— Il serait bon, colonel, que vous soyez accompagné par un haut responsable de la DEA, pas par un sous-fifre ! Histoire de vous couvrir dans le cas, bien improbable, d'un quelconque pépin.

— Et vous pensez à qui, Monsieur Ramsey ?

Mickey Booney n'eut pas besoin d'entendre son nom. Depuis le début il s'était douté que si l'opération commando était approuvée, il serait de la partie, aux premières loges ! Il n'était pas en mesure de refuser. Un instant, son esprit tourna à vide. Il s'obligea à un effort intense pour raccrocher à la discussion. Le général noir déclarait :

— Les photos satellites de l'endroit précis d'où a émis, quelques minutes, la balise de l'agent Ash, indiquent une vaste clairière circulaire, entourée elle-même d'un marécage. Une Landing Zone quasi-idéale ! Le colonel Hutchinson retrouvera ses vieux réflexes du VietNam. Je ne doute pas du plein succès de sa nouvelle mission.

Booney n'osa contredire le général, ou simplement tempérer un optimisme aussi béat. Il aurait tant aimé le partager !

Un vote s'avéra inutile. La cause était entendue.

Plus tard, après que les représentants du NSC, de la CIA et du FBI se furent retirés, ne demeurèrent plus, dans la salle enfumée, que Mickey Booney et Philip K. Hutchinson. Deux appariteurs et une ordonnance patientaient dans le couloir.

— Vous n'avez pas connu le VietNam, n'est-ce pas, Monsieur Booney ?

— Non, mon colonel.

— Avez-vous déjà embarqué dans un hélico de combat ?

— Dans aucun hélico, mon colonel.

— Vous verrez, ce n'est impressionnant que les premières minutes.

On s'y habitue vite. (Après un silence :) Ce sera ma dernière mission. Le mois prochain, je prends ma retraite. Une retraite bien méritée. Avec le grade de général. (Nouveau silence). Donc, je vous emmène. Je ne pense pas qu'il soit utile que vous repassiez par le siège de la DEA, ni même par votre domicile.

— Je souhaiterais juste donner un coup de fil.

— À qui ?

— À ma femme. Pour vérifier qu'elle a effectivement quitté Charleston.

— Car vous croyez...

— J'y crois.

— Avant de rejoindre l'aéroport, je ferai une petite visite. Une visite rituelle. Vous pouvez m'accompagner.

— Je ne sais...

— Ce n'est qu'un crochet, le cimetière militaire d'Arlington est situé juste à côté du Pentagone. D'aucuns ont surnommé l'endroit "les jardins de pierre", belle appellation pour cette immense floraison de stèles funéraires. J'y ai bien des amis, couchés sous le gazon. Avant chaque mission un peu délicate, je ne manque pas de les saluer. En espérant qu'aucun des hommes placés sous mes ordres ne les rejoigne avant l'heure.

— Vous craignez réellement...

— J'ignore ce qui nous attend au fin fond de la jungle amazonienne. Mais je suis sûr d'une chose : de la qualité de mes hommes.

Booney pensa : c'est déjà ça ! Hutchinson poursuivait :

— Les narco-trafiquants qui ont récemment déclaré la guerre au gouvernement colombien sont puissamment armés, vous le savez mieux que moi, Monsieur Booney. Nous risquons de nous précipiter dans la gueule du loup. Et si nous devions arrêter Pablo Escobar ou un membre du clan Ochoa... ?

— Nous ne pouvons les appréhender, colonel. Notre mission est strictement confidentielle. Officiellement elle n'aura jamais eu lieu.

— Relâcher un criminel de l'envergure de Pablo Escobar serait une folie !

— Nous devons détruire le laboratoire produisant le laser. Et tant qu'à faire, en rapporter quelques échantillons pour analyse. Quant à Escobar ou tout autre gros bras du cartel de Medellin que nous pourrions trouver sur notre route... c'est votre affaire. Vos supérieurs ne vous recommandent jamais rien en pareil cas ?

— Ils parlent de balles perdues. Le message est toujours reçu cinq sur cinq.

Entre le haut responsable de la DEA et le colonel Hutchinson les choses étaient claires désormais, ne subsistait aucun malentendu. Ils se

levèrent avec un bel ensemble.

Longtemps ils méditèrent au milieu des stèles du gigantesque cimetière d'Arlington. Booney ne cessait de se répéter :

— Un mur va tomber à Berlin. Tant mieux ! Mais c'est surtout dans la tête des gens que les murs doivent tomber !

De l'autre côté du fleuve Potomac, une brume étouffait la rumeur de Washington D.C. Il n'est pas permis de croire que le locataire de la Maison Blanche fût au courant de ce qui s'était tramé, ce matin-là, dans une salle enfumée du Pentagone.

11. Le voyage de la giroflée

En slip et en soutien-gorge, Marilyn Monroe travaillait à redevenir Marilyn Monroe. Elle était décidée à rejouer le rôle de la star mythique, et à ne pas se contenter de celui, un peu fadasse, de la Mère Noël. Car il lui faudrait jouer serré.

Redevenir Marilyn Monroe ? Cela passait d'abord par un maquillage très étudié : teint de lys, œil de biche, bouche en cœur.

Elle massa longtemps la peau de son visage avec une crème de soin, puis étala un fond de teint très blanc ainsi qu'une poudre fine, également immaculée. Et tandis qu'elle massait ou saupoudrait sa peau pour la rendre aussi lisse, lumineuse et translucide qu'un bonbon acidulé, elle ronchonnait entre ses jolies dents :

— On va voir ce qu'on va voir... Père Fouettard, à nous deux... ça ne va pas se passer comme ça... kidnapper mon petit Papa Noël à moi, me le voler sans me demander mon avis, non mais !... et cette Greta qui joue les complices, pour qui elle se croit ?... même si elle n'a pas eu tellement le choix... doit être aux ordres, la Divine !...

À Pompéi des Sables, sur la planète Écho, Marilyn logeait, en bordure de forum, dans le temple des dieux Lares, transformé en appartement luxueux d'une seule mais immense pièce. Devant la star, sur la coiffeuse d'acajou, s'amoncelaient pots de crème hydratante, tubes de gel amincissant, flacons de lait démaquillant, stylos feutres correcteurs, bâtons de rouge, pinceaux à joue, crayons pour paupières, étuis de mascara, boîtiers à fards, houppettes, parfums, capharnaüm indescriptible dans lequel, pourtant, la main de la belle ne s'égarait jamais, mais retrouvait infailliblement le flacon, le tube ou le pinceau désiré.

Pour intensifier son regard, pour le rendre à la fois séducteur et candide, prometteur et voilé, elle procéda de la façon suivante : elle farda sa paupière supérieure de blanc nacré et la souligna d'un trait d'eye-liner qui, partant de la caroncule, s'étirait largement vers la tempe. Elle dessina également sa paupière inférieure, juste sous la ligne des cils. Elle brossa ses sourcils en remontant vers le front, posa une touche de blush corail sur ses arcades, puis épaissit ses faux-cils de mascara noir.

— Dans quel piège t'es-tu fourré, mon pauvre petit papa Noël ?... t'es trop naïf... mais j'vais te tirer de là, mon chou... même si je dois casser en deux le Père Fouettard, démolir tous ses gardes du corps, défoncer leurs armures, leur... n'empêche, j'devrais me méfier... mon état, en effet... et toi qui ne sais rien, qui as filé sans que je t'apprenne...

Oh ! la bouche de Marilyn, pulpeuse, sensuelle, irrésistible,

explosive ! Pour la rendre telle ? La dessiner au rouge vermillon, la souligner avec un crayon légèrement plus foncé, et afin de lui conférer du volume et du charme, ajouter au milieu de la lèvre inférieure, une touche de gloss ; ne pas oublier de relever la lèvre supérieure aux commissures afin de donner une impression de gaieté.

Restait la touche finale, le détail essentiel, comme une cerise au sommet d'un gâteau : Marilyn posa un grain de beauté minuscule, une mouche mutine au dessus du coin gauche de sa bouche, juste sous la pommette, dans le creux de la ride zygomatique partant de la narine.

— Oui, j'irai trouver tes geôliers... et ce ne sera pas pour leur chanter *Down in the Meadow* en m'accompagnant à la guitare, ni pour leur envoyer au visage mon haleine mentholée à petits coups de Poum Poum Pi Doum... Ah non ! mais ce sera...

On frappa à la porte du temple.

Marilyn enfila un peignoir aussi noir que son slip et son soutien-gorge et appuya sur la touche d'ouverture.

Entra, fort cérémonieusement, le daimyo Saïgo Takamori, chef des Samourais de Pompéi, suivi de son fidèle second Beppu Shinsuké. Pendant tout l'entretien, ce dernier ne soufflera mot.

— Le Prince Gandalf vient de procéder au tirage au sort, Madame, Voici les dix-neuf noms.

Il tendit un mince rouleau. Marilyn s'en empara, dénoua le ruban doré, déroula le parchemin et lut :

— Gaspard, Viviane, Lila, Raymond, Mohammed, Lison... Elle n'acheva pas : Bien bien... quant au Prince Gandalf ?

— Il bouillonne de colère.

— Il se calmera.

Tout en discutant avec le daimyo, Marilyn entreprit de se vernir les ongles du pied droit. Du fait de cette délicate opération, le bas de son peignoir s'ouvrit largement et la rondeur d'un genou, le replet d'une cuisse, tranchèrent sur l'anthracite de la soie. À contre-jour, le blond duvet de son mollet moussait. Poliment, discrètement, le daimyo et son aide-de-camp regardèrent ailleurs.

— Ce qui chagrine le plus le Prince Gandalf, ce n'est pas tant de devoir rester ici à commander à ma place la garnison de Pompéi, mais bien de laisser partir avec nous sa jeune épouse, la Princesse Marie-Rose.

— J'aurai besoin de Marie-Rose. Durant toute notre expédition. J'en ai d'ailleurs besoin dès maintenant.

— Je l'ai fait mander. Elle ne va plus tarder.

Par les enfants Pérégrins, Marilyn avait appris la disparition de son mari. L'astronef du Père Noël était équipé d'un mouchard. Il fut facile de le retrouver au Palais Walburgis. Pénétrer à l'intérieur de la concession de Belphégor ne posa aucune difficulté, ni à Gaspard, ni à

Viviane, les petits Pérégrins les plus doués en télépathie et télékinésie, les plus habiles à brouiller les plus sophistiqués des détecteurs, à déjouer les verrouillages les plus complexes.

Gaspard et Viviane avaient découvert le message de Consuela. Dans la table où étaient encastrés des jeux Tri D, Consuela s'était arrangée pour que les personnages bariolés et les figures géométriques, dont elle s'était régalée en compagnie d'Heruka et Tsanoma, délivrent les indications suivantes :

— Papa Noël est parti avec Greta Garbo pour Terra, année 1989, dans un pays nommé Colombie, près d'un village appelé Tapajas. Sous une pyramide est cachée une Porte Noire. El Dorado, alias le Père Fouettard, veut passer un marché avec le Père Noël. Le Père Fouettard est protégé par des chevaliers en armure. Tsanoma et Heruka, mes nouveaux amis, sont Pérégrins comme nous. Mais la Porte Noire qu'ils empruntent est piégée. Nous ne pouvons l'utiliser.

— Êtes-vous certain, monsieur Takamori, que là où vous nous emmènerez, vous obtiendrez toute aide nécessaire ?

— J'en suis certain, madame. Je m'en porte personnellement garant. En cas contraire, je n'hésiterai pas...

— ... vous vous feriez hara-kiri.

— Non, madame, seppuku. Le hara-kiri n'est que la partie la plus... déplaisante et la plus douloureuse de la longue et majestueuse cérémonie du seppuku.

— Les 15 samourais que vous comptez commander, suffiront-ils ?

— Ils suffiront !

— Et s'ils ne suffisent pas, hop ! vous vous ferez sep-pu-ku !

— Tout juste ! Quand partons-nous ?

— Lorsque j'aurai achevé de me préparer. Disons dans... deux heures et demi. Ce qui signifie qu'il me faudra faire vite ! Je crains tant pour mon pauvre mari, pour ce pauvre chéri de Papa Noël !

Saïgo Takamori et Beppu Shinsuké se retirèrent. Entra, presque immédiatement, la douce Marie-Rose.

Grâce à Peyr de la Fièretailade, qui allait devenir le Père Noël, cette fraîche et pimpante fille de chamelier avait pu épouser Gandalf, gentil Prince en fuite loin de son royaume en proie à la guerre civile.

Marie-Rose attendit patiemment que Marilyn, tout en jacassant, achevât de se vernir les ongles des dix orteils. Puis Marilyn se leva, enleva peignoir, slip et soutien-gorge. Elle aurait hurlé si sa lingerie avait imprimé des plis disgracieux sous sa robe de gala. Entièrement nue, elle se contempla un instant dans un miroir sur pied. Et fit la moue.

— Va falloir arranger ça !

Le corps de Marilyn, en effet, ne respectait pas les canons de la beauté grecque, et il s'en fallait de plus d'un détail : gros seins

attachés bas, lourdes épaules de nageuse de fond, jambes courtes et un peu grasses.

— Greta Garbo aussi était "plump" et grassouillette en arrivant à Hollywood. Elle dut s'astreindre à un régime sévère avant de devenir... de devenir quoi, sinon une froide évanescence ?

Marilyn se cambra.

— À toi de jouer, Marie-Rose !

La princesse aux doigts de fée cousut, à même le corps de la star, une robe de lamé bleu-nuit, avec un profond décolleté descendant presque jusqu'au nombril, et dégageant largement les omoplates laiteuses.

Les seins de Marilyn remontèrent et se muèrent en colombes roucoulantes, le ventre s'arrondit comme celui des Vénus antiques ou des Eve de la Renaissance, la cuisse s'allégea et se galba, la jambe s'allongea jusqu'au bout des orteils tendus dont le vernis achevait de sécher.

S'improvisant ensuite coiffeuse, Marie-Rose brossa et aéra la chevelure platine, rendit tout leur volume et leur souplesse aux boucles courtes et dégradées.

Autour de son cou de satin, Marilyn passa un ruban noir où était fixé un seul diamant. À chacune de ses oreilles pendit une grappe effilée de pierres bleu-nuit comme la robe.

Marilyn se contempla à nouveau dans le miroir, tournoya sur elle-même, roula des hanches, minauda. Satisfaite, elle s'envoya un baiser. Marie-Rose s'enthousiasma et bégaya, ne trouvant plus ses mots :

— Vous êtes... vous êtes...

Marilyn l'aida, sans quitter des yeux son propre reflet :

— Je suis prête à seconder Saïgo Takamori dans la réussite de son entreprise. Je possède désormais toutes les armes pour délivrer mon pauvre amour emprisonné.

Entre ses deux seins, elle fit couler une seule goutte de Chanel n°5. Qui roula, langoureuse et ravie de parfumer un si troublant sillon. Marilyn demanda :

— Le n°5 de Chanel, est-ce qu'il sent la giroflée ?

— Je ne sais, répondit Marie-Rose, je n'ai jamais respiré de giroflée. Et Marilyn corrigea, coquine, s'amusant d'une allusion toute personnelle :

— Es-tu certaine de n'avoir jamais respiré un plant de giroflée ? (Puis sans transition :) Il ne reste plus qu'à emballer tout ça !

D'un geste large, elle désigna ce qui traînait sur son lit immense, sur les fauteuils, le sofa, et tout ce qui dégorgeait des placards ouverts, c'est-à-dire, des robes par dizaines, longues pour la plupart, avec strass, paillettes, traîne, ruches, fronces, bouillons, volants, falbalas et autres fanfreluches, des trois-quarts de taffetas, des spencers de

velours, des jaquettes d'ottoman, et des vestes, des gilets, des corsages, des parkas, des duffle-coats, des cabans, des blousons, des trench-coats, des sportswears, des jupes, des tailleurs ; et des jeans délavés, des cardigans torsadés à larges côtes, des débardeurs, des salopettes, de la lingerie fine, des combinaisons couleur chair, des porte-jarretelles et autres frivolités émoustillantes.

— Mais, Maman Noël, s'épouvanta Marie-Rose, les enfants ne vont quand même pas emporter tout cela à travers les Intermondes !

— Taratata ! À ce qu'il me fut raconté, les petits Pérégrins ont convoyé par là un char Tigre de la deuxième guerre mondiale avec ses servants réduits à l'état de zombies, ainsi qu'un monstre préhistorique fort méchant, un tytaso..., un ryna... euh...

— Un tyrannosaurus rex !

— C'est le mot que je cherchais ! Eh bien ! Les enfants peuvent bien se charger d'une dizaine de malles !

Un soleil couchant incendiait les dunes du désert de Désespérance et ensanglantait les pierres du reg proche de Pompéi quand Marilyn et Marie-Rose, en tenue de soirée, Saïgo Takamori et Beppu Shinsuké, en armure cliquetante, quinze Samouraïs, tirant chacun une lourde malle, et dix-neuf enfants bavards, dont Viviane et Gaspard, les petits prodiges, entrèrent dans le temple de Jupiter Capitolin, passèrent par la Porte Noire et se répandirent dans le Non-Lieu-Non-Temps de tous les lieux et de tous les temps.

Début septembre 1989, une quarantaine de personnes, autant d'adultes que d'enfants, récupérèrent leurs corps dans une grotte de l'archipel nippon, au Sud-Ouest de l'île de Kyushu, au cœur d'une chaîne volcanique fort escarpée.

Tout près de là, à Shiroyama, plus d'un siècle auparavant, au début de l'année 1877, une terrible bataille avait opposé une obscure armée de conscrits et des milliers de Samouraïs en révolte contre les mutations imposées par l'ère Meiji. Et les Samouraïs furent vaincus. Plusieurs centaines d'entre eux évitèrent le massacre ou le rituel sanglant du seppuku : Nicolas Walburgis était descendu du futur pour les arracher à leur inéluctable trépas et en faire, à la fois, les serviteurs attentifs et la garde prétorienne des gamins polis de Pompéi des Sables.

Le daimyo et son aide-de-camp allèrent aux nouvelles, revinrent même plus vite que prévu. Impavide, Saïgo Takamori déclara à Marilyn, dont la peau de lys, largement découverte par la robe de gala, illuminait toute la grotte :

— Maître Oshawa Sesshu du Temple de l'Abîme Grondant est prêt à vous recevoir. Cependant, afin de ne pas jeter le trouble et la confusion dans un lieu voué à la prière et à la méditation, il vaut

mieux, madame, que vous enfiliez ceci.

Et Marilyn s'habilla d'un long manteau dont elle rabattit le capuchon sur ses boucles d'or et ses pommettes rosies de blush.

— J'aimerais tant t'accompagner à ce rendez-vous, maman Noël !

— Mais non, Marie-Rose. Le petit Gaspard suffira pour convaincre mon hôte.

Précédée du daimyo et tenant Gaspard par la main, Marilyn suivit des failles qui sinuaient sous la terre, se faufila entre rocs et concrétions, déboucha sur une étroite plate-forme à l'aplomb d'un vide gourmand. À main droite partait, à flanc d'abîme, une fragile corniche.

— Dieu merci ! Je n'ai jamais souffert du vertige ! Le daimyo expliqua :

— Nous nous trouvons sur un îlot au milieu de la baie de Kagoshima, Kagoshima qui fut mon fief, autrefois. Cet îlot est composé de trois sommets volcaniques, dont l'un est encore en activité.

Devant eux, par delà un bras de mer, le soleil se levait au-dessus des résineux d'une croupe montagneuse.

— Nous sommes partis au soleil couchant, sourit Marilyn, nous arrivons au soleil levant. Et on ne peut même pas parler de décalage horaire, mais bien de décalage séculaire !

Saïgo Takamori s'inclina profondément devant l'astre naissant :

— Je te salue, ô Amaterasu, déesse soleil, mère de tous les kamis !
Je te salue, ô symbole de mon pays natal !

Puis, à la queue leu leu, ils s'engagèrent sur la corniche qui plus loin s'élargit, devint véritable sentier, car l'à-pic s'était courbé et transformé en pente douce porteuse de cryptomères. Ils arrivèrent rapidement au Temple de l'Abîme Grondant.

Le temple s'avancait au-dessus du vide. Le soutenait une impressionnante armature de bois, une forêt de pilotis à l'assemblage vertigineux, qui plongeait jusqu'à la limite écumeuse des flots furieux.

— Je comprends pourquoi ce bâtiment s'appelle le Temple de l'Abîme Grondant. Ceux qui y prient, ne craignent pas de dégringoler un jour jusqu'au fond de l'océan ?

— Ils ont confiance, répondit Takamori, et en leurs dieux, et en Bouddha et en tous les moines qui entretiennent ce lieu saint.

Ils passèrent une poterne et s'engagèrent dans une galerie ouverte sur une cour sableuse d'où émergeaient des rochers mystérieusement disposés. Ils enfilèrent des couloirs aux lattes qui sifflaient sous leurs pieds (nul rôdeur ne saurait passer inaperçu, commenta le daimyo), et des portes coulissantes glissèrent sur des rails silencieux, se dérobèrent des cloisons mobiles et richement peintes : des phénix d'une blancheur éclatante s'envolaient vers des cieux de feuilles d'or pur.

Enfin, ils pénétrèrent dans une pièce étroite, une vraie cellule de

moine : une estrade, une table basse, une vague paillasse roulée, nulle peinture sur les cloisons ; pour toute décoration, quelques calligraphies torturées et un vase avec une seule tige fleurie.

Derrière la table basse, assis dans la position du lotus, l'abbé Oshawa Sesshu. Un peu en retrait, dans la même position, le prieur, dont Marilyn oublia le nom dès que prononcé. L'abbé Sesshu, crâne rasé, lunettes rondes au-dessus des joues parcheminées, ample robe de safran sur le col de laquelle était passé une étole brodée, raconta longuement, et Saïgo Takamori traduisit au fur et à mesure, et Gaspard projetait, parfois, sous les boucles blondes de Marilyn, des images choisies :

— Oui, j'ai rêvé que des Samouraïs, conduits par un daimyo, viendraient d'un passé proche qui serait en même temps un fort lointain futur. Que le daimyo ne serait qu'autre que l'illustrissime Saïgo Takamori. J'ai rêvé qu'une femme les accompagnerait, aussi célèbre en son pays que chez nous, Saïgo Takamori. Que cette femme et ses guerriers tiendraient entre leurs mains le destin du monde, d'un monde prêt à basculer dans une déliquescence galopante. Même si rien, en fait, ne peut jamais troubler la sérénité infinie de Bouddha, celle de ma propre méditation, ni le suprême détachement dont jouissent tous les moines de ce lieu retiré.

Il ménagea une longue pause. Marilyn s'impatiait déjà. Gaspard se dandinait. Saïgo Takamori et son aide-de-camp observaient une immobilité de statue. L'abbé reprit :

— Vous aiderai-je ? Certes, le Bouddha ne saurait se contenter du splendide isolement de son nirvana, toujours il s'est manifesté en une multitude de bodhisattvas de compassion chargés de soulager la misère des hommes. Agirai-je de même ? Il me fut raconté, madame, que vous étiez fort belle. Mais à quoi bon la beauté du corps sans la beauté du cœur ?

Marilyn n'y tenait plus. Elle rejeta sa capuche, défit les boutons de son manteau qui, dans un froissement d'étoffes, chuta à ses pieds. Suffocante révélation !

Le teint cireux de l'abbé devint cramoisi, ses yeux s'arrondirent autant que ses lunettes, sa mâchoire se décrocha, et il parut même entrer en lévitation, flotter quelques centimètres au-dessus de son estrade, y retomber enfin après avoir atteint l'illumination des illuminations à la mode nippone, le satori.

Quant au prieur, il était carrément tombé à la renverse et ne bougeait plus.

Maître Oshawa Sesshu rassembla difficilement ses esprits dispersés, jura : — Namu Amida Butsu ! et se lança dans l'exégèse suivante : — Cette bouche écarlate se pavanant sur l'immaculé de la peau, ces lèvres de sang éclaboussant l'éclat du lait, c'est Amatérasu, la déesse

soleil, se levant au-dessus d'un paysage de neige, c'est notre drapeau national ! Cette chevelure d'or, c'est notre déesse à son zénith, quand elle flamboie et fait mûrir le riz ! Quant à ces seins, ces hanches, cette croupe... euh...

Il s'interrompit. Se racla la gorge.

— Donc vous nous aidez, conclut Marilyn.

— Madame, vous allez apprécier l'efficacité japonaise ! Tout ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez, je m'y engage personnellement ! (Encore un qui risque le seppuku, songea Marilyn) La secte bouddhiste auquel ce temple est affilié est plutôt fortunée. Moi-même, je compte quelques frères chefs d'entreprise qui ne sont pas vraiment dans le besoin. Commandez, madame !

Quand ils quittèrent un abbé subjugué et un tantinet hilare, (le prier, lui, était demeuré dans un état catatonique) Gaspard pouffa :

— Bien joué, Maman Noël !

À quoi Marilyn rétorqua, sûre d'elle comme de l'univers :

— On m'a dit un jour que j'avais les moyens de dégeler l'Alaska. En tout cas, je sais maintenant que je puis décoincer le grand maître japonais d'une secte bouddhiste !

Les Samouraïs, Marie-Rose et les autres enfants furent tirés de la grotte où ils se morfondaient. Dans un réfectoire attenant au temple, l'on se régala des produits de cet îlot méridional, melons, citrons, oranges minuscules ne dépassant pas les trois centimètres de diamètre et radis géants, ou "daikon", atteignant 1m40 de circonférence ! Et l'on s'empiffra de sushi, de surimi et de sukiyaki.

Il fallut bien poursuivre le voyage. En bac, on passa de l'îlot, où le volcan Sakurajima s'empanachait de noires volutes, à la ville côtière de Kagoshima. Là on prit le célèbre train rapide Shinkansen, qui, pendant plus de 1400 km, filait vers Tokyo, à la vitesse de 210 km/h.

Le daimyo, qui, comme ses hommes, avait revêtu des vêtements plus passe-partout, un costume deux pièces avec chemise blanche et cravate neutre, le daimyo donc sollicita Marilyn qui condescendit à sa demande. Selon les calculs de Marie-Rose, ils étaient arrivés sur Terra quatre jours avant le Père Noël lui-même. Une halte de 24 heures fut accordée, pour que, à Kyoto, Saïgo Takamori et ses hommes puissent méditer devant les jardins secs des monastères zen du Ryoan Ji et du Daitoku Ji, et admirer, sur les pentes du mont Takao, les érables qu'un automne précoce roussissait déjà.

Le daimyo s'avoua fort étonné par les formidables changements qui avaient affecté l'archipel, tout en se félicitant de ce que l'âme nippone ne fût pas totalement perdue. — Que de visiteurs n'avons-nous pas croisés sur les pentes du mont Takao, que de citadins venus se confronter au devenir perpétuel de la nature ! Il n'est pas mort, le

"Mono no Awaré", ce sentiment propre au cœur de mon peuple !

À Tokyo, nouveau pèlerinage : les Samourais se recueillirent sur les tombes des 47 ronins qui, au XVIII^e siècle, avaient vengé l'honneur de leur maître avant de se faire tous seppuku, suscitant un des mythes les plus féconds du Japon.

Marilyn n'éprouvait pas grande envie de connaître ce qu'il était advenu de sa planète d'origine en cette année 1989. Elle apprit pourtant que, huit années durant, l'ancien acteur Ronald Reagan avait été président des États-Unis d'Amérique. Ce qui la fit rire longtemps. Et elle en raconta, à Marie-Rose et aux autres enfants !

— Au fond, je lui dois une fière chandelle, à Ronald Reagan ! Sans lui, je ne serais devenue ni Marilyn Monroe ni, a fortiori, la Mère Noël. En 1944, alors que je n'avais que 18 ans, je participais à l'effort de guerre, je contrôlais des parachutes ou je peignais des fuselages. Un certain Ronald Reagan conçut une idée lumineuse : envoyer le soldat David Conover photographier des jolies filles afin de soutenir le moral des troupes, les meilleurs clichés, les plus charmants minois, paraissant dans le magazine Yank. Et Conover me découvrit dans mon usine. Et je devins mannequin, puis actrice, puis star ! Ce Reagan, plus tard, fut hélas ! un des plus ardents adversaires de mon troisième mari, l'écrivain Arthur Miller, pendant la chasse aux supposés communistes de cette affreuse période baptisée "le maccarthysme". Ce qui me consola, ce fut d'apprendre que ce même Reagan avait toujours été la tête de turc, le souffre-douleur de l'acteur Errol Flynn qui lui jouait les tours les plus pendables, comme couper les sangles du cheval sur lequel Roonie devait apparaître en fringant cow-boy !

Et Marilyn battait des mains. Et son rire clair fusait. Et les enfants réclamaient d'autres histoires.

De Tokyo, l'on s'envola pour le Pérou. À Lima, l'on prit un autre avion pour atterrir à Iquitos, dans la jungle.

— Chef ! Chef !

Antonio, essoufflé, venait de faire irruption dans le poste de police miteux de la miteuse Tapajas.

— Eh bien... ? demanda Pedro Armendariz.

— Sur le fleuve...

— Quoi, sur le fleuve... ?

— Vaut mieux que vous alliez voir par vous-même. Et attendez-vous à une drôle de surprise !

Le gros policier souleva sa masse de derrière son bureau, gagna la rue détrempée, descendit vers la berge. En cette fin de saison des pluies, une crue importante avait submergé les pontons.

Amariné directement aux balcons de bois des maisons qui bordaient le port, (ou ce qui, à la saison sèche, pouvait passer pour tel), se

balançait mollement un long bateau-mouche à un étage. Derrière les baies vitrées du bateau-mouche, des touristes japonais souriaient béatement, des enfants polissons couraient et, deux femmes, sans doute les accompagnatrices d'un circuit exotique, patientaient au bout d'une passerelle jetée dans une venelle montante.

— J'leur ai dit d'attendre dans leur bateau, chef ! Qu'il fallait votre permission pour débarquer.

— Tu as bien fait.

Sous son poids, Pedro Armendariz fit plier la passerelle. Il s'engagea à l'intérieur du bateau-mouche. La plus resplendissante des deux femmes, une créature réellement superbe, carrément le sosie de Marilyn Monroe, se présenta, en américain, sous le nom de Jennifer Jones, expliquant :

— Ma collaboratrice et moi-même sommes chargées d'accompagner des touristes japonais, et une classe d'élèves méritants, pour une croisière en Amazonie, et, personnellement, j'aimerais profiter des commodités que ne doit pas manquer d'offrir cette charmante bourgade de Tapajas...

Enfin remis de sa stupeur, Pedro Armendariz la coupa brutalement (oh ! ce parfum subtil – du Chanel n°5 ? – devant lequel refluaient les remugles du fleuve !) :

— Miss Jones ! Croyez-vous franchement que ce soit la meilleure saison pour effectuer une excursion fluviale en pleine Amazonie ?

— Ces fortes pluies équatoriales sont des plus vivifiantes !

— Vivi... ! Et vous venez d'où ?

— D'Iquitos, au Pérou. Voilà plusieurs jours déjà que...

— Je vous conseille d'y retourner le plus rapidement possible. Les fleuves sont actuellement particulièrement dangereux !

— Le moteur de notre bateau-mouche est d'une puissance incomparable. Notre faible tirant d'eau nous permet de nous faufiler...

Une nouvelle fois, Armendariz la coupa, de façon fort impolie. La moutarde commençait à lui monter au nez. Et il soupçonnait déjà quelqu'obscur entourloupe, derrière cette arrivée intempestive de touristes japonais !

— La nuit va bientôt tomber. L'unique hôtel de Tapajas ne saurait loger tout ce monde.

— Je n'en demande pas tant, cher monsieur ! Je ne désire que deux chambres. L'une pour moi-même. L'autre pour ma collaboratrice. Se refaire une beauté, lorsqu'on est soumise à un perpétuel roulis, n'est pas une partie de plaisir !

— Et vos touristes ?

— Deux dortoirs avec boxes ont été aménagés sur ce bateau. Et la cuisine, japonaise, cela va sans dire, y est excellente, quoique un peu répétitive. J'aimerais tant, cependant, déambuler sur un sol enfin

stable et me prélasser dans un bon bain sans que l'eau ne chahute et ne gicle par dessus bord !

Marilyn arborait un vêtement strict, bleu foncé. Au revers de son tailleur, un badge indiquait le nom du tour operator pour lequel elle était censée travailler : "Star and Pulsar Ltd". Armendariz n'en avait jamais entendu parler. Il grogna :

— Prendre un bain dans l'unique hôtel de Tapajas, quelle drôle d'idée ! L'aubergiste ne dispose que de vieux tubs rouilles qu'il faut remplir avec des seaux ! Nous ne sommes pas à Hollywood ici !

— Cela me conviendrait parfaitement. Ce sera si romantique ! Et je voudrais également dîner.

— Porc et haricots noirs ! Nos menus ne sont guère variés !

— J'adore les haricots noirs ! Et ça me changera de la cuisine japonaise.

— Soit ! Vous pouvez débarquer.

Quand Marilyn et Marie-Rose arrivèrent à l'hôtel, une pluie violente noya soudainement et la bourgade et la forêt et l'univers entier.

Tout le temps que les deux femmes dînèrent, papotant en un langage incompréhensible, et ce n'était ni de l'américain ni du portugais, encore moins de l'espagnol, l'hôtelier, et Antonio, et les clients présents ouvrirent des yeux ronds. Leurs joues s'empourprèrent de bouffées de chaleur répétées.

Puis les deux femmes grimpèrent à l'étage et s'installèrent dans leurs chambres respectives, celles-là même où, quelques mois auparavant, avaient dormi Arthur Ash et Mike Lewis. Deux japonais montèrent leurs bagages.

— Accommodants et serviables, ces touristes, marmonna Armendariz accoudé au comptoir.

Sans cesse, sur les lèvres sèches d'Antonio, passait une langue frétilante. Quant à Ramon, le deuxième sbire d'Armendariz, il cuvait son alcool, comme à son habitude, au fond de quelque bouge sordide.

Le moins rouillé des tubs de l'hôtel fut monté dans la chambre de Miss Jones, ainsi que de l'eau chaude, dans des seaux fumants et pas trop percés.

Et les hommes tentèrent d'imaginer l'inimaginable, le corps splendide de ce sosie de Marilyn Monroe glissant nu dans une mousse parfumée.

Antonio s'éclipsa discrètement. Il sortit par devant, fit le tour de l'hôtel et gagna la porte de derrière.

— Poum Poum Pi Doum, chantait Marilyn tout en se prélassant quand on frappa à sa porte. Elle demanda :

— Marie-Rose... ?

— Non, madame. C'est le serveur de l'hôtel. Je vous apporte du champagne offert par la maison.

— Touchante attention ! Mais si ce n'est pas du Dom Pérignon...
— C'est du Dom Pérignon !
— Alors entrez et déposez votre plateau à côté du lit.
— Marilyn se coula au fond du tub. La mousse couvrit ses seins et lui chatouilla le menton.

Sourire égrillard découvrant de noirs chicots, œil droit étincelant, le gauche réduit à une simple fente mauvaise, Antonio entra. Referma la porte derrière lui.

— Mais... vous n'êtes pas le serveur de l'hôtel !

L'homme avança.

— Sortez immédiatement !

Claqua l'ouverture d'un cran d'arrêt. La lame fulgura dans la pénombre.

— Je vais crier !

— Tout doux, ma jolie !

— Une grosse main calleuse se plaqua sur la bouche de Marilyn. La lame du couteau écarta la mousse.

— Faudra être sage. Très sage. Mon couteau est très aiguisé. Un grincement de porte dans le dos d'Antonio.

Qui se retourna.

Il n'eut pas le temps de se rendre compte : un sabre de Samouraï lui trancha net le cou, la tête s'envola, le sang gicla, le corps s'écroula sur le tub.

Hurllement hystérique de Marilyn.

— Madré de Dios ! jura Armendariz dans la salle du bas. Cet imbécile d'Antonio fait encore des siennes.

Il grimpa l'escalier quatre à quatre, avisa la porte ouverte, s'engouffra dans la chambre.

Pas plus qu'Antonio, il n'eut le temps de réaliser.

Avec la garde de son sabre, Saigo Takamori assomma le gros policier.

Marilyn cessa de hurler.

Elle s'était évanouie.

12. Extérieurs nuit

Raspoutine m'avait donné trois jours. Trois jours pour réfléchir. Trois jours pour me renseigner, me documenter, "prendre le pouls" de la Terre, comme il disait.

C'était trois jours de trop. Ma décision, je l'avais prise depuis le début.

La guerre, les famines à répétition, la torture généralisée, le SIDA, le terrorisme, la pollution, les déplacements de population, l'omnipotence de la Mafia, l'exploitation de l'hémisphère Sud par l'hémisphère Nord, certes, elle n'était pas reluisante l'humaine condition de cette année 1989. Et cela allait durer encore longtemps. Si longtemps ! Cependant, comment allais-je expliquer au Père Fouettard que son projet n'était que pure démente ?

Donc, il voulait ouvrir des brèches dans l'espace-temps ; quelques personnalités triées sur le volet seraient chargées de créer autant de Portes Noires que le Père Fouettard le jugerait bon ; elles voyageraient ensuite dans le passé afin de modifier l'Histoire et faire proliférer des univers parallèles dont je deviendrais le Grand Maître plus ou moins secret. Des cartes seraient établies pour que les Pérégrins de l'Espace-Temps ne s'égarent point dans la multiplicité des nouveaux mondes, y seraient soigneusement relevées les bifurcations imposées à l'Histoire, les dates auxquelles des modifications auraient été apportées, ainsi :

— Ides de Mars 44 avant J.C. : Jules César échappe de peu à une tentative d'assassinat fomentée par son fils adoptif Brutus ; il se fait proclamer roi et embarque pour une série de campagnes victorieuses contre les Parthes.

— 3 septembre 1260 : pour s'être alliés in extremis avec les Mongols, plutôt que de rester neutres et attentistes, les barons francs de Saint Jean d'Acre écrasent les Mamelouks à la bataille d'Aïnjaloud, en Galilée ; l'Islam, définitivement vaincu, disparaît du Moyen-Orient.

— 9 novembre 1923 : lors d'un ridicule putsch manqué, un illuminé du nom d'Adolf Hitler est tué à la Hofbräuhaus de Munich.

Eh oui ! on peut toujours rêver et réécrire l'Histoire de cent façons différentes, la pliant à toutes les envies, à tous les fantasmes, à tous les préjugés !

Dieu merci ! les petits Pérégrins de Pompéi des Sables, s'étaient toujours gardés, au cours de leurs voyages dans le passé ou le futur, de modifier quoi que ce fût. Dans leur infinie sagesse d'enfants, ils n'avaient chapardé que ce qui ne prêtait à aucune conséquence, et si quelques disparitions inexplicables étaient entrées dans l'Histoire, elles n'étaient jamais entrées dans... les histoires, sauf celles connues du Père Noël.

La phase ultime envisagée par la folie furieuse du Père Fouettard ? Faire en sorte que l'humanité toute entière puisse emprunter les Portes Noires nouvellement apparues et se disperser dans l'infini des univers passés, présents ou à venir !

Cette nuit-là, celle du 18 au 19 septembre 1989, je ruminai tant et tant – Et il y avait de quoi ! et je ne parle pas de mes interrogations lancinantes concernant Marilyn Monroe – que je ne pus m'endormir, m'énervant, qui plus est, de ma propre insomnie.

Je me levai, quittai ma chambre, jetai un coup d'œil dans celle de Consuela. Qui dormait à poings fermés. Ou faisait semblant. Avec elle, on n'était jamais sûr de rien. Je retrouvai la sortie du labyrinthe (au bout de trois jours, j'éprouvais toujours autant de difficultés à m'orienter dans l'ahurissant dédale à l'intérieur du temple-montagne). Après quelques tours et détours superfétatoires, je débouchai sur la première terrasse.

Une lune énorme baignait d'argent et les flancs de la pyramide, et le gazon fraîchement tondu, et la surface du lac. Nul bruit, pas le moindre jacassement, gloussement, coassement, grognement : dès son arrivée dans la jungle, Raspoutine s'était empressé de chasser tous les importuns, perroquets, grenouilles et autres singes hurleurs qui troublaient la quiétude du lieu.

Silence irréel et douceur artificielle.

Une noire silhouette surgit au pied de la pyramide. L'ombre progressa rapidement en direction du lac circulaire. Je reconnus la démarche de la Divine. Qui, arrivée au bord de l'eau, laissa glisser son peignoir. Et, de dos, elle m'apparut dans le plus simple appareil, et j'en tombai en catatonie.

Elle entra dans l'eau. L'argent, progressivement, me cacha les longs membres de lait.

Admirer Greta Garbo se baignant nue au clair de lune ! Scène incroyable, scène à damner un saint ! N'importe quel saint. À fortiori Saint Nicolas.

Comment imaginer plus suffocant spectacle ?

— Facile ! Admirer Marilyn Monroe dans la même tenue pour le même exercice !

Cette pensée parasite me fit sursauter.

Consuela se tenait à côté de moi, dans une chemise de nuit trop longue qui tirebouchonnait et dont l'ourlet balayait le sol. Je ne l'avais pas entendu venir. Elle chuchota, préférant ses cordes vocales à ses dons de télépathe :

— Comme toi, Papa Noël, je n'arrivais pas à dormir.

— Je croyais...

— Je faisais semblant, quand tu as entrebâillé ma porte.

— Je te reconnais bien là !

Là-bas, Greta se laissait lentement dériver. Je voulus crier, réalisant soudain l'horrible danger : Les crocodiles !! Attention !! Déjà Consuela me rassurait :

— Elle n'a pas quitté son bracelet répulsif. Au fait, je ne te savais pas voyeur, Papa Noël.

— Voyeur... ? Mais...

— Ah ! si je racontais ça à Maman Noël !

— Petite chipie, va !

— Petite chipie, vraiment ? Sais-tu, d'abord, que les petites chipies, comme tu dis, sont des personnes aussi nécessaires que les adultes dadas. Et puis, Papa Noël, c'était juste pour te faire enrager ! J'sais bien que t'es là par hasard. Tu ne savais pas que Greta avait pris, ici, l'habitude des bains de minuit. C'est pour cette raison qu'il n'y a aucun chevalier teutonique de faction (Ce que je remarquai enfin ! Il est vrai que toute mon attention jusque là avait été attirée...)

— Non, Consuela, je ne le savais pas.

— Ses baignades ne durent jamais très longtemps. Quelques brasses. Et elle sort de l'eau, s'essuie, et grimpe au sommet de la pyramide.

Comme une sombre méduse, la chevelure répandue flottait et ondulait. À cinq mètres à droite de la Divine, la lune alluma quelques éclairs multicolores.

— Joseph Djougatchvili admire comme toi, Papa Noël. Lui aussi est sensible à la perfection féminine. Tout en regrettant de ne pouvoir croquer une si appétissante personne.

— Le supplice de Tantale ? Pauvre bête !

— Tantale... ?

— Je te raconterai un jour. La belle sortait de l'eau.

— Vaudrait mieux que tu te retournes, Papa Noël, pour regarder le mur dans ton dos !

— Euh...

— Allons ! Sinon, je raconte tout ! Et puis, Greta ne sait pas que tu es là. Je doute qu'elle apprécie d'être épiée dans cette tenue, plutôt légère.

Et je me détournai. À contre-cœur, faut-il vraiment que je l'avoue ?

— À la limite, j' préfère encore quand tu fais de l'insomnie, Papa Noël. Comme ça, tu ne m'embêtes pas avec tes cauchemars idiots.

Quels cauchemars ?

— "Marilyn m'aime-t-elle pour de bon ? A-t-elle fait une croix sur son passé ?" Et patati et patata...

— C'est plus fort que moi. J'y peux rien. Nul n'est responsable de ses rêves.

— Que tu dis ! As-tu pensé à renverser la question, comme je te l'ai déjà conseillé ?

— Renverser quelle question... ?

— Les hommes, qu'est-ce que ça peut être obtus ! À croire qu'ils le font exprès ! J'suis bien contente d'être une fille !

— Dis donc, ma cocotte, tu sais à qui tu t'adresses ?

— Oh oui, je le sais ! Au fait ! tu peux te retourner, maintenant. Greta s'est séchée et a remis son peignoir. Elle vient par ici.

— Par ici... ?

Plutôt que d'emprunter un ascenseur intérieur, la Divine préféra utiliser l'escalier extérieur, raide, vertigineux, qui, de palier ne palier, permettait d'accéder à la terrasse sommitale.

Après deux bonnes minutes de montée, Greta ne parut pas autrement surprise de me trouver là, au premier niveau. Je rougis malgré moi, comme un galopin pris en faute.

— Vous aussi vous appréciiez la douceur des nuits équatoriales, Père Noël.

Elle n'était même pas essoufflée.

Quant à Consuela, elle avait filé sans crier gare, me laissant en plan !

— J'aime tant les baignades nocturnes. Quand tout repose. Et que je puis me croire seule dans l'univers.

S'était-elle rendue compte que j'avais assisté, depuis le début, à ses ébats aquatiques ? Elle me renseigna aussitôt :

— Il n'y a que sous les yeux du Père Noël lui-même que je pouvais jouer le rôle absolu : celui d'Ève en Paradis, celui de la Nudité.

Je déglutis avec difficulté.

— Montons tout en haut de la pyramide. Je voudrais vous montrer un autre spectacle, aussi beau, sinon plus, que celui de la Divine se baignant au clair de lune.

Je n'avais toujours pas prononcé un mot. Ah ! Stupide, agaçante timidité !

Les marches étaient si hautes que cet interminable escalier semblait n'avoir été conçu que pour une race de géants.

Mon cœur cognait. Ma respiration s'accélérait, s'affolait. Je manquais par trop d'exercice ! Devant moi, Greta grimpait, légère, aérienne, sans effort apparent, comme un oiseau insouciant et sautillant.

Sur la terrasse sommitale, il me fallut de longues minutes pour récupérer. Les joues de la Divine avaient à peine rosé !

— Regardez !

Nous dominions la forêt vierge.

Et je vis.

Tout à l'entour, sur le toit de la jungle, révélée par une lune à la mine réjouie, brillaient des milliers de lanternes à l'éclat de lait...

— Mais ...

Il me fallut un moment pour réaliser que ces lanternes étaient en fait des fleurs aux pétales d'un blanc sans défaut.

— Des orchidées, précisa Greta. Des orchidées rarissimes, qu'aucun botaniste n'a jamais pu cueillir. Elles ne s'ouvrent que la nuit, et encore faut-il que la lune les éclaire suffisamment. Ne sont-elles pas sublimes ? Émouvantes ? Bouleversantes ?

Greta Garbo et ces blanches orchidées ne s'épanouissant que sous les rayons de la lune... Le rapport me creva les yeux : ces fleurs improbables se contentant d'être là, à la fois superbes et lointaines, s'abandonnant, languissantes et éperdues, au pur plaisir de leur évidence ! Et Greta, qui, à l'écran, s'était toujours contentée d'être là, à la fois superbe et lointaine, abandonnée à la pure jouissance de son évidence. Comme cette nuit, pendant sa baignade au clair de lune, dans un lac infesté de crocodiles...

— Sentez-vous leur parfum, Père Noël ?

J'en étais étourdi. Je pus murmurer, ma voix empruntant le rauque coassement des grenouilles absentes :

— Je ne savais pas que les orchidées puissent embaumer de façon si subtile, si délica...

La suite ne fut que borborygmes incompréhensibles. Greta fit semblant d'avoir saisi la fin de ma phrase :

— Et ces orchidées n'ont pas de nom. Encore moins de surnom. Comme si elles n'existaient pas. Ou attendaient encore leur Pygmalion. Moi, j'en ai trop connu, des Pygmalion : les metteurs en scène Mauritz Stiller et Clarence Brown autrefois, et aujourd'hui Raspoutine, le dernier en date. Suis-je inconséquente ? J'aimerais tant. Père Noël, redevenir actrice, redevenir exactement comme ces orchidées ne s'ouvrant que la nuit, tout en haut de la forêt équatoriale, selon l'intensité du clair de lune.

Elle frissonna. J'aurais voulu crier : — Mais vous êtes déjà comme ces fleurs ! Elle devança mon cri :

— Je suis d'humeur trop triste maintenant. Redescendons.

Avant de regagner ses propres appartements, elle m'embrassa sur les deux joues, me prodiguant le conseil suivant :

— Ne vous tourmentez pas trop au sujet de Marilyn. C'est une chic fille. Et vous n'en avez jamais douté.

Comment avait-elle pu savoir ? Est-ce Consuela qui lui avait révélé... ? Non, Consuela n'avait rien dit. Greta avait deviné. Toute seule.

Je le savais déjà : cette nuit-là, je n'étais pas prêt de m'endormir.

— Herr Professor ! Herr Professor ! Stehen-Sie auf !

Hermann Goetz tambourina longtemps à la porte métallique de la cabine.

Ernst Theodor Richard Grimmelshausen von und zu Schreckenstein se réveilla enfin, maugréa : — Minuit passé ! Se leva, ouvrit sa porte : — Eh bien... ? Le zeppelin est-il en feu ? La Troisième Guerre Mondiale a-t-elle été déclarée ? Sommes-nous cernés par les hélicoptères de la police brésilienne... ou plutôt colombienne.

— Non ! non ! Herr Professor ! Rien de grave. Au contraire.

— Alors...

— Regardez par le hublot de votre cabine.

Von und Zu remonta la culotte de son pyjama, dont l'élastique, depuis quelques nuits, mollissait de plus en plus, attrapa son monocle sur la table de chevet, le cala dans son orbite droite, et se planta devant le hublot.

Stupeur !

Sur la canopée, de loin en loin, luisaient des plaques de neige.

Non, pas des plaques de neige, mais des rassemblements de...

— Peu après minuit, Herr Professor, se sont ouvertes des dizaines de milliers de fleurs, rassemblées en groupes compacts.

— On dirait...

— Il ne s'agit pas de selenicereus, mais bien d'orchidées d'une espèce inconnue.

Autrefois, en Amérique Centrale, Von und Zu avait participé à des expéditions nocturnes destinées, simplement, à admirer l'éclosion fantastique des selenicereus, ou "cornes de lune", dites encore "reines-de-la-nuit". Ces fleurs immenses, parfois d'un diamètre de plus de trente centimètres, délicatement parfumées, s'étaient depuis belle lurette, adaptées à l'Europe, leurs longues tiges filiformes s'enroulant désormais autour de bambous disposés en cercle dans des appartements surchauffés. Ce qui subjuguait le professeur Von und Zu, cette nuit-là était plus majestueux encore que la reine-de-la-nuit, plus immaculé que le lys, le gardénia, le hoyo ou le jasmin !

Cela frémit et tressauta dans la poitrine de Von und Zu.

Il l'avait trouvée l'admirable orchidée qu'il baptiserait "Schreckensteinia", "Pierre d'Épouvante", appellation justement descriptive, car cette orchidée valait plus que la plus rare des pierres précieuses, et sa splendeur tétanisait autant que le masque de la Gorgone.

Von und Zu avait outrepassé les limites imparties à sa mission d'exploration ? Il était passé sans visa aucun du Brésil à la Colombie, survolant une zone réputée dangereuse ? Qu'importait ! Sa gloire était faite ! Les chicaneries administratives ne l'atteindraient plus jamais !

Herr Professor !

— HERR PROFESSOR !

Götz avait dû hurler pour se faire entendre.

— M'ouais... ?

— Vos ordres... ?

— Mes ordres ? Mais ils sont d'évidence ! Vorwärts ! Droit devant sur le plus proche rassemblement d'orchidées. Je veux toute l'équipe scientifique sur la plate-forme de recherches !

— Tout le monde dort.

— Vous m'avez bien réveillé, moi ! Une initiative dont je vous sais gré, mon petit Goetz. Et puis on file Nord-Est, vers là où les taches blanches paraissent les plus compactes. Je pressens d'autres surprises.

Ce que ne pouvait savoir Von und Zu, c'est qu'au Nord-Est, précisément, était savamment dissimulée une pyramide précolombienne. Et que dans cette pyramide croissait une plante bien plus précieuse encore que cette nouvelle espèce d'orchidée.

Von und Zu s'en léchait d'avance les babines : il n'hésiterait pas, dans quelques minutes, après le départ de son navigateur, à déboucher une bouteille de délicieux vin hongrois : du Harslevelü, bien entendu.

Le navigateur tardait à sortir.

— Eh bien, Goetz, qu'attendez-vous ?

— Votre culotte de pyjama, Herr Professor... vous risquez de trébucher si vous n'y prenez pas garde...

— Ma culo...

— Elle est tombée sur vos chevilles !

Pendant ce temps, à quelques kilomètres de là, vers le Sud-Est, une autre expédition progressait.

À l'avant du bateau-mouche, un énorme projecteur orientable fouillait la nuit tropicale. Le pinceau lumineux arrachait brutalement aux ténèbres des arbres à demi immergés, des lianes enchevêtrées, des remous dangereux. Le moteur tonitruant réveillait une jungle surpeuplée et des singes hurlaient, des perroquets jacassaient, des chauve-souris zébraient le doigt de lumière de leur vol saccadé.

Dans la cabine de pilotage, surélevée, aux vitres ruisselantes d'humidité et gluantes du suc des épiphytes sectionnés, Beppu Shinsuké, qui s'était improvisé capitaine du navire, suait sang et eau et ses paumes moites dérapaient sur les manettes de la roue du gouvernail. Debout à côté de lui, Pedro Armendanz, poignets liés dans le dos, ronchonnait continuellement. Assis à même le plancher, Gaspard feuilletait une bande dessinée, tout en veillant, du bord de son champ télépathique, à ce que le gros policier n'égarât point volontairement l'expédition.

Dans un fauteuil de rotin à haut dossier, Marilyn Monroe s'était endormie. Elle gémissait parfois, quand ses rêves devenaient cauchemars : alors un corps décapité chutait au ralenti, venait rougir de sang bouillonnant la mousse du bain parfumé dans laquelle la star, terrorisée, se recroquevillait.

Derrière Pedro Armendariz se tenait, hiératique, Saïgo Takamon qui

avait revêtu son armure de chef samouraï, toute de plaques articulées. Sur son crâne, un casque formidable figurait un dauphin à gueule ouverte, et dont la nageoire caudale, dressée, retombait entre les deux yeux de cuivre.

— Quand ? demanda pour la dixième fois au moins l'impatient daimyo.

— Vers onze heures du matin, répondit Armendariz, résigné. Alors vous verrez la pyramide et le lac aux crocodiles. La crue permettra à ce bateau d'approcher jusqu'à la grille de déversement du lac.

— Et ensuite... ?

— Chevaliers teutoniques et guerriers samouraïs s'expliqueront. Sur le gazon. Et sous la pluie.

— Nous vaincrons.

Armendariz haussa les épaules :

— El Dorado est invincible. Ses armes sophistiquées...

— Les enfants les neutraliseront !

— Vous êtes fou !

Marilyn gémissait dans son sommeil.

Et Gaspard trouvait que, décidément, les aventures dessinées des Tortues Ninjas étaient d'une incommensurable bêtise !

Une pluie ininterrompue avait empêché le décollage des hélicoptères avant l'aube.

Le colonel Philip K. Hutchinson enragea longtemps.

Enfin, les bulletins météo annonçant une nette amélioration, l'ordre de départ fut donné. Avec plusieurs heures de retard ? Tant pis ! On n'arriverait sur l'objectif que vers 11 a.m. ? L'effet de surprise, espérait-on, jouerait quand même !

Dès son arrivée à la base ultra-secrète de..., Mickey Booney avait été pris en charge par le caporal Murphy. Qui le guida, à travers la bruine de cette heure matinale, vers l'hélicoptère de commandement.

Philip K. Hutchinson était déjà à son poste, beuglant dans son casque tout en suivant du doigt une ligne imaginaire sur une carte dépliée sur ses genoux.

— Vous n'avez pas fait le VietNam, monsieur ?

— Non, désolé, caporal, je...

— Moi, j'aurais bien aimé connaître. Le colonel Hutchinson, lui, y était. Déjà avec la même compagnie, mais en tant que lieutenant. Vous croyez qu'au moment de l'attaque il nous passera, à fond la caisse, la musique d'Apocalypse Now ?

Booney soupira : La Chevauchée des Walkyries réduite à une banale musique de film !

— J'aimerais bien combattre lors d'une guerre, une vraie, comme l'a fait le colonel !

Booney ne daigna pas répondre. Tout en grim pant dans l'hélico (et cela sentait le cuir, le métal et la poudre froide), il pensa simplement :

— Petit con ! La guerre, la vraie, tu la connaîtras plus tôt que tu ne le crois ! Et tu le regretteras.

Les pales luisantes d'humidité hoquetèrent, puis vrombirent sur une note soutenue. Les huit hélicoptères se soulevèrent en piquant du nez, rétablirent leur assiette, et filèrent plein Est.

Derrière les bancs de brume, un soleil rouge narguait les appareils.

— Ailleurs : le cyclone Hugo avait achevé de ravager la Guadeloupe. Il filait droit vers les côtes américaines en général et la ville de Charleston en particulier.

13. Apocalypse yesterday

Trois chevaliers teutoniques furent nécessaires pour transporter le gâteau d'anniversaire sous le dais immense au milieu du gazon. C'était, sur trois mètres de hauteur, un amoncellement de crèmes pâtisseries et de croquants, de meringues et de chantilly, de pâtes d'amande et de coulis, de glaces et de bonbons, de nappages et de fruits confits, de mousses et de génoises, de gelées et de sorbets, de biscuits et de confitures. Sans parler des paillettes de chocolat et des brisures de sucre coloré !

Le gâteau figurait la pyramide dans ses moindres détails : l'escalier continu, les cinq terrasses, les niches, les sculptures, les arbres de hauteur différente selon les paliers. Au sommet de la pyramide, les quatre derniers arbres supportaient une gigantesque orchidée blanche en pain d'hostie.

Le vaste vélum était indispensable pour protéger ce chef-d'œuvre pâtissier des rayons du soleil.

En ce 19 septembre 1989, Greta Garbo fêtait ses 84 ans. Et la Garbo de New York, fuyant depuis des décennies les paparazzi et les importuns, et la Garbo de la jungle amazonienne qui, grâce aux bons offices d'un Raspoutine jouant les Père Fouettard, avait conservé la bouleversante beauté de la trentaine triomphante.

Le village haroharo avait été convié au grand complet, hommes, femmes et enfants, et, sur le gazon, Consuela courait nue en compagnie de Tsanoma et Heruka. Les chevaliers teutoniques faisaient comme une haie d'honneur au milieu de laquelle la Divine passa, tout sourire et affabilité, en longue robe noire, d'une confondante simplicité et pourtant d'une élégance raffinée. Se boutonnant sur le devant de haut en bas, elle laissait largement apparaître le neigeux de la peau, en découvrant tout le dos et le cou gracieux, tandis que des emmanchures à l'américaine libéraient les épaules aux fines attaches. Sous l'unique volant pointaient des escarpins garnis de diamants.

En dépit de ses bains de minuit, Greta avait pris l'habitude de se lever dès potron-minet, à six heures au plus tard, et aussitôt elle avalait un solide petit-déjeuner. Quand elle ne filait pas vers New York, elle se contentait, vers 11 heures, d'un repas frugal. D'où l'heure plutôt matinale à laquelle fut apportée l'énorme pièce montée. Pièce sans bougie aucune. Aurait-il fallu en disposer 36 ou 84, sur les terrasses de nougatine et de praline ? Et puis, Greta aurait dû grimper sur un escabeau afin de souffler toutes les flammes, et les trois Teutoniques de tantôt auraient été obligés de faire tourner le gâteau, au risque qu'il s'écroulât sur la Divine !

Consuela et Cagliostro avaient été chargés du fond musical que

distilleraient d'invisibles haut-parleurs. La petite fille avait battu des mains en apprenant qu'elle serait dise-jockey. Mais partager ce travail avec l'Italien bedonnant avait entraîné des disputes et des éclats. Quand elle ne traînait pas dans la jungle ou au village haroharo avec ses nouveaux amis, Consuela passait son temps devant des consoles vidéo et des écrans T.V. Et tant pis s'ils n'étaient qu'à deux dimensions, s'il ne s'agissait pour elle que d'antiquités bonnes pour la ferraille ! Elle s'était renseignée sur les vedettes musicales du moment sur les gloires du show biz. Pour l'illustration sonore de la matinée, elle avait donc retenu Madonna et Michael Jackson, M.C. Hammer et les Gipsy Kings, toutes les reines et tous les rois du reggae, du rap, de l'heavy métal, de la house et de la world music, sans oublier un certain nombre de joyeusetés propres à défoncer les tympanes les plus sourds !

— No ! No ! No ! avait pleuré Cagliostro qui, de son côté, avait retenu Rossini, Verdi et Puccini, le bel canto et les valse de Strauss. le mystère des voix bulgares et les chœurs russes où dominaient les basses, histoire de ne pas oublier les goûts de Raspoutine.

Après moult récriminations et bouderies, on trouva un terrain d'entente. On commencerait par quelque chose de plutôt doux et mélodieux, propre à satisfaire à la fois l'enfant du futur et l'adulte du passé : Essa Moça To Différente du brésilien Chico Buarque. Un truc qui serait superbe en accompagnement d'une pub pour une boisson gazeuse, genre "Indian Tonic" avait prophétisé Consuela. L'heavy métal et la House Music serait réservés pour un peu plus tard, après le Beau Danube Bleu et quelques tangos. Quand même, il s'agissait de l'anniversaire de Greta ! Qui aimerait, sans doute esquisser quelques pas de danse avec le Père Fouettard, ou le Père Noël, ou même Konrad von Thüringen, en admettant que ce dernier ait pris des cours depuis son enlèvement en plein XIII^e siècle.

Moi, je n'en menais pas large, en ce jour anniversaire. Raspoutine attendait ma réponse. Je devais, après dégustation du gâteau, lui annoncer si oui ou non j'acceptais de collaborer à son grandiose projet. Je sentais déjà que je digérerais mal la crème fouettée et que le caramel renversé me resterait sur l'estomac.

Sous le faseyement du vélum, le Père Fouettard y alla de son petit speech, plutôt bien tourné, où il célébrait la grâce innée de Greta Garbo, orchidée au milieu des orchidées. Puis, soulevant sa robe de bure sur des mollets saupoudrés d'or, il escalada précautionneusement les quelques marches d'un escabeau, et le Grand Maître Konrad von Thüringen, coiffé, en la circonstance, de son heaume à double ramure de cerf, lui tendit sa lourde épée. Alors que dans un silence général le Père Fouettard s'apprêtait à abattre la lame d'acier trempé, on entendit la petite voix de Consuela :

— Y'en aura pour mon nounours ?

Son nounours ! Elle avait promis de m'en parler. Et elle avait oublié. Et moi aussi j'avais oublié de la relancer sur ce sujet. Raspoutine ne se démonta pas, répliqua tout de go :

— Y'en aura pour tous les nounours du monde !

— M'en fiche des autres nounours ! Le mien seul m'intéresse ! Et il est très gourmand !

Raspoutine daigna baisser les yeux vers la gamine. À côté d'elle, un ours en peluche, pas plus haut que trois pommes, arborait un nœud papillon d'un beau rouge vif.

— Et il parle mon nounours ! Et il ne dit pas que des bêtises !

— Consuela, ce n'est pas le moment ! Père Noël, veuillez, je vous en prie, faire taire votre protégée tandis que je procède à la première entame de...

— Mon nounours, il vient du futur !

— Moi aussi, Consuela, mais moi je viens en même temps et du futur et du passé. Tout le monde ne peut pas en dire autant !

— Mon nounours vient d'un futur plus lointain que le nôtre. Il vient de la fin des temps. Carrément ! Et il possède d'incroyables pouvoirs.

— C'est ça, c'est ça ! Je ne doute pas que les jouets du futur soient plus sophistiqués que ceux d'aujourd'hui.

J'intervins enfin, à la fois amusé et intrigué :

— Consuela, voyons ! Cesse d'embêter le Père Fouettard !

— Si c'est comme ça, j'en veux pas de votre moche gâteau !

— Consu...

Elle tourna rageusement les talons et quitta l'ombre du dais. À côté d'elle trottaient le nounours. Plus loin, Heruka et Tsanoma pouffaient en se tenant les côtes.

— Vlan ! hurla Raspoutine en abattant sa Durandal. Et tous d'applaudir devant la perfection du coup porté.

Greta fut la première servie. Comme de juste. Tout en grignotant du bout des dents, elle m'avoua :

— Cette pièce montée a été confectionnée par un des plus habiles pâtisseries de Medellin. Il a travaillé à partir de photographies en relief.

— Il ne s'est pas étonné ?

— Au contraire ! Il a pris cela pour un "challenge" et s'est enthousiasmé devant l'ampleur de la tâche à réaliser.

— Et s'il se montrait bavard...

— Aucun souci à se faire ! Il travaille souvent pour le cartel. Transporter cette pièce de Medellin jusqu'ici n'a pas été une mince affaire.

— J'imagine.

Les mêmes Teutoniques qui avaient porté le gâteau sous le vélum furent chargés du service : bientôt tout le village s'empiffra. Et les

autres chevaliers aussi. Excepté les quatre de faction en bordure de jungle. Car jamais la discipline et les devoirs militaires ne devaient se relâcher.

Des yeux, je cherchai Consuela. Je la trouvai qui boudait à l'écart, serrant son teddy bear contre sa maigre poitrine passée au rouge. Je la rejoignis :

— Tu me le montres ton nounours ?

Elle le déposa sur la pelouse. Et l'ours de peluche se présenta, fort civilement :

— Je m'appelle Teddy. Je viens d'un futur tellement lointain que le temps lui-même aura cessé de couler. Le temps des humains comme celui des éphémères, le temps des galaxies comme celui des dieux. Je viens de la fin des Temps, ainsi que vous l'a annoncé Consuela.

— Ah... ?

— Je puis adopter toutes les formes désirées, je puis emprunter tous les aspects, toutes les apparences possibles et imaginables. Comme je devais prendre contact avec des enfants, le choix se limita heureusement : Mickey, Donald, Babar, poupée, nounours, voiture téléguidée, cheval à bascule, dînette, train électrique. J'ai choisi d'apparaître en nounours, un jouet plutôt récent en cette année 1989 de l'ère chrétienne.

— Ah... ? réitérai-je bêtement.

— Le premier ourson en peluche fut inventé en 1902 en Allemagne par Richard Steiff, dessinateur animalier. Teddy est un diminutif de Théodor. En 1902, Théodor Roosevelt, président des États-Unis d'Amérique et chasseur émérite, ou tueur frénétique, c'est selon, épargna un ourson dont il avait abattu la mère. D'où l'appellation de "teddy bear".

— Mais il y a un véritable ordinateur dans cette peluche ! intervint Raspoutine que je n'avais pas entendu approcher. Cagliostro suivait :

— Un ordinateur capable de soutenir une discussion complexe et disposant d'une étonnante banque de données.

— Ne vous gaussez pas, Grigori Iefimovitch Raspoutine ! s'indigna Teddy.

— Et il me connaît, ce plantigrade miniature !

— C'est à cause de vous que j'ai abandonné la quiétude de mon éternité. Mon peuple a perçu. Et il s'est épouvanté.

— Il a perçu quoi... ?

Tenant une assiette débordante dans sa main gauche, le Père Fouettard avalait goulûment d'énormes morceaux. Dans sa barbe, s'épaississaient des coulées de crème brunâtre et se multipliaient les fragments d'amandes pilées.

— Mon peuple est comme la rive d'un lac d'une superficie quasi infinie. Le temps est la surface de ce lac. Parfois des ondes parviennent

jusqu'à la rive, des ondes perturbatrices, des vaguelettes concentriques provoquées par la chute d'un caillou improbable. Vous êtes un vilain caillou, Grigori Iefimovitch, et je dois vous neutraliser, faire en sorte que vous ne soyez jamais tombé.

Le Père Fouettard explosa d'un rire tonitruant :

— Je ne savais pas les ordinateurs doués pour les métaphores ! Parle-moi un peu plus de ce peuple qui t'a délégué dans le passé, Teddy !

— Je suis ce peuple tout entier. Car je suis un et multiple. Je suis le descendant ultime de ceux qui disséminèrent des Portes Noires sur Terra et dans l'ensemble de l'univers.

— Tout un peuple dans un ourson en peluche ! La plaisante idée ! Puisque tu es en veine de confidences, peux-tu m'expliquer le pourquoi de ces Portes Noires ? En ce qui concerne le comment, merci, je suis déjà au parfum.

— À propos de parfum, vos pieds..., enfin, passons ! Il ne vous appartient pas de savoir le pourquoi des Portes Noires. Il vous appartient de cesser immédiatement vos pénibles expériences portant sur le laser, d'interrompre définitivement vos initiatives réellement intempestives !

— Il me commande, il me donne des ordres ! Et il voudrait me faire peur ! Décidément, ce nounours est trop drôle !

Consuela se fâcha tout rouge. Serrant des poings et piétinant le gazon :

— Teddy va vous montrer de quoi il est capable ! Il va vous prouver qu'il ne ment pas, que ses pouvoirs sont pratiquement illimités. Viens, Teddy. Tu vas réaliser quelque chose qui soit du goût de l'époque (elle se pencha, chuchota à l'oreille du nounours qui opina de son crâne pelucheux).

Ils s'éloignèrent de conserve.

J'aurais voulu hurler à Raspoutine :

— Ce nounours dit la vérité, j'en suis persuadé ! Il vient de la Fin des Temps ! Il est vraiment l'ultime descendant des bâtisseurs de Portes Noires. Il...

Je ne dis rien.

Raspoutine léchait son assiette déjà vide. Il s'en retourna vers le dais pour se servir d'autres tranches épaisses.

Cagliostro me coula un regard terrifié. Il tremblait de tous ses membres.

— Vous aussi, Giuseppe, vous ajoutenez foi aux révélations du dernier jouet de Consuela ?

Il ne put articuler, se contenta de hocher la tête.

Retentirent les mesures initiales du Beau Danube Bleu. Les premiers à s'essayer à la valse furent les petits Heruka et Tsanoma. Pas trop

mal, ma foi. Ils avaient dû être initiés par Consuela, elle-même initiée par Cagliostro.

— Accordez-moi cette première danse, me proposa Greta Garbo en me tendant les bras. Mon Raspoutine de compagnon n'en a pas encore fini avec la pièce montée.

Je ne pus refuser, souhaitant intérieurement :

— Pourvu que Consuela ne me cafte pas auprès de la Mère Noël.

Autour de moi se mirent à tourner, et le gazon, et la pyramide, et le lac aux crocodiles, et la lisière de la jungle, et l'échine fulgurante des sauriens admiratifs. Seul demeurait fixe le troublant visage de la Divine. Qui me disait :

— Donc ce nounours, vous l'avez vu comme moi je l'ai déjà vu. Vous savez désormais que ce n'est pas qu'une lubie, qu'une simple invention de Consuela. Avez-vous cru ses surprenantes allégations ?

— Depuis longtemps je suis prêt à croire tout et n'importe quoi.

— Pour ne pas devenir fou ?

— Fou ? Je le suis depuis belle lurette. Sinon, jamais je n'aurais accepté le rôle du Père Noël. Jamais je n'aurais accepté votre rendez-vous à la concession Belphégor. Et je ne serais pas là à danser la valse avec Greta Garbo en personne, au fin fond de la jungle amazonienne, entre une pyramide précolombienne et un lac où grouillent des crocodiles.

— Tout ceci semble irréel, n'est-ce-pas ? Tout va disparaître bien tôt, je le pressens, tout ça va exploser comme une bulle de savon. Et moi, que deviendrai-je ? Je l'avoue : je me sentais bien dans ce décor trop kitsch, au milieu de ces bons sauvages et de leurs enfants espiègles. Comme si tous les enfants étaient un peu les miens.

— Je suis le Père Noël. Mes pouvoirs sont grands. Je pourrai, si vous le souhaitez, ressusciter ce monde s'il devait, effectivement, disparaître.

— Promettez-le moi, Père Noël.

— Je vous le promets.

— Un hurlement couvrit les dernières mesures du Beau Danube Bleu. Raspoutine venait de découvrir l'étendue des pouvoirs du teddy bear.

Pendant que les uns dansaient, que les autres papotaient, que d'autres encore se goinfraient, Teddy avait peinturluré toute la face sud de la pyramide. En un temps record, il avait (artistiquement ?) badigeonné des milliers de m².

Consuela triomphait en courant vers nous :

— Ce sont des tags ! C'est-y pas joli ?

Des lettres fluorescentes, démesurées, disproportionnées, se chevauchaient et se culbutaient, suggérant des motifs psychédéliques, énonçant des slogans ou giflant la pierre d'interjections plus ou moins

prononçables : No More, Keep Cool, Rhaaa Lovely, Make Love Not War, Teddy Illud Fecit, Take It Easy... Ce que je pus déchiffrer, entre autres, dans ce fouillis aux couleurs agressives. Curieusement, sur les troisième et quatrième niveaux, une fresque véritable, traitée sur le mode hyper-réaliste, représentait un combat de gladiateurs : un noir musculeux faisait tourner au-dessus de sa tête l'adversaire prisonnier de son filet.

— Consu... ! s'étrangla le Père Fouettard. Tu vas dire à ton... nounours d'enlever ça ! Tout de suite !

— Mais c'est la mode ! Faut vivre avec son temps ! Aujourd'hui, sur toutes les rames du métro de New York et de Paris, sur toutes les palissades des grandes villes, sur tous les murs où il est indiqué "Interdit d'afficher", y a des tags, et des grafs, et des...

— 'veux pas le savoir !!!

Au sommet du temple-montagne, au-dessus des quatre derniers arbres, voltigeait le teddy bear. Il avait considérablement grossi et tenait plus de l'aérostat que de la peluche pour tout petits. De chacune de ses pattes pointait une bombe aérosol, longue comme une torpille, sur laquelle on pouvait lire : "protège la couche d'ozone", formule suivie d'un logo suggestif. Mais où avait-il cherché tout ça ?! Ses pouvoirs sont pratiquement illimités, avait dit Consuela.

Les enfants haroharos riaient et battaient des mains. Les adultes, pour leur part, se désintéressaient de la question, jacassaient entre eux tout en comparant les nouveaux motifs peints sur leur peau pour ce jour de festivité.

— Si tu ne ramènes pas ce jouet à la raison... (ramener un jouet à la raison ? Le Père Fouettard aurait-il perdu la tête ? Ne réalisait-il pas ?)

— ... Je le fais abattre sur le champ ! De cette pyramide peuvent jaillir des armes redoutables, crachant la mort et la destruction !

— Peuh !... (et Consuela haussa les épaules) Teddy a neutralisé toutes les armes contenues dans cette pyramide et celles cachées autour du lac et dans la jungle. Il a également mis hors circuit tous les instruments de détection. C'est un fortiche !

— Il a ... ! Si c'est vrai, je vais lui faire sa fête, à ton nounours, je vais l'étrangler, l'éventrer, l'énucléer, lui arracher la truffe, lui...

— Essaie donc Père Fouettard ! Et d'abord, attrape-le, si tu peux. Raspoutine plongea la main dans la poche ventrale de sa coule. Il en sortit une arme de fort calibre. Les baffles dissimulées crachaient une samba endiablée digne du carnaval de Rio. Raspoutine dut encore hausser le ton :

— Ordonne-lui d'effacer immédiatement ses... tags ! Sinon je l'abats comme un chien !

— C'est un ourson !

Il haussa l'arme, visa un teddy impavide.

Déjà Greta intervenait. Sa main se posa sur l'avant-bras levé :

— Allons ! Allons ! mon cher ! Pareille colère est déplacée, surtout le jour de mon anniversaire. Laissez-moi essayer la persuasion par la douceur.

À mon tour j'intervins, sans détacher mes yeux de la face peinte de la pyramide :

— Les bêtises de Consuela, c'est de mon ressort. C'est à moi de les réparer. Et je ne comprends pas que l'illustre Raspoutine, qui toujours prôna l'amour et déclara la guerre hors-la-loi, puisse ainsi se laisser tenter par la force brutale. À l'égard d'une enfant, qui plus est.

— Je suis le Père Fouettard ! C'est ma pyramide ! Et le vandale qui l'a dénaturée n'est qu'un jouet. Très élaboré, peut être, aux pouvoirs sensationnels, je n'en disconviens pas, mais un jouet quand même.

— En êtes-vous certain ? N'avez-vous donc pas entendu le petit discours du teddy bear ?

Comme Raspoutine acceptait de ranger son arme, j'ordonnai :

— Consuela ! Je suis d'accord avec le Père Fouettard. Il faut faire disparaître ces peintures. Demande à ton nounours de rendre au temple son aspect initial.

— Mais c'était juste pour prouver à ce grand dadais de...

— Consuela ! N'aggrave pas ton cas !

— Avoue-le : une telle surface couverte de grafs en quelques minutes seulement, cela relève de l'exploit, non ?

— C'est formidable, incroyable, génial, hyper et tout ce que tu voudras ! N'empêche : obéis ! Fais comprendre à Teddy...

— Bon ! bon !

Alors que la samba s'était achevée et que Greta allait proposer au Père Fouettard un paso doble frétilant. Konrad von Thüringen, qui avait retiré son heaume étouffant, écarquilla soudain les yeux, blêmit et sa bouche ronde expulsa :

— Alerte !

La musique s'arrêta net.

— Aux armes !

Tous regardèrent dans la même direction que le Grand Maître teutonique, de l'autre côté du lac circulaire, là où avait été aménagé un canal de déversement.

Sur fond de jungle se découpaient l'étage et la cabine de pilotage d'un long bateau-mouche. Une quinzaine de Samourais en tenue de combat avaient débarqué et couraient déjà vers le pont de pierre. Je reconnus aisément, en dépit de la distance, le casque impressionnant du premier, figurant un dauphin à la gueule ouverte.

— Saigo Takamori !

Derrière les guerriers flottait une blonde chevelure. Mon cœur

manqua un battement. Ma respiration se bloqua.

— Marilyn !

Raspoutine réagit au quart de tour et dirigea la manœuvre :

— Les villageois, en arrière ! Les Teutoniques en demi-cercle, formation défensive, entre la pyramide et le pont, Konrad au milieu de ses hommes.

Les épées furent tirées, les casques coiffés, des bras effectuèrent leurs premiers moulinets d'échauffement. Le calme apparent des chevaliers impressionnait. Quelques uns se précipitèrent à l'entrée de la pyramide. Pour y chercher d'autres armes ? Des montures ? En tous cas, pas pour fuir.

— Nous sommes trahis, grondait le Père Fouettard. Nos sentinelles ont été surprises. Les Samourais nous ont d'abord envoyé un jouet d'aspect inoffensif pour neutraliser nos instruments de détection. Puis...

Je ne l'écoutais plus.

— Marilyn !

Consuela accourait, l'ourson sur ses talons, un ourson qui avait retrouvé sa taille initiale :

— Maman Noël ! Maman Noël !

Raspoutine attrapa la gamine au passage, la souleva, la serra contre sa poitrine de géant :

— Je te tiens ! Je ne te lâcherai plus ! Tu feras un otage idéal.

— Lâche-moi tout de suite, Père Fouettard à la gomme ! Lâche-moi ou mon nounours va écraser tes pieds puants !

Le teddy bear ne faisait pas mine de vouloir prendre pareille initiative.

Saïgo Takamori, Beppu Shinsuké et les autres Samourais s'étaient arrêtés après avoir franchi le pont. Ils hésitaient près des atlantes de pierre, qui, éventuellement, les abriteraient des flèches ennemies. Ils attendraient l'avis de Marilyn et chercheraient, avant tout, à éviter une effusion de sang.

D'un pas décidé, Marilyn traversa le groupe des guerriers japonais en lui intimant l'ordre de ne pas bouger, s'avança vers le groupe des Teutoniques. Elle fulminait :

— Père Fouettard, lâchez immédiatement la malheureuse enfant que vous étouffez ! Dites à vos sbires de rengainer leurs épées ! Et rendez-moi mon Père Noël chéri !

— N'avancez plus, madame !

— Je vais me gêner !

Déjà je m'étais élancé, bousculant la double rangée de Teutoniques devant moi. Je ne sais qui tomba le plus dans les bras de l'autre, moi dans ceux de Marilyn, ou Marilyn dans les miens. Le baiser qui s'ensuivit m'emporta plus haut que les cinq degrés de la pyramide,

plus haut que le septième ciel. Je devins, carrément, le Lac d'Éternité dont m'avait parlé le teddy bear.

À la fin de cette éternité, revenant sur la Terre de 1989, dans la jungle amazonienne, je ne pus que dire :

— Marilyn... ô Marilyn ! Et Marilyn me repoussa sans façon :

— Ne prolongeons pas ces effusions !

Elle se planta fièrement devant les Teutoniques. Je me fis cette réflexion incongrue :

— Elle lui va à ravir, cette robe-bustier jaune vif avec smocks dans le dos et trois volants au-dessus du genou ! Et comme la colère grandit ma petite Marilyn !

La Mère Noël lâcha la bonde à son courroux :

— Alors, grand escogriffe de Père Fouettard, vous allez libérer Consuela ?! Sinon je vous tire les oreilles ! Je vais...

Elle s'interrompit en apercevant Greta Garbo qui se faufilait entre les deux rangées de Teutoniques. La colère de Marilyn tomba aussitôt.

Les deux femmes s'embrassèrent comme si elles s'étaient toujours connues, comme si elles s'étaient quittées la veille. Quelle classe, chez ces stars du septième art ! Elles babillèrent un instant, oubliant Teutoniques et Samouraïs, faisant totalement abstraction de la tension ambiante et de la bataille imminente.

— Cette robe est d'une étonnante élégance dans sa simplicité même, disait l'une. Je gage, chère Greta, qu'il s'agit d'une création d'un grand couturier parisien, Dior, Chanel ou Saint Laurent.

— Ma chère Marilyn, rétorquait l'autre, je vous promets de vous donner l'adresse de mon fournisseur. Mais vous êtes en nage et toute essoufflée ! Venez donc prendre un rafraîchissement. Et déguster un morceau de mon gâteau d'anniversaire.

— Car c'est aujourd'hui votre anni... Permettez que je vous embrasse une nouvelle fois !

De stupeur, Raspoutine lâcha enfin Consuela dont le gazon amortit la chute.

— Pas trop tôt ! Encore deux minutes et mon nounours t'aplatissait ! Sur le pont s'avançaient Marie-Rose et une vingtaine d'enfants de Pompéi des Sables.

— Marie-Rose ! hurla Consuela. Gaspard ! Viviane !

Elle voulut entraîner Heruka et Tsanoma pour les présentations. Mais les Teutoniques refusèrent de s'écarter une troisième fois. Qu'importe ! Les enfants firent le tour. Tout bonnement. Et Konrad baissa un heaume défaitiste ! Les gamins piaillants passèrent en trombe près de moi. Moi qui demeurais tout bête et pétrifié entre Samouraïs et Teutoniques. Et le Père Noël, c'était moi !

Les deux stars parvinrent à l'ombre du vélum.

— Nous réglerons cette situation un peu plus tard, quand vous vous

serez restaurée et remise, Marilyn. Les militaires peuvent bien attendre. De toute façon, ils en ont l'habitude.

— Il serait bon, en effet, que je retrouve mon calme. La colère n'est pas conseillée aux femmes de mon état.

— Quel état ?

Marilyn se pencha et, de ma place, je ne pus rien saisir à ce qu'elle susurra à l'oreille de Greta. Je ne percevais que la sourde respirations des Teutoniques, les grognements des Samourais et les cris de joie des enfants.

— Mais c'est merveilleux ! S'écria Greta.

Et elles s'embrassèrent encore ! Décidément, cela tournait à la manie !

Je me disais : l'orchidée et la giroflée, Greta Garbo et Marilyn Monroe, ensemble pour la première fois. Et jouant juste, d'instinct. Et pas de metteur en scène pour filmer une telle rencontre !

Sous les paillettes d'or, au-dessus de la barbe garde-manger, la face de Raspoutine se devinait livide. Il hurla :

— Père Noël ! Avez-vous pris une décision concernant le projet que je vous ai soumis ?

— Décision... ?

— Si votre réponse est positive, alors, plus de problème. Mes Teutoniques rangeront leurs armes ! Et fraterniseront avec vos Samourais. Dans le cas contraire...

Des cavales hennirent. Surgirent au grand galop, les Teutoniques qui avaient disparu dans la pyramide. Ils amorcèrent un mouvement tournant.

— Je ne doute pas Père Noël de la supériorité de mes hommes sur les vôtres !

Un combat... ?! Maintenant... ?! Entre Teutoniques et Samourais ! Alors que ma Marilyn et Greta Garbo et tant d'enfants risquaient le pire ! Il suffirait peut-être de mentir... de faire semblant d'accepter ... de gagner du temps... de...

J'entendis Marilyn rouspéter :

— Ce Père Fouettard est décidément incorrigible ! Il ne nous accordera pas une minute de répit !

— Que voulez-vous, chère Marilyn, il joue justement son rôle de Père Fouettard.

Le teddy bear, qui s'était fait oublier, proclama tout à coup, et sa voix formidable retentit plus sonore encore que les hauts parleurs de tantôt :

— Attention, Mesdames et Messieurs, attention, les petits enfants, le spectacle va commencer ! Le vrai, le grand, le fabuleux spectacle. Avec musique appropriée !

Surprise : il se fit instantanément un silence total. Et l'on perçut,

après quelques secondes, comme un flop flop régulier. Tous levèrent la tête. Et le spectacle commença.

Au-dessus de la jungle, s'avança le nez d'un gigantesque dirigeable. Surgirent, presque aussitôt, les hélicoptères de l'armée américaine.

— De numéro un à Leader !

— Ici Leader !

— À 12 heures, mon colonel. Une tache noire au-dessus de la jungle.

Le colonel Philip K. Hutchinson braqua ses jumelles. Et sa mâchoire se décrocha : un zeppelin musardait au-dessus des arbres. Un zeppelin monstrueux. On devinait, suspendue à ses substructures métalliques, une vaste plate-forme soutenue par des boudins gonflés.

— Des scientifiques ! Mais qu'est-ce qu'ils foutent ici ? ! Ils n'étaient pas prévus au programme !

Les jumelles étaient devenues inutiles. Le zeppelin grossissait à vue d'œil.

— Ne serait-il pas juste au-dessus de notre objectif ? hurla Mickey Booney dans le dos du colonel.

— Il l'est ! Sans aucun doute. Et ces imbéciles ont dû faire déguerpir notre proie ! Quelle poisse !

Derrière la baie vitrée du poste de commandement, Von und Zu n'en croyait pas ses yeux : une pyramide précolombienne, habilement dissimulée et dont une face était entièrement peinte de couleurs criardes ; autour, sur une pelouse anglaise, une foule importante, composée pour moitié de sauvages complètement nus, pour l'autre de pique-niqueurs en habits de carnaval.

Pour Hermann Goetz, la catastrophe ne faisait pas de doute. Il protesta, cependant, pour la forme :

— Fuyons d'ici, Herr Professor, et vite !

— Himmel Herr Gott Donnenvetter, jura d'un jet continu en sa langue tudesque un Von und Zu cramois. Nos deux cameramen, faites qu'ils filment ! Qu'ils enregistrent tout ça ! Tout de suite ! Et vous-même (et il bouscula son navigateur), cherchez votre caméscope ! Votre gloire est faite ! Autant que la mienne !

Goetz pleurait :

— Herr Professor, je vous en conjure, ou il va nous arriver de gros ennuis.

Les ennuis surgirent aussitôt sous la forme de huit hélicoptères puissamment armés.

Au sol, les baffles crachèrent de nouvelles mesures, tonitruantes et martiales.

— Je connais ! cria Consuela. C'est Teddy qui a choisi le disque. Ça s'appelle la Chevauchée des Vaches-Qui-Rient !

— Des Walkyries, la corrigea Marie-Rose. Pas des Vaches-Qui-Rient.

La jeune femme, comme la foule disparate et dispersée, fut toute au prodigieux ballet. Et quelle pétarade ! Jamais Marie-Rose n'éprouva la moindre peur, la plus petite appréhension. Car quoi ! L'expédition venait de retrouver sain et sauf le Père Noël enlevé. Et Consuela, rapidement, avait prévenu les enfants Pérégrins : teddy bear est avec nous ! Il est drôlement costaud ! Vous allez voir ce que vous allez voir !

Plus d'une minute, cinq hélicoptères Huey tournoyèrent autour du zeppelin, et, sous le souffle des pales, le long cigare balança en une valse comique et empotée. L'appareil de commandement avait pris de la hauteur pour évaluer la situation. À l'écart au-dessus de la lisière de la jungle, les deux hélicoptères Cobra étaient prêts, en cas d'attaque, à riposter immédiatement avec leurs mini-guns, leurs lance-grenades et leurs roquettes air-air et air-sol.

Hutchinson se rendit vite compte du caractère inoffensif du zeppelin. Nulle bouche à feu ne pointait depuis les substructures et les hommes qui couraient au long des coursives paraissaient réellement paniques. Il tenta d'évaluer la menace de cette foule rassemblée au pied de la pyramide, sur cette pelouse trop verte : une centaine de sauvages, hommes, femmes et enfants, entièrement nus, sans sarbacane, se contentaient de lever le nez et de bailler aux corneilles ; plusieurs dizaines de guerriers, engoncés dans des armures du Moyen Âge européen ou de Samourais de l'ancien Japon, deux groupes nettement distincts, brandissaient des arcs ou des sabres dérisoires. Ils donnaient l'impression d'être surtout en représentation théâtrale ou cinématographique. Stationnaient également d'autres enfants, bizarrement accoutrés, et trois femmes, élégamment vêtues. Certes, l'appareil était stabilisé. Certes, les mains du colonel ne frémissaient pas. Cependant, l'image grossie par les lentilles restait floue et tremblante. Hutchinson devinait les visages plus qu'il ne les voyait. Mickey Booney qui jouait avec la molette de ses propres jumelles, confirma, péremptoire :

— Un sosie de Greta Garbo et un autre de Marilyn Monroe ! C'est incroyable ! Et avec elles, El Dorado !

En habit de moine, face, mains et pieds pailletés d'or, un échalas dégingandé beuglait des ordres inaudibles et agitait ses bras comme des sémaphores frénétiques. Point de petit marquis en costume d'Ancien Régime : Cagliostro s'était réfugié sous le dais et caché sous la table qui avait supporté la pièce montée. Index enfoncés dans les oreilles, il ne bougerait pas d'un poil et louperait tout du meeting aérien !

Hutchinson ausculta le temple-montagne, cherchant à y déceler quelque piège mortel. Sur les diverses terrasses, il ne repéra ni lance-

missiles, ni mitrailleuse, ni orgue de Staline, mais uniquement quelques statues grimaçantes.

Là-bas, près du lac circulaire, un bateau-mouche avait accosté après avoir suivi une ligne d'eau sinuante formée par les dernières pluies. Sur ce bateau non plus, pas de canon ou de lance-missiles. Aucun passager ni membres d'équipage, sinon un gros bonhomme ligoté dans le poste de pilotage.

Couvrant le bruit des rotors, s'insinuant dans les écouteurs de tous les pilotes et mitrailleurs de porte, la Chevauchée des Walkyries titilla les tympans du colonel. Hutchinson n'apprécia pas l'ironie !

Booney réalisa que la fresque, sur la face sud de la pyramide, fresque noyée au milieu de tags psychédéliques, était l'exacte reproduction, en beaucoup plus grand, d'une scène peinte dans le vestibule d'entrée de l'appartement-atelier de Levon Ter Mamovan.

Le zeppelin, qui avait mis en panne, relança son hélice, disposé à abandonner le champ de bataille aux spécialistes. Le colonel cracha dans son micro :

— Numéros 1 et 2, débarquement au Nord de la zone, 3 et 4 au Sud, numéro 5 à l'Ouest devant l'entrée de la pyramide. Dès que les troupes ont giclé, mouvement d'encerclement. Feu qu'en cas d'attaque incontestable de la part de ces déguisés. Les deux cobras demeureront en surveillance constante, prêts à arroser. Je me poserai devant le pont de pierre. Numéro 1 et 2, allez-y !

Numéro 1 eut juste le temps d'amorcer sa descente, suivi par numéro 2. Devant lui, à l'écart de la foule, quelque chose grossissait à une vitesse phénoménale.

— Mais qu'est-ce que... ?

Dans l'appareil de commandement, Mickey Booney se souvint. Et la foule, en bas, applaudit à tout rompre. Le spectacle se corsait. Le ciel se remplissait de plus en plus.

De même que Teddy pouvait voltiger dans les airs et tagger, en un temps record, une surface considérable, de même il pouvait grandir ou rapetisser à volonté, tout comme Souen Wou Kong, le Roi des Singes de la mythologie chinoise.

Pour empêcher d'abord que les patins des hélicoptères et les rangers de leurs occupants ne ruinaient la parfaite régularité de la pelouse, et, accessoirement, que les commando marines de l'US Army ne fissent quelque mauvais sort aux petits haroharos ainsi qu'aux enfants de Pompéi des Sables, le nounours choisit de grandir et de jouer les doublures de King Kong. Quand il eut atteint la respectable hauteur de 50 mètres, autant que la pyramide, il donna un coup de patte à l'arrière du dirigeable qui gênait ses mouvements. Le zeppelin de Von und Zu effectua instantanément quelques dizaines de mètres en valdinguant. Dans les cabines et les coursives, les hommes se

retrouvèrent les quatre fers en l'air, et ce fut un bel écroulement de caisses et d'objets divers.

Le nounours de peluche (même si le terme de nounours ne convenait plus vraiment compte tenu de la taille de l'animal) saisit par la queue le premier Huey à se présenter.

— Cobra numéro 1, feu ! Liquidez-moi cette horreur !

Une roquette fusa, rectiligne, abandonnant derrière elle un sillage de fumée bleutée. L'impact au niveau de l'épaule de l'ours projeta un geyser de bourre floconneuse. Une deuxième roquette manqua sa cible, poursuivit une trajectoire hasardeuse et creva l'enveloppe du zeppelin en perdition !

— Imbéciles ! Vous rateriez un éléphant dans un couloir ! Teddy réagit immédiatement à cette attaque. En deux enjambées il se précipita sur le Cobra, tout en veillant à n'écraser aucun des spectateurs enthousiastes ou horrifiés. Dans sa patte immense, les pales se bloquèrent et se froissèrent.

— Cobra numéro 2, à vous ! À tous les mitrailleurs de portes des Huey, feu à volonté. Et évitez de vous descendre mutuellement !

Le pastiche de la Tentation de Saint Antoine selon Salvador Dali, Mickey Booney pouvait désormais l'admirer grandeur nature et en mouvement ! Levon Ter Mamovan avait remplacé le quatrième éléphant de Dali par un ours de peluche brandissant dans chacune de ses pattes des hélicoptères de combat. L'artiste avait vu, mieux, il avait "prévu" cette scène ahurissante.

Le caporal Murphy tremblait comme une feuille sous l'orage. Ce n'est pas à King Kong qu'il songeait, mais au Marshmallow Man, à ce géant de guimauve, avec visage poupin et casquette de marin, qui, à la fin du film Gostbusters, terrorisait la ville de New York.

Les balles traçantes filèrent vers le nœud papillon de Teddy, sa truffe de plastique, ses yeux de verre teinté. Comme si les impacts étaient autant de piqûres indolores, le nounours s'éloigna de la pyramide, enjamba le lac, s'enfonça dans la jungle, pattes dressées, et sa tête, comme une étrave de navire, glissa entre les arbres. Là-bas, très loin, il déposa, avec le plus de délicatesse possible, les deux appareils faits prisonniers au milieu d'un vaste marigot créé par les pluies récentes.

Le deuxième Cobra avait suivi, courageux et obstiné. Il tournait continuellement autour du museau de l'animal, comme un moustique rageur, lâchant ses roquettes l'une après l'autre, sans résultat notable.

— Posez-vous, nom de nom ! hurlait Hutchinson. Profitez de l'éloignement du monstre. Encerclez-moi tout ce beau monde ! Trouvez le manipulateur du teddy bear géant !

Télépathiquement, les petits haroharos avaient discuté avec les enfants de Pompéi des Sables et avaient saisi leur message. Les

Pérégrins de l'Amazonie et ceux de la planète Écho se mirent rapidement à l'unisson et se projetèrent vers les appareils. S'en emparèrent :

— De numéro 2 à Leader ! Mes commandes répondent mal.

— De numéro 3 ! Nos armes s'enrayent ou tirent toutes seules n'importe où, et surtout vers les nuages !

— De numéro 4 ! Impossible de descendre ! Impossible d'atteindre la Landing Zone !

— De numéro 5 ! J'ai l'impression de m'immobiliser ! J'y comprends rien !

Je tenais Marilyn par la main. Comme elle, j'assistais à la déroute américaine. Je pensais :

— Les pauvres ! Ils ne font que leur devoir, ils se bornent à exécuter les ordres reçus ! Et ils ne comprennent rien à rien à ce qui leur arrive.

Les ongles de Marilyn s'enfonçaient dans ma chair. Elle compatissait, comme moi.

Près de nous, Greta Garbo avait plaqué ses paumes contre ses oreilles : le vrombissement des hélicoptères, le staccato des fusils-mitrailleurs, la chevauchée tonitruante des Walkyries wagnériennes, c'était trop pour ses fragiles tympans.

Dans ma tête, retentit une petite voix qui parvint à couvrir le vacarme universel, une voix ironique, celle de Consuela :

— Quelle bagarre là-haut, hein ? Ça pétarade sec !

— Oui, Consuela, ça pétarade sec !

— As-tu pensé à retourner ton obsédante question ? Celle qui n'a pas cessé de te turlupiner depuis notre départ de Colombine.

— Question... ?

— Ben voyons ! "Marilyn m'aime-t-elle ? M'aime-t-elle vraiment ?"

— Renverser la question... ?

— Y'a pas à dire, t'es bouché à l'émeri ! Tu le fais exprès ou quoi ? ! Qui est méchant dans toute cette affaire ? Qui, dans cette histoire, joue le seul rôle de méchant ? Raspoutine qui écume de rage parce qu'il est découvert et que ses projets fumeux tombent à l'eau ? Pas lui ! Les hélicoptères qui tirent sur mon teddy bear ? Pas plus ! Les crocos du lac circulaire ? Encore moins ! Les trafiquants du cartel de Medellin qui se sont mis en cheville avec le Père Fouettard pour écouler cette cochonnerie de laser ? Ça se discute ! Non, le seul méchant dans cette histoire, c'est toi, Papa Noël ! Parce que tu doutes de l'évidence. Tu refuses de la regarder en face comme tu regardes, sans trop t'émouvoir, ces hélicos et ce nounours géant !

Consuela se retira de ma cervelle. Qui resta blanche un instant. Puis ronronna, fonctionnant au ralenti.

— Marilyn m'aime-t-elle... ? Soit ! Retournons la question. Euh... Est-ce que moi j'aim...

J'explosai intérieurement.

— J'aime Marilyn ? Mais évidemment que je l'aime ! Cette question ! Ça ne se discute même pas ! Ni avec la tête ni avec le cœur !

— À la bonne heure ! Il était temps ! Consuela... ?

Elle s'était à nouveau retirée.

Là-haut, tous les appareils qui avaient suivi des trajectoires apparemment aléatoires se mirent à tourner sur eux-mêmes.

— Arrêtez-ça ! paniquait Hutchinson.

— Impossible, colonel ! Le Huey fait ce qui lui plaît !

Booney ferma les yeux, le cœur au bord des lèvres. Ma dernière heure a sonné, songea-t-il. Y croyait-il vraiment ?

Le mouvement giratoire s'accéléra.

Le teddy bear avait regagné la pelouse. Hop ! en sautant et en veillant toujours à n'écraser personne, il attrapa l'hélicoptère de commandement. Hop ! en se retournant brusquement, il se saisit du second Cobra qui, colérique et entêté, avait pratiquement vidé ses deux conteneurs lance-roquettes. Avec son butin, il s'en retourna dans la forêt. La tâche des enfants s'en trouva considérablement allégée.

Alors les autres appareils cessèrent leur tournoiement. Glissant sur des rails invisibles, ils suivirent malgré eux le teddy bear. Ils chutèrent près des autres hélicoptères et cela provoqua de grands éclaboussements.

Après avoir regagné prestement sa cabine à la recherche d'une caméra personnelle, Von und Zu avait été à moitié assommé par la chute d'une caisse de vin hongrois.

À quatre pattes, Goetz gémissait :

— Nous perdons de l'altitude ! Notre plate-forme s'est prise dans les arbres et s'est décrochée ! Nous allons nous...

Le cigare qui se dégonflait de plus en plus se faufila heureusement dans une trouée. Et se coucha dans l'humidité. Accrochés sous lui, les planchers se firent cloisons. Et Von und Zu, Goetz, les scientifiques, les cuisiniers, les machinistes, tous roulèrent à nouveau cul par dessus tête.

Les haut-parleurs n'émettaient plus qu'un sifflement ténu, car la chevauchée wagnérienne s'était achevée sur un ultime couac cuivré. Le ciel s'était débarrassé de l'énervement des hélicos US, du gigantisme d'un zeppelin égaré et de la foudroyante macrosomie d'un ourson en peluche.

— Déjà fini ! se plaignit Consuela.

— Vive le teddy bear ! hurlèrent en chœur tous les enfants. L'ourson reprit sa taille normale aussi rapidement qu'il avait grandi. Il courut dans les bras de Consuela.

Alors le Père Fouettard entra dans une ultime colère. Et l'or

couvrant ses pommettes devint cramoisi. Comme s'il fondait sous une chaleur intense !

Donc, contre sa maigre poitrine, Consuela serrait son cher nounours qu'elle couvrait de bécots. Des flocons duveteux, échappés des blessures en voie de cicatrisation rapide, voletaient autour du brassard multicolore.

— Ton teddy bear ! Je veux ton teddy bear ! fulminait le Père Fouettard. C'est lui la cause de ce désastre. Jamais un zeppelin, jamais des hélicoptères n'auraient dû apparaître ! Ma retraite est découverte ! Mes projets sont compromis ! Vengeance !

Les Teutoniques baissaient une tête piteuse. Les Samouraïs rengainaient leurs katanas, ne cachant pas leur déception. Ils avaient été, en effet, frustrés de leur part dans cette éclatante victoire !

— Grigori Iefimovitch, ça suffit ! explosai-je. Cette petite n'y est pour rien. Tôt ou tard vous auriez été débusqué. Vous avez par trop sous-estimé les services de renseignements nord-américains !

— Père Noël, je ne vous ai pas... Il n'acheva pas sa phrase. Poursuivit incontinent : — Mais au fond, rien n'est perdu. Zeppelin et hélicoptères ont été abattus. Et avant qu'on ne leur porte secours...

— J'ai réfléchi à votre proposition. La réponse que je devais vous donner aujourd'hui est non. Définitivement non !

— Je le pressentais. Mais qu'importe ! Je vous l'ai dit : j'agirai seul ! Je ferai le bonheur de l'humanité, malgré vous et malgré elle !

Alors la voix de Teddy sonna, haut et clair :

— De même que j'ai mis hors service tous les appareils de détection et toutes les armes à l'intérieur et à l'extérieur de cette pyramide, de même j'ai enclenché le processus d'autodestruction qui la pulvérisera.

Les paillettes rougies du Père Fouettard pâlirent jusqu'au chlorotique :

— Que... ?

— J'ai également neutralisé tous les mécanismes susceptibles d'interrompre le compte à rebours. Selon mes calculs, une terrible déflagration anéantira la pyramide dans moins de 30 minutes. Le souffle couchera les arbres, au-delà du lac, dans un rayon de 100 mètres, mais ne pourra nuire aux hélicoptères et au dirigeable trop éloignés. Je tiens à préciser qu'excepté quelques plaies et bosses, aucun militaire ni aucun scientifique ne souffre de maux irréremédiables.

— La pyramide va sauter... s'épouvanta Greta.

Le teddy bear reprit, adoptant un ton rassurant :

— 30 minutes, cela est largement suffisant pour que tout le monde – Haroharos, Teutoniques, Samouraïs et les autres visiteurs venus de Pompéi des Sables – puisse fuir par la Porte Noire.

— Cette Porte est piégée. (La voix de Raspoutine était devenue

étonnamment blanche).

— Elle ne l'est plus. J'y ai veillé.

— Alors ne perdons pas de temps, conclut Marilyn. Procédons avec ordre et discipline !

Raspoutine poussa un grand cri. Relevant sa coule, il prit soudain ses jambes à son cou et fila droit vers l'entrée de la pyramide. Je criai :

— Trop tard, Père Fouettard ! Vous ne pouvez empêcher l'irréversible !

Consuela avait lu les intentions du moine, fouillant une cervelle que la rage avait laissée sans défense :

— Le laser ! Il veut fuir en emportant le maximum de laser parvenu à sa 13ème floraison !

— Mais c'est bougrement dangereux, ça ! Je ne vais quand même pas perdre mon temps et mon énergie à poursuivre ce fou furieux à travers les millénaires et les univers.

Je me lançai aux trousses du Père Fouettard. Et avec moi, Marilyn Monroe, Greta Garbo, et Konrad von Thüringen, et Saïgo Takamon et tous les enfants de Pompéi des Sables ! Ah ! ce fut une belle cavalcade !

Les ascenseurs que Raspoutine avait bloqués, le nounours les débloqua. Les portes verrouillées furent déverrouillées de même.

Nous déboulâmes dans la caverne.

Après avoir soulevé les châssis vitrés, Raspoutine, en pleine crise d'hystérie, arrachait des plants par poignées entières et remplissait sa poche ventrale.

Il se vit cerné. Éructa bruyamment. Et avant que quiconque n'eût pu esquisser un geste, il porta un plant à sa bouche et l'avalait tout de go.

— Catastrophe ! Le teddy bear levait vers les stalactites des pattes de désespoir. Catastrophe, oui ! Car jamais une Porte Noire ne fut créée près d'une autre Porte Noire. Ce pourrait être la fin du temps et de l'espace, la destruction de ce continuum, l'embrasement inéluctable de cet univers, le...

Oh ! le sourire de triomphe sur les lèvres de Raspoutine ! Une horreur, vraiment !

— Nous, on sait quoi faire, intervint une Consuela qui avait peine à reprendre son souffle. Il ne sera pas nécessaire que Saïgo Takamori, avec son sabre, coupe en deux le Père Fouettard. Même pour cette solution radicale, il est déjà trop tard. Viviane et Gaspard, Tsanoma et Heruka, avec moi !

Les enfants se concentrèrent. Et tandis que Raspoutine savourait une victoire illusoire, tandis qu'autour de lui l'espace frissonnait et gondolait étrangement, il fut soulevé du sol, couché horizontalement

et brutalement propulsé vers la Porte Noire. Qu'il traversa rapide comme une fusée. Il n'y eut qu'un flash lumineux, suivi d'un grésillement presque inaudible.

— Hourra ! s'écrièrent les enfants. On s'est enfin débarrassé du vilain barbu. Plus jamais il n'y aura de Père Fouettard pour nous faire peur !

Le teddy bear se grattait le menton :

— Était-ce vraiment la bonne solution ?

Malgré ma gorge nouée, je parvins à demander :

— Est-ce possible ? Une Porte Noire derrière les Portes Noires, au cœur des Intermondes, dans ce Ni Lieu Ni Temps, dans...

— Cela doit être possible... Quant à se le représenter... !

Marilyn tomba dans mes bras (Oh ! les rondeurs palpitantes de sa poitrine contre la mienne !) :

— Vite, mon chéri ! Il faut faire fuir tout le monde. Avec rendez-vous à Pompéi des Sables dans notre futur !

— Il serait temps ! Moi, j'en connais un qui se morfond déjà !

— Qui donc ? demanda candidement la douce Marie-Rose.

— Mais le Prince Gandalf, voyons !

L'évacuation fut menée tambour battant. Personne ne fut oublié. Absolument personne. La preuve : Pedro Armendariz fut débarrassé de ses liens. Incrédule, il avait assisté au combat aérien. Quand on le pria de filer le plus rapidement possible et sans demander son reste, il ne se le fit pas répéter deux fois, et enclencha le moteur du bateau-mouche.

Au fond de la grotte, Marilyn saisit la menotte de Gaspard, Marie-Rose celle de Viviane, Saïgo Takamori, Beppu Shinsuké, les Samourais, les Teutoniques, les Indiens adultes, tous prirent un enfant par la main et passèrent sous la Porte des Univers. Sans sourciller, sans barguigner. Sans plus d'émotion que s'il s'agissait de composer, à la mode ancienne, son billet de chemin de fer.

J'avais dit, grand seigneur :

— Je partirai le dernier !

Avec moi ! avait ponctué Consuela.

Et quand il ne resta plus que nous deux, la gamine s'écria :

— Joseph Djougatchvili ! Les crocodiles ! Vite ! Ressortons !

— Mais il ne reste que 7 minutes !

— Ça suffira !

— Pourquoi faire ?

— Les sauver, pardi, on leur doit bien ça ! Les sauver et leur dire adieu !

À toute allure, nous regagnâmes la surface. Dans les couloirs, les ascenseurs, les salles et les appartements, partout des hauts-parleurs avertissaient :

— Procédure d'évacuation immédiate ! Plus que 6 minutes ! Et des sirènes meuglaient, assourdissantes.

Consuela déboula la première sur l'immense pelouse. Et stoppa net à dix mètres.

Tous les sauriens s'étaient hissés sur la berge. Toutes les effroyables gueules étaient tournées vers la pyramide. Les interminables échines étincelaient.

— Ils sont inquiets ! Ils ne comprennent pas ce qui se passe ! Joseph Djougatchvili s'était avancé jusque sous le vélum. Autour des quatre poteaux de bois torsadés, gisaient des assiettes de carton, des morceaux de gâteau, des plumes et des fleurs tombées des brassards haroharos.

— Procédure d'éva... Scrouitch ! Plus de message tonitruant. Plus de sirène d'alarme. À la place les premières notes d'un piano affligé.

— Adieu, Joseph ! murmura Consuela. On est obligé de partir. Toi aussi, va-t-en ! File te cacher tout au fond de l'eau avec tes amis crocodiles. File vite !

Joseph avait-il compris ? Consuela lui avait-elle envoyé un message télépathique qui avait titillé son semblant de cervelle ? En tout cas, il se détourna, et versa une larme, une seule, mais énorme, une vraie larme de crocodile. À sa suite, tous les sauriens regagnèrent le lac.

— Elle est triste, cette musique (elle tenait toujours le teddy bear serré contre elle).

— C'est la Sonate au Clair de Lune. Ton nounours a le chic pour dénicher des airs accordés à nos sentiments.

À son tour, Consuela versa une larme qu'elle écrasa furtivement, soupira profondément.

— Allons, ma chérie, il est temps. Moins de cinq minutes. Nous regagnâmes la grotte.

Main dans la main, nous nous dirigeâmes vers la Porte Noire. Au brassard de Consuela, les fleurs fanaient déjà.

Une explosion formidable.

Quelques secondes après, une pluie de débris s'abattit sur les hélicoptères à demi enfoncés dans un marigot et sur le dirigeable à l'enveloppe dégonflée.

— Que s'est-il passé ?

— Pas grand chose, colonel. Sinon que la pyramide n'existe plus.

— Et les gens, là-bas, les chevaliers, les sauvages, les...

— Ils ont tous disparu. Des recherches seraient inutiles. Je vous parie d'avance qu'elles n'aboutiront à rien. Plus de narcotrafiquants dans ce coin de jungle. Plus de laser. J'ai l'impression que l'on n'entendra plus jamais parler de cette drogue. Enfin, je l'espère.

Le colonel gémit sur son siège déchaussé et de guingois :

— Mes hélicos... tous abattus et dispersés dans ce marécage infect...

— On ne compte que des blessés légers. Un véritable miracle. Réjouissez-vous : vous n'aurez aucun gars à coucher sous le gazon du cimetière d'Arlington.

Le pilote avait retiré son casque et se massait le cuir chevelu. Le caporal Murphy, qui avait fait office de mitrailleur de porte, demanda :

— Mais qu'avons-nous vu exactement... ? C'était quoi, ce nounours géant ? Cette pyramide ? Cette folie ?

— Ça ? C'était un rêve, tout simplement !

— Vous rigolez !

Et Booney d'expliquer longuement :

— Les hallucinations collectives sont plus fréquentes qu'on ne le croit. Et j'ai déjà constaté les dégâts causés par certaine drogue nouvelle. On pourrait parler aussi d'une tempête magnétique proprement stupéfiante. Pire que celles qui peuvent sévir au-dessus du célèbre Triangle des Bermudes. Et nous tous avons eu la berlue. Si quelqu'un, dans le dirigeable, a eu le réflexe d'empoigner une caméra et de filmer les débats, il sera cruellement déçu : sa pellicule sera restée vierge. Inexplicablement vierge.

— Donc, nous avons cru voir...

— Tout juste ! Ce n'était qu'un mirage.

Une eau boueuse gargouillait entre les godillots et cela puait les plantes en décomposition.

— Les piranhas... ! s'inquiéta subitement Murphy.

— Ils n'oseront pas nous attaquer. Nous les empoisonnerions. Hutchinson remonta une fermeture éclair sur le devant de son battle dress, sortit un paquet de cigarettes chiffonné. Booney et Murphy refusèrent, le pilote accepta :

— Au moins, ça chassera les moustiques !

Plus tard, Mickey Booney fit cette prédiction au caporal Murphy : Dans un an et demi, quelque part près du golfe persique, vous serez dans un hélicoptère Cobra ou Apache. À ce moment-là vous aurez plus à craindre pour votre vie que lors de cette mission dans la jungle !

— Pour une fois, je fumerais bien une cigarette !

De la caisse qui l'avait à moitié assommé, Von und Zu tira une bouteille intacte. Qu'il déboucha incontinent. Il proposa même une rasade à son navigateur. Goetz n'osa pas refuser. L'attente serait sans doute longue avant l'arrivée des secours.

14. Où l'on apprend comment le Père Noël trouva enfin la justification de son nom

En ce qui concerne Greta Garbo, Cagliostro/Balsamo, les Teutoniques et le peuple Haroharo, j'avais ma petite idée.

Lorsque tous furent arrivés à Pompéi des Sables, sur la planète Écho, en sortant par la Porte Noire du Temple de Jupiter Capitolin, je m'en ouvris à Marilyn. Qui trouva l'idée excellente. Je l'exposai ensuite à qui de droit. L'on demanda à voir.

Et une autre expédition fut organisée : une longue théorie de chameaux, de chevaux et de carrioles quitta Pompéi des Sables dans la direction de l'Est, passa au Nord de l'Empire K'in et aboutit au bord d'un océan immense. Là, on embarqua sur trois caravelles. On cingla vers le Sud-Est, vent debout. Après dix jours d'une navigation sans histoire, on accosta à une île située tout près de l'équateur de la planète.

L'île faisait dans les 10 000 km². Elle était inhabitée et sa végétation luxuriante comme sa faune rappelaient la jungle amazonienne. Je l'avais repérée et étudiée quand, avant de me poser pour la première fois sur cette planète, j'en avais réalisé un relevé géographique complet.

L'on s'avança dans la forêt. Au bout de 48 heures, l'on arriva à une vaste clairière naturelle. Les Haroharos se déclarèrent satisfaits. Ils entreprirent aussitôt la construction de plusieurs cases où leurs hamacs seraient suspendus.

De ma poche, je sortis un plant de laser parvenu à sa 13^e floraison. Raspoutine n'avait pas eu le temps de tout arracher. Les enfants des Haroharos, pérégrins comme ceux de Pompéi, auraient été trop malheureux de ne pouvoir voyager dans l'espace-temps. Et Greta, qui avait accepté de demeurer dans cette île au milieu de ces si sympathiques Indiens, pourrait ainsi, quasi-instantanément, se retrouver à Pompéi dans le temple de Jupiter et rendre visite à Marilyn.

Cagliostro avait promis-juré, croix-de-bois-croix-de-fer, il ne tenterait plus de revoir la reine Marie-Antoinette.

— Vous êtes certain, Père Noël ?

— J'en suis certain, vous ne risquerez rien.

Cagliostro mâchonna longtemps en se concentrant sur l'espace compris entre deux palétuviers.

Et cet espace frissonna, se froissa, se chiffonna. Dans l'indescriptible torsion que souffrait le vide, apparut une sarabande de points blancs sur fond d'ébène, et le fond était autant devant que derrière les points blancs.

Et la Porte Noire fut là. Presque soudainement. Souveraine et dangereusement magnétique.

— Bravo ! Bravo ! hurlèrent tous les enfants.

Greta et Marilyn embrassèrent Cagliostro sur les deux joues. Il faillit s'évanouir de confusion, se reprit et déclara :

— Elle n'était pas mauvaise cette plante. Elle avait comme un goût de brocoli. (Puis :) — Nous construirons un temple autour de la Porte Noire pour mieux l'honorer. J'en serai le maître d'œuvre.

Je chuchotai à Greta :

— Ne vous l'avais-je point promis, quand nous dansions la valse sur l'air du Beau Danube Bleu ? "Je suis le Père Noël. Mes pouvoirs sont grands. Je pourrais, si vous le souhaitez, ressusciter ce monde s'il devait effectivement disparaître."

Et il fallut repartir. Les adieux furent touchants, arrosés d'abondantes larmes tièdes.

Le retour fut plus rapide que l'aller. Plus rapide de deux semaines ! Car nous empruntâmes la nouvelle Porte pour nous retrouver presque instantanément à Pompéi !

Nous avions quitté la Terre de 1989 un 19 septembre. Nous étions revenus sur Écho à la mi-avril. Ah ! ce décalage séculaire et mensuel ! À cette époque de l'année, quelques pluies mouillent le désert. Des graines invisibles, ensablées profondément pendant les mois de canicule, germent soudainement : le désert devient un tapis de fleurs. Vision paradisiaque !

C'est devant le temple des dieux lares que Marilyn m'avoua enfin :

— Il serait temps que je cesse ces longs périples. Dans mon état ce n'est pas recommandable.

Elle avait attendu près de quinze jours, le temps du voyage aller-retour à l'île où habitaient désormais le peuple haroharo. Elle avait attendu que toute cette aventure fût bel et bien achevée.

— De quel état veux-tu parler ?

— Bientôt nous seront trois.

— T... trois ?!

— J'attends un petit.

— Tu es...

— Ce sera pour décembre. Pourquoi pas le 25. Et alors Père Noël, tu seras véritablement Papa Noël ! Et moi, je serai, pour de bon, Maman Noël !

La révélation me fit tourner la tête.

Je regardai stupidement le ventre à peine arrondi de Marilyn. Et ce ventre devint soudainement transparent. Marilyn toute entière devint transparente. Le temple des dieux lares, le forum, Pompéi, le désert, la planète, l'univers, le passé, le présent et le futur, tout, absolument tout devint d'une parfaite transparence.

Je ne pus que murmurer :

— Ô Marilyn ! ô la transparence de ton ventre !

Plus tard, par la Porte Marine, je suis sorti avec Maman Noël, bras dessus, bras dessous, afin d'admirer les fleurs du désert de Désespérance, désert, alors, si mal nommé.

À l'horizon, sur une dune plus élevée que les autres, se détachaient les silhouettes de Marie-Rose et du Prince Gandalf. Ils s'étaient rencontrés dans cet univers de sable, autrefois, lui, un tout jeune homme, elle, une petite fille espiègle ; lui, avait soif, elle, en kimono de soie, portait une gargoulette d'eau fraîche. S'étaient-ils aimés au premier regard ? Pourquoi pas ? Dix ans plus tard on les mariait. Et nous aussi, en prime, au cours de la même cérémonie.

Je dis :

— Tout est bien qui finit bien, ma chérie.

Elle me répondit :

— Quand il y a de l'amour, ça finit toujours en happy end.

Happy end ? Songeant soudain à Raspoutine, je n'en fus plus aussi sûr.

Le teddy bear avait regagné les rives de l'Éternel Présent et jouait à Dieu le Père. Je me rappelai ses propos allégoriques, les cercles concentriques qui venaient lécher la berge du lac quand un caillou tombait. Il avait cru que le plus dangereux des cailloux, propre à susciter une tempête, était la menace représentée par Raspoutine usant du laser à sa treizième floraison. Il n'avait pas erré trop loin de la vérité : ce caillou était une Porte Noire inédite, derrière les autres Portes Noires, au cœur même des Intermondes. Porte terrible autant qu'inimaginable. Par où Raspoutine avait fui définitivement ?

Tout et n'importe quoi pourrait "un jour" surgir par là, "un jour" qui pourrait être celui aussi bien du début que de la fin des temps.

Je frissonnai.

— Rentrons ! proposai-je à Marilyn.

Cette nuit-là, je rêvai longtemps de la transparence absolue.

15. La mémoire du futur

— Le 19 septembre 1989, à 17 heures 15 GMT, définitivement écœuré par la botanique équatoriale, le professeur Grimmelshausen von und zu Schreckenstein décida de changer radicalement de discipline scientifique et de se consacrer, exclusivement au carottage en profondeur de la calotte antarctique.

— Le 29 septembre 1989, mourut à l'âge de 90 ans le magnat américain de la bière August Busch II, immédiatement remplacé par son fils August Busch III. Toute cette journée-là, le président Georges Bush se porta comme un charme.

— Le 9 novembre 1989, en apprenant la chute du mur de Berlin. Nicolas Ceausescu haussa les épaules. L'inconscient !

— Le 15 avril 1990, jour de Pâques, Greta Garbo s'éteint dans son appartement newyorkais. Elle meurt et elle vit. Elle vivra toujours.

— Le 2 août 1990, comme l'avaient prévu les services américains, les troupes de Saddam Hussein envahirent le Koweït.

— Le 21 novembre 1990, Mike Milken, le génial inventeur des Junks Bonds ou obligations pourries, fut condamné à dix années de prison ferme et 600 millions de dollars d'amende pour délinquance financière.

— Le 4 avril 1991, après 14 heures de session ininterrompue, le congrès bolivien approuva l'intervention militaire d'une centaine de conseillers militaires américains pour instruire deux bataillons de l'armée dans leur lutte contre les trafiquants de drogue. Le colonel Hutchinson, pour la première fois, manqua à l'appel : il venait de prendre sa retraite avec le grade de général.

— Le 14 août 1992, mourut Joseph Djougatchvili, dit Staline. Le crocodile bien sûr. Embolie cérébrale ? Intoxication alimentaire ? Stress suicidaire ? Peu importe ! Le corps titanesque s'enfonça dans la vase épaisse. D'un commun accord, les autres crocodiles du Père Fouettard décidèrent de se laisser mourir, submergés par les mêmes profondeurs boueuses. Nul ne profita des bijoux incrustés entre leurs écailles.

— Le 1^{er} décembre 1993, Pablo Escobar, dit El Doctor, le numéro Un du cartel de Medellín, a le temps de vider ses deux revolvers sur les policiers venus l'arrêter, puis il est abattu alors qu'il cherchait à s'enfuir par les toits, pieds nus et en robe de chambre.

— Un autre jour, peut être bien un 25 décembre, dans un lointain, très lointain futur, Marilyn Monroe accoucha d'un garçon de 3kg200. Le bébé fut prénommé Nicolas. Comme le Saint Patron de la Lorraine et de la Russie, pas comme un obscur dictateur roumain autrefois déchu. Et tandis que le petit Nicolas était allaité par sa maman, son

papa s'interrogeait : oserait-il tester sur lui-même les effets de la 13ème floraison d'une fleur impossible ?

Consuela déboule :

— Papa Noël ! Papa Noël !

Elle reprend son souffle. Papa Noël attend :

— Eh bien... ?

— Quelqu'un veut entrer en communication avec toi. Dans la salle des écrans, près du temple de Jupiter.

— Qui ça ?

— Qui ? Une jolie dame. Elle m'a dit qu'elle s'appelait Brigitte. Brigitte Bardot, si j'ai bien compris son nom.

— Ah non ! C'en est trop ! Après Marilyn Monroe, après Greta Garbo, voici que Brigitte Bardot...

Papa Noël file ventre à terre vers le temple de Jupiter Capitolin. Dans son dos explose le rire de Consuela :

— Eh, Papa Noël ! C'était une blague.

L'élan de Papa Noël est brisé net :

— Consuela, si je t'attrape... !

La mort de Sylla

Sylla se meurt. Et Sylla est content.

Il est assis sur une pierre plate d'origine volcanique. Son dos est appuyé contre un tronc d'olivier. Tronc torturé. Devant lui, la baie de Naples s'habille d'or et d'argent, sous les feux du couchant. Et de pourpre. De pourpre et de sang ? De sang en longs sillons convergents sur cette "plaine infertile".

Sylla reconnaît, à main droite, les îles de Nisida. de Procida, d'Ischia, et le Cap Misène, à main gauche, au bout d'un autre cap, l'île de Capri, inhabitée, et dont les falaises tourmentées plongent dans une écume écarlate.

Sylla ne perçoit aucune palpitation sous ses pieds, nul tremblement sous ses fesses : le Vésuve dort profondément. Pourtant, les paysans de Campanie le répètent à l'envi : la montagne respire, hoquette ou s'agite de remuements incompréhensibles.

Sylla se meurt. Et Sylla est content.

Il a 60 ans. Un bel âge pour une apothéose auprès des dieux de l'Olympe. S'ils acceptent auprès d'eux ce Romain aux bras tachés de tellement de sang. Le patricien, en effet, a mené tellement de guerres ! D'abord contre Jugurtha l'Africain, celui qui ridiculisait Rome et ses légions ; il s'en est saisi par trahison abjecte et l'a laissé crever de faim et de froid dans un cachot sous le Capitole. Contre Mithridate ensuite, qui eut l'outrecuidance de chasser les roitelets d'Asie Mineure et d'envahir toute la Grèce. Contre Marius le Jeune, enfin, aussi paysan, rustre et mal dégrossi que son père ; sur le Champ-de-Mars, 3 000 marianistes ont été égorgés, et les cris des suppliciés ont volé jusqu'au sommet du Capitole et ont terrorisé les sénateurs claquemurés dans le Temple de Jupiter.

Et ces autres combats, encore : contre les habitants du Sud de l'Italie, les supposés "alliés", brusquement révoltés contre la Ville Suprême. Combat inexpiable. Le pays des Samnites, l'Apulie, la Lucanie, d'autres provinces encore, ont été transformés en immenses champs de cendres ! Et toujours : contre les esclaves qui, sept années durant, tinrent et pillèrent la Sicile, ...et anéantirent quatre armées romaines. Plus de 20 000 crucifixions n'ont pas fait entendre raison à ces fous furieux ! Une autre révolte d'esclaves éclata en Sicile. Cette île, de grenier à blé de Rome, est devenue, elle aussi, un désert infertile. Et Spartacus attend toujours son heure !

Sylla se meurt. Et Sylla est content.

En contrebas, se tient son esclave grec, Ménexène. Ménexène s'inquiète. Il aimerait grimper jusqu'à l'olivier au tronc tordu et demander à son maître qui ne bouge plus :

— Dors-tu, Seigneur ? mais il craint de se faire rabrouer. Et puis fouetter.

Sylla a quitté sa luxueuse villa de Campanie, où depuis un an déjà, il vit une retraite dorée. Avec Ménécène, le Grec, souvenir de sa campagne contre Mithridate, et Djabal, le Noir, souvenir de sa campagne contre Jugurtha, il a chevauché vers le Vésuve, il en a gravi les premières pentes, il s'est assis, et les deux esclaves, sur ordre, se sont éloignés. Cela fait plus d'une heure, maintenant, que celui qui a fait trembler Rome ne bouge plus et paraît une statue de granit.

Sylla se meurt. Et Sylla est content.

Pour rétablir une République s'en allant à vau l'eau, pour contrer les menées révolutionnaires des plébéiens, pour assurer définitivement les conquêtes de la Ville, il a été nommé dictateur par les sénateurs. Pour une durée illimitée. Avec droit de vie et de mort sur chaque citoyen.

Dictateur, il l'est resté trois années pleines.

Des citoyens, il en a fait massacrer 26 000. Surtout des citoyens aisés. Il fallait bien renflouer les caisses de l'État. Et garnir les siennes propres.

Il a fait envoyer ad patres 90 sénateurs, dont une cinquantaine d'anciens consuls. Un record !

Il a fait établir d'interminables listes de proscription.

Il a diminué l'autorité des tribuns de la plèbe, affaibli le rôle des prêteurs, réorganisé le pouvoir judiciaire et l'appareil administratif.

Trois longues années durant, le Tibre n'a pas cessé de charrier des flots de sang.

Au bout de trois ans, persuadé d'avoir rétabli la République dans ses fondements et d'avoir assuré sa survie pour de nombreuses décennies, Sylla a rassemblé ses partisans et ses gardes du corps au milieu du forum. Il les a remerciés.

Et il s'en est allé. Tout seul. Sans protection aucune. Pour jouir d'une richesse patiemment amassée.

Personne, absolument personne n'a cherché à se venger ? Pourtant, 26 000 citoyens égorgés, 90 sénateurs, et les anciens fidèles de Marius... !

Les historiens du futur n'y comprendront rien. Strictement rien... La mort de Sylla ? La cause sera entendue : ni empoisonneur, ni sicaire, ni envoûtement par un mage chaldéen, ni sortilège jeté par un prêtre égyptien ; nulle rumeur perfide concernant quelque pacte passé avec une puissance infernale ou une maladie défigurante infligée par une Vénus courroucée.

Non. Des siècles, des millénaires plus tard, l'on parlera d'hémorragie interne, de rupture d'anévrisme, de congestion pulmonaire, de crise cardiaque, ou encore de cancer fulgurant. Et l'on aura tort.

Sylla se meurt. Et Sylla est content.

Ce qu'il mâche lui confère une prescience aiguë.

Herculanum et Pompéi n'existent pas vraiment, ne sont encore que de maigres rassemblements de quelques villas sans luxe tapageur. Plus tard il

en ira tout autrement. Le marbre alors sera répandu avec profusion, des fresques aux couleurs chaudes éblouiront les yeux, les cirques de pierre retentiront des clameurs de la foule.

Puis le Vésuve se réveillera. Il ensevelira Pompéi et Herculaneum sous un déluge de cendres chaudes. Cela aura lieu dans exactement 157 années. Pas grand chose comparé aux mille ans de l'Histoire Romaine ! Sylla sait que Pompéi ressuscitera, ici ou ailleurs, tôt ou tard, ici même au pied du Vésuve, ou là-bas, très loin, de l'autre côté des étoiles.

Il sait également que, sur l'île de Capri, un autre tyran sanguinaire, mais que les sénateurs n'auront pas nommé celui-là, se fera bâtir douze villas mirifiques. Et Tibère ne mourra pas sur sa chère Capri, mais au Cap Misène, dans une villa de hasard.

Il délire : – Le 20 juin 1991 de l'ère chrétienne, le narcotraffiquant Pablo Escobar, après un marchandage serré, se rendra à la police de son pays. Pour une prison dorée. Dont il s'échappera pourtant.

Pablo Escobar ? Salopard ! Mais pas tant que moi !

— Dors-tu, Seigneur ?

Ménéxène a osé. Enfin !

Sylla ne répond pas. Sa mâchoire s'est affaissée sur sa poitrine. Ses lèvres bavotent.

Ménéxène tord, d'une main, l'ourlet de sa tunique, de l'autre il se gratte l'occiput. Il devine ce qu'a mastiqué son maître, ce qu'il a longtemps ruminé sous cet olivier protecteur.

Il y a quelque temps déjà, Sylla a testé cette plante sur le malheureux Djabal. Car il craignait un poison. Le récit de Djabal, revenu à lui, le rassura pleinement.

Le Nubien avait avalé un plant de laser parvenu à sa dixième floraison. En quatre heures de temps réel, il avait vécu toute la vie d'un autre. D'un autre esclave nubien. Plus grand que lui, encore. Plus fort encore. Cet esclave combattrait comme gladiateur. Dans le cirque de bois de la ville de Fidène, il fera tournoyer au-dessus de sa tête l'adversaire qu'il aura garrotté dans son filet, un colosse nommé Ursus. Et les gradins s'effondreront. Il y aura des milliers de morts. L'esclave s'enfuira, profitant de la confusion. Il gagnera l'Est lointain. Il y vivra bien des aventures comme chef de clan d'une tribu d'hommes aux yeux bridés, habiles manieurs de petits chevaux à longs poils. Djabal, depuis ce rêve, possède le don d'une langue que personne ne connaît, mais dont il assure qu'elle est parlée à des milliers de milles vers l'Est.

— Dors-tu, Seigneur ? Ménexène réitère sa question. Son maître ne réagit pas plus. Car Sylla se meurt. Et il est content.

Il a épuisé tous les plaisirs. Ceux des yeux, ceux de la bouche et ceux du ventre. Dans le domaine de la fornication, pratiquée entre hommes ou avec des femmes, seul le premier des Césars, Julius, se hissera à la réputation de l'immense, de l'inépuisable Sylla.

L'ancien dictateur se sent comme à la fin d'un banquet : repu. Oui, il est content. Il n'en demande pas plus. Il digère un plant de laser parvenu à sa douzième floraison. Le reste du coffre, il l'a fait brûler. Une telle merveille n'est pas digne de tomber dans n'importe quelles mains ! Ménexène ose l'impensable. Il relève le menton de son maître. Et il s'effare. Les yeux du moribond sont grands ouverts. Mais plus de prunelles intensément bleues. Non ! Dans un œil, une galaxie déploie ses quatre ailes courbes, dans l'autre un cyclone enroule ses nuées furieuses. Dans la galaxie explose, au ralenti, la super nova SN 1987 A. Le cyclone se nomme Hugo.

Sylla est devenu l'une comme l'autre, par delà le passé et le futur. Et il vit bien d'autres vies en même temps.

— Djabal ! Ménexène a hurlé à pleins poumons.

L'esclave noir a compris. Il devine lui aussi ce qu'a mâché et avalé le vieillard. Il devine qu'il se meurt.

— Transportons-le jusqu'à la plus proche maison !

— Ménexène, tu es médecin, n'est-ce-pas ?

— Les préceptes d'Hippocrate n'y pourront rien !

Djabal se penche, ses bras musclés et luisants attrapent Sylla sous les aisselles et sous les genoux. Il soulève le corps sans effort apparent.

La tête de Sylla ballotte. Sa bouche tordue expulse une ultime phrase. Une phrase incompréhensible.

Entre les bras de Djabal, Sylla se raidit.

Sylla est mort.

Ni Ménexène ni Djabal n'ont compris les dernières paroles de Sylla, car ces paroles furent prononcées en une langue inconnue, une langue qui ne sera parlée que plusieurs millénaires plus tard.

Les derniers mots du dictateur Lucius Cornelliuss Sylla furent :

— Ô Marilyn ! ô la transparence de ton ventre !